

HAUSST,

Tragédie de Goëthe :

NOUVELLE TRADUCTION COMPLÈTE,

EN PROSE ET EN VERS,

Par Gérard.

*Il fait réfléchir sur tout, et même sur
quelque chose de plus que tout.*

ALICE DE STAEL.



PARIS,

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,

Rue Richelieu, n° 47 bis ;

—
1828.

Imprimerie de Godey-Dupré,

Rue Saint-Louis, No 46, à Paris.

OBSERVATIONS.

VOICI une troisième traduction de *Faust*; et ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucune des trois ne pourra faire dire : *Faust* est traduit ! Non que je veuille jeter quelque défaveur sur le travail de mes prédécesseurs, afin de mieux cacher la faiblesse du mien, mais parce que je regarde comme impossible une traduction satisfaisante de cet étonnant ouvrage. Peut-être quelqu'un de nos grands poètes pourrait-il, par le charme d'une version poétique, en donner une idée, mais comme il est probable qu'aucun d'eux n'astreindrait son talent aux difficultés d'une entreprise qui ne rapporterait pas autant de gloire qu'elle coûterait de peine, il faudra bien que ceux qui n'ont pas le bonheur de pouvoir lire l'original se contentent de ce que notre zèle peut leur offrir. C'est néanmoins peut-être une imprudence que de présenter ma traduction après celles de MM. Saint-Aulaire et A. Stapfer. Mais comme ces dernières font partie de collections chères et volumineuses, j'ai cru rendre service au public en en faisant paraître une séparée.

Il était d'ailleurs difficile de saisir un moment plus favorable pour cette publication ; *Faust* va être représenté successivement sur tous les théâtres de Paris, et il sera curieux sans doute pour ceux qui en verront la représentation de consulter en même tems le chef-d'œuvre allemand, d'autant plus que

*

les théâtres n'emprunteront du sujet que ce qui convient à l'effet dramatique, et que la scène française ne pourrait se prêter à développer toute la philosophie de la première partie, et beaucoup de passages originaux de la seconde.

Je dois maintenant rendre compte de mon travail dont on pourra contester le talent, mais non l'exactitude. Des deux traductions publiées avant la mienne, l'une brillait par un style harmonieux, une expression élégante et souvent heureuse, mais peut-être son auteur, M. Saint-Aulaire, avait-il trop négligé, pour ces avantages, la fidélité qu'un traducteur doit à l'original; on peut même lui reprocher les suppressions nombreuses qu'il s'est permis d'y faire, car il vaut mieux, je crois, s'exposer à laisser quelques passages singuliers ou incompréhensibles, que de mutiler un chef-d'œuvre. M. Stapfer a fait le contraire, tout ce qui avait un sens a été traduit et même ce qui n'en avait pas, ou ne nous paraissait pas en avoir. Cette méthode lui a mérité de grands éloges, et c'est aussi celle que j'ai tenté de suivre, parce qu'elle n'exige que beaucoup de patience, et entraîne moins de responsabilité. Au reste, cette prétention de tout traduire exposera aux yeux de beaucoup de personnes, ma prose et mes vers à paraître martelés et souvent insignifiants; je laisse à ceux qui connaissent l'original à me laver de ce reproche, autant que possible, car il est reconnu que *Faust* renferme certains passages, certaines allusions, que les Allemands eux-mêmes ne peuvent comprendre; en revanche, je dirai avec le traducteur que je viens de citer :

« Il me reste à protester contre ceux qui, après la lecture de cette traduction, s'imagineraient

» avoir acquis une idée complète de l'original.
 » Porté sur tel ouvrage traduit que ce soit, le ju-
 » gement serait erroné ; il le serait surtout à l'é-
 » gard de celui-ci , à cause de la perfection con-
 » tinue du style. Qu'on se figure tout le charme
 » de l'*Amphitryon* de Molière, joint à ce que les
 » poésies de Parny offrent de plus gracieux, alors
 » seulement on pourra se croire dispensé de le
 » lire. »

Je n'essaierai pas de donner ici une analyse complète de *Faust*. Assez d'auteurs l'ont jugé ; et il vaut mieux d'ailleurs laisser quelque chose à l'imagination des lecteurs qui auront à la fin du livre de quoi l'exercer. Je les renvoie encore au livre de l'*Allemagne*, de Mme de Staël, dont je vais en attendant citer un passage :

..... « Certes, il ne faut y chercher ni le goût, ni la mesure, ni l'art qui choisit et qui termine, mais si l'imagination pouvait se figurer un chaos intellectuel, tel que l'on a souvent décrit le chaos matériel, le *Faust* de Goëthe devrait avoir été composé à cette époque. On ne saurait aller au-delà en fait de hardiesse de pensée ; et le souvenir qui reste de cet écrit tient toujours un peu du vertige. Le diable est le héros de cette pièce ; l'auteur ne l'a point conçu comme un fantôme hideux, tel qu'on a coutume de le représenter aux enfans ; il en a fait, si l'on peut s'exprimer ainsi, le méchant par excellence, auprès duquel tous les méchants et celui de Gresset, en particulier, ne sont que des novices, à peine dignes d'être les serviteurs de Méphistophélès (c'est le nom du démon qui se fait l'ami de Faust). Goëthe a voulu montrer dans ce personnage, réel et fantastique tout à la fois, la plus amère plaisanterie que le dédain puisse

inspirer, et néanmoins une audace de gaité qui amuse. Il y a dans les discours de Méphistophélès une ironie infernale qui porte sur la création toute entière et juge l'univers comme un mauvais livre dont le diable se fait le *censeur*.

» S'il n'y avait dans la pièce de *Faust* que de la plaisanterie piquante et philosophique, on pourrait trouver dans plusieurs écrits de Voltaire un genre d'esprit analogue; mais on sent dans cette pièce une imagination d'une toute autre nature. Ce n'est pas seulement le monde moral tel qu'il est qu'on y voit anéanti, mais c'est l'enfer qui est mis à sa place. Il y a une puissance de sorcellerie, une pensée du mauvais principe, un enivrement du mal, un égarement de la pensée, qui fait frissonner, rire et pleurer tout à la fois. Il semble que, pour un moment, le gouvernement de la terre soit entre les mains du démon. Vous tremblez, parce qu'il est impitoyable; vous riez, parce qu'il humilie tous les amours-propres satisfaits; vous pleurez, parce que la nature humaine, ainsi vue des profondeurs de l'enfer, inspire une pitié douloureuse.

» Milton a fait Satan plus grand que l'homme; Michel-Ange et le Dante lui ont donné les traits hideux de l'animal, combinés avec la figure humaine. Le Méphistophélès de Goëthe est un diable civilisé. Il manie avec art cette nioquerie légère en apparence, qui peut si bien s'accorder avec une grande profondeur de perversité; il traite de niaiserie ou d'affectation tout ce qui est sensible; sa figure est méchante, basse et fausse; il a de la gaucherie sans timidité, du dédain sans fierté, quelque chose de doux auprès des femmes, parce que, dans cette seule circonstance, il a besoin de trom-

per pour séduire: et ce qu'il entend par séduire, c'est servir les passions d'un autre; car il ne peut même faire semblant d'aimer: c'est la seule dissimulation qui lui soit impossible. »

Je crois qu'il était difficile de mieux peindre Méphistophélès; cette appréciation est bien digne de l'ouvrage qui l'a inspirée; mais où le sublime caractère de *Faust* serait-il mieux rendu que dans cet ouvrage même, dans ces hautes méditations, auxquelles la faiblesse de ma prose n'a pu enlever tout leur éclat? quelle ame généreuse n'a éprouvé quelque chose de cet état de l'esprit humain, qui aspire sans cesse à des révélations divines, qui tend, pour ainsi dire, toute la longueur de sa chaîne, jusqu'au moment où la froide réalité vient désenchanter l'audace de ses illusions ou de ses espérances, et comme la voix de *l'Esprit*, le rejeter dans son monde de poussière.

Cette ardeur de la science et de l'immortalité, *Faust* la possède au plus haut degré; elle l'élève souvent à la hauteur d'un dieu, ou de l'idée que nous nous en formons, et cependant tout en lui est naturel et supposable, car s'il a toute la grandeur et toute la force de l'humanité, il en a aussi toute la faiblesse; en demandant à l'enfer des secours que le ciel lui refusait, sa première pensée fut sans doute le bonheur de ses semblables, et la science universelle; il espérait à force de bienfaits, sanctifier les trésors du démon, et à force de science, obtenir de Dieu l'absolution de son audace, mais l'amour d'une jeune fille suffit pour renverser toutes ses chimères: c'est la pomme d'Éden, qui au lieu de la science et de la vie n'offre que la jouissance d'un moment, et l'éternité des supplices.

Les deux caractères dramatiques qui se rappro-

chent le plus de Faust sont ceux de *Manfred* et de *don Juan*, mais encore quelle différence ! *Manfred* est le remords personnifié, mais il a quelque chose de fantastique qui empêche la raison de l'admettre ; tout en lui, sa force comme sa faiblesse, est au-dessus de l'humanité ; il inspire de l'étonnement, mais n'offre aucun intérêt, parce que personne n'a jamais participé à ses joies ni à ses souffrances. Cette observation est encore plus applicable à *don Juan* ; si Faust et *Manfred* ont offert sous quelques rapports le type de la perfection humaine, il n'est plus que celui de la démoralisation, et livré enfin à l'esprit du mal ; on sent qu'ils étaient dignes l'un de l'autre.

Et cependant dans tous trois le résultat est le même, et l'amour des femmes les perd tous trois !...

Quel parallèle entre ces grandes créations si différentes !... je n'ose me laisser entraîner à le prolonger ! mais si celle de Faust est bien supérieure aux deux autres, combien *Marguerite* surpasse et les amantes vulgaires de *don Juan*, et l'imaginaire *Astarté*, de *Manfred* ! En lisant les scènes de la seconde partie où sa grâce et son innocence brillent d'un éclat si doux, qui ne se sentira touché jusqu'aux larmes, qui ne plaindra de toute son âme cette malheureuse sur laquelle s'est acharné l'esprit du mal, qui n'admira cette fermeté d'une âme pure, que l'enfer fait tous ses efforts pour égayer, mais qu'il ne peut séduire ; qui, sous le couteau fatal, s'arrache aux bras de celui qu'elle chérit plus que la vie, à l'amour, à la liberté, pour s'abandonner à la justice de Dieu, et à celle des hommes plus sévère encore ?

Quelle combinaison !... Quelle horrible torture pour Faust, à qui son pacte promettait quelques

années de bonheur, mais dout il vient de commencer le supplice éternel !... Si l'amour semble lui promettre toutes ses délices, une pensée affreuse va les convertir en tourmens. « En vain, dit-il, elle me » réchauffera sur son sein, en serai-je moins le » fugitif... l'exilé?... le monstre sans but et sans » repos... qui comme un torrent, mugissant de » rochers en rochers, aspire avec fureur à l'abîme ; » mais elle, innocente, simple, une petite cabane, » un petit champ des Alpes, et elle aurait passé toute » sa vie dans ce petit monde au milieu d'occupations » domestiques. Tandis que moi, haï de Dieu, je n'ai » point fait assez de saisir ses appuis pour les mettre en ruine, il faut que j'engloutisse toute la » joie de son ame !... Enfer, il te fallait cette vic- » time !... » etc.

Marguerite n'est pas une héroïne de mélodrame ; ce n'est vraiment qu'une femme, une femme comme il en existe beaucoup, et elle n'en touche que davantage. Trouverait-on sur la scène quelque chose de comparable à ses entretiens naïfs avec Faust, et surtout au dialogue si déchirant de la prison, qui termine la pièce ?

On s'étonnera qu'elle finisse ainsi, mais que pouvait-on y ajouter ?... peut-être le moment où Faust se livre à l'enfer : mais comment le rendre, et comment l'esprit humain pouvait-il supposer que l'enfer lui gardât encore une plus horrible torture ? D'un autre côté, le dénouement ainsi interrompu permet au lecteur la pensée consolante, que celui qui l'a intéressé si vivement par son génie et ses malheurs échappe aux griffes du démon, puisqu'un repentir suffirait pour lui reconquérir les cieux.

Tel n'est pas cependant le sort de Faust dans les

pièces et les biographies allemandes; le diable s'y empare réellement de lui au bout de 24 ans, et la description de ce moment terrible en est le passage le plus remarquable; ceux qui veulent tout savoir peuvent consulter là-dessus *l'Histoire prodigieuse et lamentable du docteur Faust, avec sa mort épouvantable, où il est montré combien est misérable la curiosité des illusions et impostures de l'esprit malin: ensemble, La corruption de Satan, par lui-même, étant contraint de dire la vérité;* par Vidman, et traduite par Cayet, en 1562.

Les légendes de Faust sont très-répandues en Allemagne; quelques auteurs, entr'autres, Conrad Durrius pensent qu'elles furent primitivement fabriquées par les moines contre *Jean Faust* ou *Fust*, inventeur de l'imprimerie, irrités qu'étaient ces cénobites d'une découverte qui leur enlevait les utiles fonctions de copistes de manuscrits. Cette conjecture assez probable est combattue par d'autres auteurs; Klinger l'a admise dans son roman philosophique intitulé : *Les aventures de Faust, et sa descente aux enfers.*

Suivant l'opinion la plus accréditée, Faust naquit à Mayence, au commencement du xve siècle. Plusieurs villes se disputent l'honneur de lui avoir donné naissance, et conservent des objets que son souvenir rend précieux; Francfort, le premier livre qu'il a imprimé; Mayence, sa première presse, etc. On montre à Wittenberg deux maisons qui lui ont appartenu, et qu'il légua, par testament, à son disciple Wagner.

RUST.

TRAGÉDIE.

DÉDICACE*.

VENEZ, illusions!.... au matin de ma vie,
Que j'aimais à fixer votre inconstant essor!
Le soir vient, et pourtant c'est une douce envie,
C'est une vanité qui me séduit encor.
Rapprochez-vous!.... c'est bien; tout s'anime et se presse
Au-dessus des brouillards, dans un monde plus grand,
Mon cœur, qui rajeunit, aspire avec ivresse
Le souffle de magie autour de vous errant.

Des beaux jours écoulés j'aperçois les images,
Et mainte ombre chérie a descendu des cieux;
Comme un feu ranimé, perçant la nuit des âges,
L'amour et l'amitié me repouplent ces lieux.
Mais le chagrin les suit: en nos tristes demeures
Jamais la joie, hélas! n'a brillé qu'à demi....
Il vient nommer tous ceux qui, dans d'aimables heures,
Ont, par la mort frappés, quitté leur tendre ami.

* On pense que Goëthe adresse cette Dédicace aux mânes de quelques amis qu'il perdit avant la publication de son poëme.

Cette voix qu'ils aimaient résonne plus touchante,
Mais elle ne peut plus pénétrer jusqu'aux morts;
J'ai perdu d'amitié l'oreille bienveillante,
Et mon premier orgueil, et mes premiers accords!
Mes chants ont beau parler à la foule inconnue,
Ses applaudissemens ne me sont qu'un vain bruit,
Et sur moi, si la joie est parfois descendue,
Elle semblait errer sur un monde détruit.

Un désir oublié, qui pourtant veut renaître,
Vient dans sa longue paix secouer mon esprit;
Mais, inarticulés, mes nouveaux chants peut-être
Ne sont que ceux d'un luth où la bise frémit.
Ah! je sens un frisson : par de nouvelles larmes,
Le trouble de mon cœur soudain s'est adouci;
De mes jours d'autrefois renaissent tous les charmes,
Et ce qui disparut pour moi revit ici.



PROLOGUE

SUR LE THÉÂTRE.

I.

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

Prologue sur le Théâtre.

DIRECTEUR, POÈTE DRAMATIQUE, BOUFFON.

LE DIRECTEUR.

O vous, dont le secours me fut souvent utile,
Donnez-moi vos conseils pour un cas difficile :
De ma vaste entreprise, amis, que pensez-vous ?
Je veux qu'ici le peuple abonde autour de nous,
Et de le satisfaire il faut que l'on se pique,
Car de notre existence il est la source unique.
Mais, grâce à Dieu, ce jour a comblé notre espoir,
Et le voici là-bas, rassemblé pour nous voir,
Qui prépare à nos vœux un triomphe facile,
Et garnit tous les bancs de sa masse immobile.
Tant d'avidés regards fixés sur le rideau
Ont, pour notre début, compté sur du nouveau ;
Leur en trouver est donc ma seule inquiétude :
Je sais que du sublime ils n'ont pas l'habitude ;
Mais, ayant lu beaucoup, il faut absolument,
Au neuf qui leur est dû, joindre quelque agrément.
Car, mon spectacle, à moi, c'est d'observer la foule,

Quand, le long des poteaux, elle se presse et roule,
 Qu'avec cris et tumulte elle vient au grand jour,
 De nos bureaux étroits assiéger le pourtour,
 Et que notre caissier, tout fier de sa recette,
 A l'air d'un boulanger, dans un jour de disette...
 Mais qui peut opérer un miracle si doux ?
 Un poète, mon cher,..... et je l'attends de vous.

LE POÈTE.

Ne me retracez point cette foule insensée,
 Dont l'aspect m'épouvante, et glace ma pensée,
 Ce tourbillon vulgaire, et rongé par l'ennui,
 Qui, dans son monde oisif, nous entraîne avec lui;
 Tous ses honneurs n'ont rien qui puisse me séduire :
 C'est loin de son séjour qu'il faudrait me conduire,
 En des lieux où le ciel m'offre ses champs d'azur,
 Où, pour mon cœur charmé, fleurisse un bonheur pur,
 Où l'amour, l'amitié, par un souffle céleste,
 De mes illusions ramiment quelque reste.....
 Ah ! c'est là qu'à ce cœur prompt à se consoler,
 Quelque chose de grand pourrait se révéler ;
 Car, les chants avortés qu'une ame trop brûlante
 Arrache quelquefois à la bouche tremblante,
 Tantôt frappés de mort, et tantôt couronnés,
 Au gouffre de l'oubli sont toujours destinés :
 Des accords moins brillans, fruits d'une longue veille,
 De la postérité charmeraient mieux l'oreille ;
 Ce qui s'accroît trop vite est bien prêt de périr,
 Mais un laurier tardif grandit dans l'avenir.

LE BOUFFON.

Oh ! la postérité !.... que cette idée est belle !....
 Eh quoi ! si je voulais me réserver pour elle ,
 Qui saurait comme moi , par d'innocens plaisirs ,
 De nos contemporains amuser les loisirs ?
 Et pourtant , dans ces lieux quand l'ennui les rassemble ,
 Ma présence , pour eux , est beaucoup , ce me semble ;
 De leurs arrêts d'ailleurs qu'aurais-je à redouter ?
 Plus le cercle est nombreux , mieux il sait écouter.
 Pour vous , qui méritez de plus grands avantages ,
 A votre siècle aussi vous devez vos ouvrages ;
 Il peut seul vous offrir un laurier assez beau ,
 Celui de l'avenir n'ornerait qu'un tombeau.
 Allons ! en votre cœur , qui trop long-tems sommeille ,
 Que l'inspiration s'agite et se réveille ,
 L'esprit , le sentiment , mettez-nous tout en jeu ,
 Et la folie aussi , car il en faut un peu.

LE DIRECTEUR.

Surtout , de nos décors déployez la richesse ,
 Qu'un tableau varié dans le cadre se presse ,
 Offrez un univers aux spectateurs surpris :....
 Pourquoi vient-on ? pour voir : on veut voir à tout prix.
 Sachez donc , par l'effet , conquérir leur estime ,
 Et vous serez pour eux un poète sublime.
 Sur la masse ; mon cher , la masse doit agir ;
 D'après son goût , chacun voulant toujours choisir ,
 Trouve ce qu'il lui faut où la matière abonde ,
 Et qui donne beaucoup donne pour tout le monde.

Que votre ouvrage aussi se divise aisément,
Cette méthode neuve offre de l'agrément ;
D'un tout bien arrondi prenez peu le mérite,
Le public malgré vous l'éplucherait bien vite.

LE POÈTE.

Quel que soit du public la menace ou l'accueil,
Un semblable métier répugne à mon orgueil ;
De nos auteurs du jour l'ennuyeux barbouillage,
A ce que je puis voir, obtient votre suffrage.

LE DIRECTEUR.

Je ne repousse pas de pareils argumens :
Qui veut bien travailler se munit d'instrumens.
Pour vous, examinez ce qui vous reste à faire,
Et voyez quels sont ceux à qui vous voulez plaire.
Tout maussade d'ennui, chez nous l'un vient d'entrer,
L'autre sort d'un festin qu'il lui faut digérer,
Plusieurs, et le dégoût chez eux est encor pire,
Amateurs de journaux achèvent de les lire :
Ainsi qu'au bal masqué, l'on entre avec fracas,
La curiosité de tous hâte les pas ;
Les hommes viennent voir ; les femmes, au contraire,
D'un spectacle gratis régalaient le parterre.
Qu'allez-vous cependant rêver sur l'Hélicon ?.....
Pour plaire à ces gens-là faut-il tant de façon ?
Osez fixer les yeux sur ces juges terribles !.....
Les uns sont hébétés, les autres insensibles :
En sortant, l'un, au jeu, compte passer la nuit ;
L'autre, chez une fille, ira coucher sans bruit.

Maintenant, pauvre fou, si cela vous amuse,
 Prostituez-leur donc l'honneur de votre muse.....
 Non!..... mais je le répète, et croyez mes discours,
 Donnez-leur du nouveau, donnez-leur en toujours;
 Agitez des esprits qu'on ne peut satisfaire.....
 Mais, qu'est-ce qui vous prend? est-ce extase... colère?...

LE POÈTE.

Va! cherche un autre esclave, ou garde tes avis:
 J'aurais trop à rougir de les avoir suivis.
 Faut-il donc, à ton sens, faut-il que le poète,
 Dont Dieu même, ici-bas, se fit un interprète,
 Aille, déshonorant ce titre précieux,
 Répudier les dons qu'il a reçus des cieux?.....
 Comment les cœurs à lui viennent-ils se soumettre?
 Comment, des éléments, dispose-t-il en maître?
 N'est-ce point par l'accord, dont le charme vainqueur
 Reconstruit l'univers dans le fond de son cœur?
 Tandis que la nature à ses fuseaux démêle
 Tous les fils animés de sa trame éternelle,
 Quand tant d'êtres divers, en tumulte pressés,
 Achèvent tristement les siècles commencés;
 Qui sait, de leur matière exprimant le génie,
 L'échauffer, l'animer, l'entourer d'harmonie?
 Dans l'ordre universel, qui sait faire rentrer
 Les mortels qu'un instant l'erreur put égarer?
 Qui sait, par des accents plus tendres et plus sages,
 Des passions en eux apaiser les orages,
 Et dans des cœurs flétris par les coups du destin,

D'un jour moins agité ramener le matin ?
 Qui, le long du sentier, foulé par une amante,
 Sème, du doux printemps, la parure éclatante ?
 Qui sait, ennoblissant d'inutiles rameaux,
 En faire un digne prix à d'utiles travaux,
 Ou bien offrir aux arts la gloire méritée ?.....
 La puissance de l'homme en nous manifestée !

LE BOUFFON.

Des forces de l'esprit elle se sert toujours,
 Et ses créations ressemblent aux amours :
 On se voit par hasard, on se plaît, on s'enflamme,
 Et bientôt on n'est plus le maître de son âme.....
 Puis, sitôt qu'au bonheur on se sent entraîné,
 Le chagrin vient : voilà le roman terminé !
 Tenez !.... c'est justement ce qu'il faut mettre en scène ;
 Lancez-vous au milieu de l'existence humaine :
 Tout y prend part, mais nul ne la connaît assez,
 Et c'est en la peignant que vous intéressez.
 Mettez peu de clarté parmi beaucoup d'images,
 D'un seul rayon de vrai colorez vos nuages ;
 Alors, vous êtes sûr d'avoir tout surmonté ;
 Alors, votre auditoire est ému, transporté ;
 Vous voyez chaque soir la fleur de la jeunesse
 Applaudir votre ouvrage et s'y mirer sans cesse.
 Alors, tous de leurs cœurs vont y nourrir les feux,
 Car vous représentez ce qu'ils sentent en eux.
 Là, vous les trouvez prêts à pleurer comme à rire,
 Et l'applaudissement tient presque du délire.

A l'homme fait ceci ne pourrait convenir,
Mais comptez sur celui qui veut le devenir.

LE POÈTE.

Eh bien! rends-moi ces tems de mon adolescence,
Où je n'étais moi-même encor qu'en espérance;
Cet âge, si fécond en chants mélodieux,
Tant qu'un monde pervers n'effraya point mes yeux,
Tant que, loin des honneurs, mon cœur ne fut avide
Que des fleurs, doux trésors d'une vallée humide:
Un songe, un peu d'espoir, alors m'enrichissait,
Je ne possédais rien, mais rien me suffisait.
Rends-moi donc ces désirs, qui fatiguaient ma vie,
Ces chagrins déchirans, mais qu'à présent j'envie,
Ma jeunesse!.... En un mot, sache en moi ranimer
La force de haïr, et le pouvoir d'aimer.

LE BOUFFON.

Cette jeunesse ardente, à ton ame si chère,
Pourrait, dans un combat, t'être fort nécessaire,
Ou bien, si la beauté t'accordait un souris,
Si de la course encor tu disputais le prix,
Ou d'une heureuse nuit si tu cherchais l'ivresse.....
Mais, manier la lyre avec force et souplesse,
Au but qu'on te désigne arriver en chantant,
Vieillard, c'est là de toi tout ce que l'on attend.

LE DIRECTEUR.

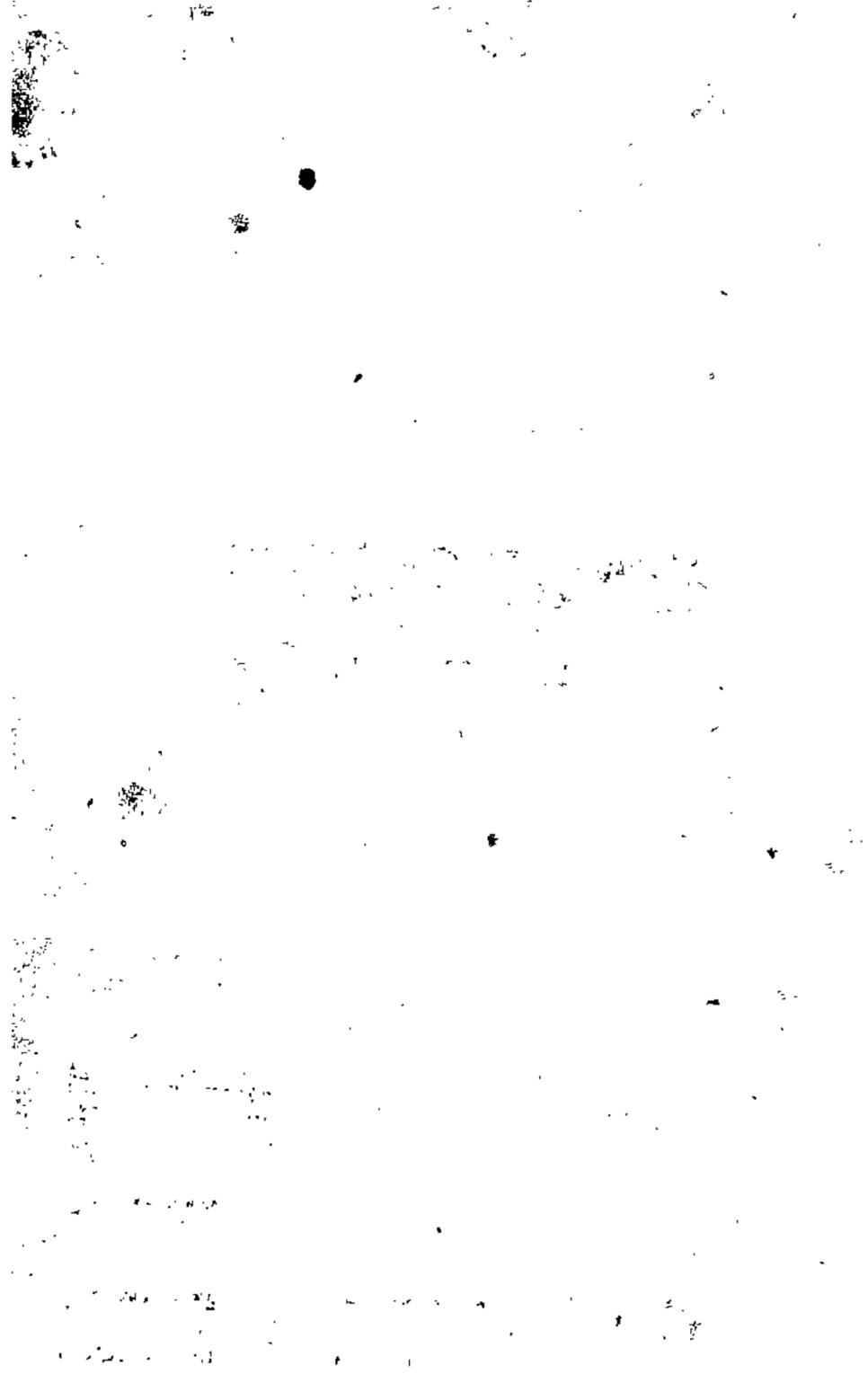
Allons! des actions!.... les mots sont inutiles;
Gardez, pour d'autres tems, vos complimens futiles:

Quand vous ne faites rien , à quoi bon , s'il vous plaît,
Nous dire seulement ce qui doit être fait ?
Usez donc de votre art , si vous êtes poète ;
La foule veut du neuf , qu'elle soit satisfaite !
A contenter ses goûts il faut nous attacher ;
Qui tient l'occasion ne doit point la lâcher.
Mais , à notre public tout en cherchant à plaire ,
C'est en osant beaucoup qu'il faut le satisfaire ;
Ainsi , ne m'épargnez machines , ni décors ,
A tous mes magasins ravissez leurs trésors ,
Semez à pleines mains la lune , les étoiles ,
Les arbres , l'Océan , et les rochers de toiles ;
Peuplez-moi tout cela de bêtes et d'oiseaux ,
De la création déroulez les tableaux ,
Et passez , au travers de la nature entière ,
Et de l'enfer au ciel , et du ciel à la terre.



PROLOGUE

DANS LE CIEL.



Orsologue dans le Ciel.

LE SEIGNEUR, LES BANDES CÉLESTES, ENSUITE MÉPHISTOPHÉLÈS.

(Les trois Archanges s'avancent.)

RAPHAEL.

Le soleil répand sa lumière
En chantant le Dieu qu'il chérit ;
Rapide comme le tonnerre,
Sa vaste course s'arrondit :
O Dieu ! tes regards adorables
Soutiennent tout de leur amour ;
Et tes œuvres inexplicables
Sont belles comme au premier jour.

GABRIEL.

Dans son cours incompréhensible,
La terre, roulant à l'entour,
Voit le jour fuir la nuit paisible,
Et la nuit fuir l'éclat du jour ;
Contre des rocs, les mers profondes
Èlèvent leurs flots irrités....

Mais, dans l'éternel cours des mondes,
Mers et rochers sont emportés.

MICHEL.

Souvent s'élançait la tempête,
Des flots aux rocs, des rocs aux flots;
Alors, la terre, sa conquête,
S'entoure d'un vaste chaos.
La foudre, qui brûle les villes,
Part en grondant du ciel obscur....
Mais ici, tes élus tranquilles,
Seigneur, adorent ton jour pur.

TOUS LES TROIS.

O Dieu! tes regards adorables
Soutiennent tout de leur amour;
Et tes œuvres inexplicables
Sont belles comme au premier jour.

MÉPHISTOPHÈLES.

Seigneur, puisque tu me demandes
Comment tout se passe chez nous,
Et que tu me vois sans courroux
Pénétrer quelquefois dans les célestes bandes,
Je tiens t'entretenir, et parler de mon mieux.
Pourtant, ne me fais pas un crime
De ce que mon langage est un peu moins sublime
Que celui de tous ces messieurs :

Dire tous ces grands mots, autant vaut ne rien dire ;
 Quand ma voix les prononcerait,
 Je serais sûr de bien te faire rire,
 Si pourtant ta grandeur ici se le permet.
 Sur *les mondes roulans, le soleil, et la terre,*
 Ainsi je ne te dirai rien ;
 Mais tu sauras que, dans cette dernière,
 Les hommes se tourmentent bien.
 Le petit dieu du monde est toujours aussi drôle
 Qu'au jour de la création,
 Tant bien que mal jouant son rôle ;
 Mais, du flambeau divin, qu'il appelle raison,
 Ne faisant bien souvent usage,
 Que pour ajouter à ses maux,
 Et pour ravaler ton image
 Au rang des plus vils animaux.
 Pour moi, je comparerais l'homme
 (Sauf le respect que je te dois),
 Aux insectes pattus, que *cigales* il nomme ;
 De prés en prés, de bois en bois,
 Dansant toujours la même danse,
 Et chantant la même romance :
 Ah ! qu'il ressemble bien à ces animaux-là !
 Hors de chez soi, sans cesse il faut qu'il coure, ...
 Et s'il ne faisait que cela...
 Mais non, pas un fumier où son nez ne se fourre.

LE SEIGNEUR.

N'en as-tu pas à dire plus ?
Ne viendras-tu jamais ici que pour médire,
Et sur la terre , enfin , n'est-il que des abus ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui, Seigneur Dieu ; là-bas, tout va de mal en pire,
Et tes créatures , ma foi,
Sont aujourd'hui si misérables ,
Que c'est bien conscience à moi
De tourmenter de pauvres diables.

LE SEIGNEUR.

Connais-tu Faust ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Docteur ?

LE SEIGNEUR.

Mon serviteur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ah bon !

Il vous sert en effet d'une étrange façon ;
Rien ne se sent chez lui des choses de la terre ,
Ni ses actes , ni ses discours ;
Et son esprit plane toujours
Dans un espace imaginaire.

Il prétend de la terre avoir tous les plaisirs,
Du ciel, les plus belles étoiles ;
Il veut de la nature arracher tous les voiles,
Mais rien ne peut là-bas contenter ses désirs.

LE SEIGNEUR.

Si, troublé comme il l'est, il me reste fidèle,
Je pourrai lui donner le bonheur qu'il appelle :
Dans l'arbrisseau qui commence à verdier,
Un jardinier, prudent et sage,
Voit les fleurs, les fruits, le feuillage,
Comme récompense à venir.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Gageons que des élus encor je le retranche,
Puisque vous y comptez si bien ;
Mais, sur le tems et le moyen,
Il faut me donner carte blanche.

LE SEIGNEUR.

Oui, je veux bien te le livrer
Aussi long-tems qu'il aura vie,
Car tout voyageur peut errer.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Monseigneur, je vous remercie.
Je n'aime point d'ailleurs avoir affaire aux morts ;
Pour eux toujours je suis dehors :

La chair fraîche est ma seule envie :
Je suis comme le chat.

LE SEIGNEUR.

C'est bien , tu peux agir ;
Entraîne-le dans ta chatière ,
Ecarte cet esprit de sa source première :
Mais si tu perds , tu devras bien rougir ,
En voyant qu'un mortel , parmi la foule obscure ,
Peut discerner le droit chemin.

MÉPHISTOPHÈLES.

Je ne crains rien pour ma gageure ;
Mais , si je le séduis enfin ,
Ma victoire doit être entière ,
Et l'homme en question mangera la poussière ,
Comme le serpent mon cousin.

LE SEIGNEUR.

Va , mon fils , et remplis ta tâche.
C'est , de tous les démons , toi que je hais le moins ,
L'activité de l'homme est sujette au relâche ,
Et pour l'aiguillonner j'ai besoin de tes soins.
Pour vous , enfans du ciel , que ma gloire rassemble ,
Allez , dans son éclat , vous réjouir ensemble ;
Dieu , qui vous a créés , toujours vous aimera :
Célébrez donc dans vos pensées

Tant de merveilles entassées
Dont sa bonté vous entoura.

(Le ciel se ferme ; les Archanges se séparent.)

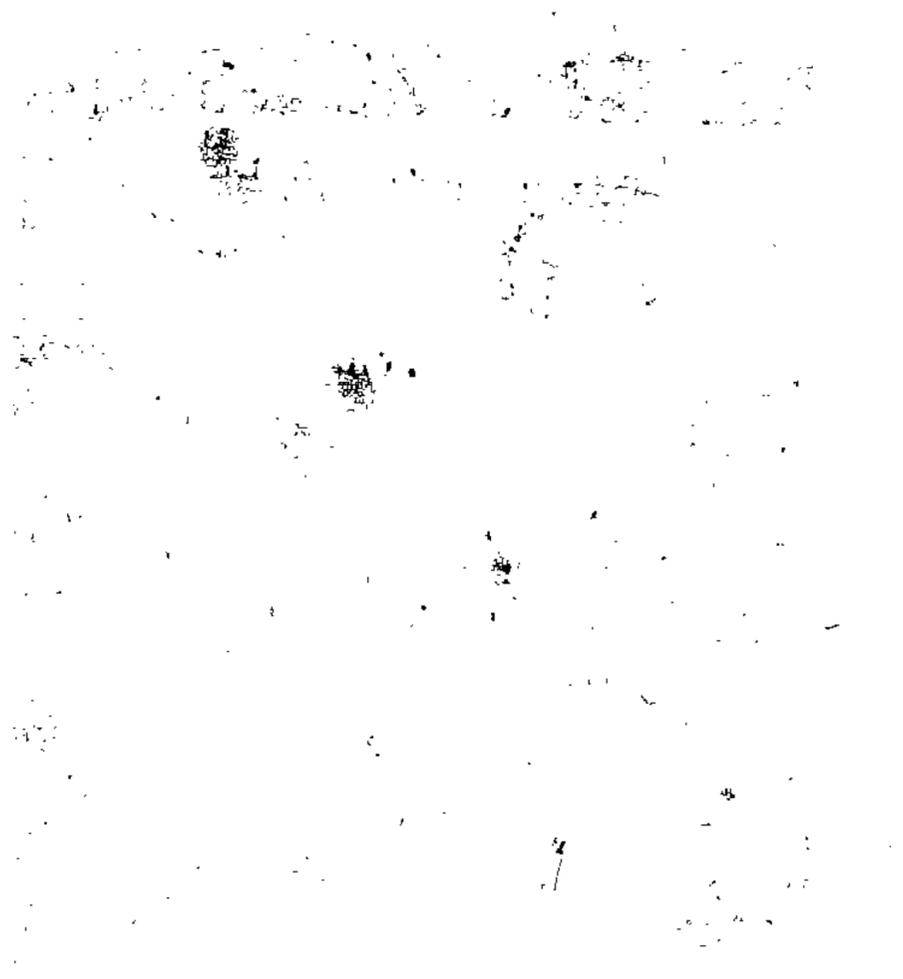
MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le vieux Père Éternel est vraiment fort aimable ,
Et me reçoit avec douceur ;
Il est rare qu'un grand seigneur
Traite si bien un pauvre diable.



LA TRAGÉDIE,

PREMIÈRE PARTIE.



PREMIÈRE PARTIE.

La Nuit.

(Dans une chambre à voûte élevée, gothique, Faust, inquiet, est assis devant son pupitre.)

FAUST.

Philosophie, jurisprudence, médecine, et toi aussi, malheureuse théologie ! je vous ai donc étudiées avec grand'peine, et maintenant me voici, pauvre fou, tout aussi sage que devant. Je m'intitule, il est vrai, maître, docteur, et depuis dix ans je promène çà et là mes élèves par le nez. — Et je vois bien que nous ne pouvons rien savoir ! Voilà ce qui me brûle le sang ! Je suis, il est vrai, plus instruit que tout ce qu'il y a de sots, de docteurs, de maîtres, d'écrivains et de moines. Ni scrupule, ni doute ne me tourmentent ! Je ne crains ni diable, ni enfer ; mais aussi toute

joie m'est enlevée. Je ne crois pas rien savoir de bon, ni pouvoir rien enseigner aux hommes pour les améliorer et les convertir. Aussi n'ai-je ni bien, ni argent, ni honneur, ni domination dans le monde; un chien ne vivrait pas long-tems ainsi! Il ne me reste plus qu'à me jeter dans la magie. Oh! si la force de l'esprit et de la parole me dévoilait les secrets qui me restent à connaître, et que je ne fusse plus obligé de dire péniblement ce que je ne sais pas; si enfin je pouvais connaître tout ce que le monde cache en lui-même, et, sans m'attacher davantage à des mots inutiles, voir ce que la nature contient de forces et de semences éternelles! Astre à la lumière argentée, lune silencieuse, daigne pour la dernière fois jeter un regard sur mes peines!... j'ai si souvent la nuit veillé près de ce pupitre! C'est alors que tu m'apparaissais sur un tas de livres et de papiers, mélancolique amie! Ah! que ne puis-je,

à ta douce clarté, parcourir les hautes montagnes, errer dans les cavernes avec les esprits, danser à ta vue dans les prairies, oublier toutes les misères de la science, et me baigner rajeuni dans la fraîcheur de ta rosée!

Hélas! je languis encore dans mon cachot! Misérable trou de souris, où la douce lumière du ciel ne peut pénétrer qu'avec peine à travers ces vitrages peints; à travers cet amas de livres poudreux et vermoulus, et de papiers entassés jusqu'à la voûte; je n'aperçois autour de moi que verres, boîtes, instrumens, meubles pourris, héritage de mes ancêtres... Et c'est là ton monde, et cela s'appelle un monde!

Et tu demandes encore pourquoi ton cœur se serre dans ta poitrine avec inquiétude, pourquoi une douleur secrète entrave en toi tous les mouvemens de la vie! Tu le demandes!... Et au lieu de la nature vivante dans laquelle Dieu créa les hommes,

tu n'es environné que de fumée et moisissure, dépouilles d'animaux et ossemens de morts!

Délivre-toi ! Lance-toi dans l'espace !
Ce livre mystérieux, tout écrit de la main de Nostradamus, ne suffit-il pas pour te conduire ? Tu pourras connaître alors le cours des astres ; alors, si la nature daigne t'instruire, l'énergie de l'ame te sera communiquée comme un esprit à un autre esprit. C'est en vain que, par un sens aride, tu voudrais ici t'expliquer les signes divins. Esprits qui nagez près de moi, répondez-moi, si vous m'entendez !

(Il frappe le livre, et considère le signe du macrocosme.)

Ah ! quelle extase à cette vue s'empare de tout mon être ! Je crois sentir une vie nouvelle et divine circuler dans mes nerfs et mes veines. Sont-ils tracés par la main d'un Dieu, ces caractères qui apaisent les douleurs de mon ame, enivrent de joie

mon pauvre cœur, et dévoilent autour de moi les forces mystérieuses de la nature? Suis-je moi-même un dieu? Tout me devient si clair! Je vois dans de simples traits se déployer à mes yeux tout ce que cette nature renferme d'énergie créatrice. Déjà je reconnais la vérité de la parole du sage : « Le monde des esprits n'est point » fermé, tes sens s'assoupissent, ton cœur » est mort. Lève-toi, disciple, et baigne » sans cesse ton sein mortel dans la clarté » de l'aurore! »

(Il regarde le signe.)

Comme dans l'univers tout s'agite!
Comme tout l'un dans l'autre vit et opère!
Comme les puissances célestes montent et
descendent en se passant de mains en mains
les sceaux d'or! Du ciel à la terre l'agi-
tation de leurs ailes répand une vivifiante
rosée, qu'accompagne une divine har-
monie.

Quel spectacle! Mais, hélas! ce n'est .

qu'un spectacle! Où te saisir, nature infinie?
Sources de vie, où êtes-vous? Vous, de qui
dépendent le ciel et la terre, vous qui sou-
langez le sein flétri..... vous coulez sans
cesse, vous abreuvez tout; et moi, je vous
implore en vain.

(Il frappe le livre avec dépit, et considère le signe
de l'Esprit de la terre.)

Comme ce signe opère différemment
sur moi! Esprit de la terre, tu te rappro-
ches; déjà je sens mes forces s'accroître;
déjà je pétille comme une liqueur nouvelle:
je me sens le courage de me risquer dans
le monde, d'en supporter les peines et les
prospérités; de lutter contre l'orage, et de
ne point pâlir des craquemens de mon vais-
seau. Des nuages s'entassent au-dessus de
moi!—La lune cache sa lumière... la lampe
s'éteint! Elle fume!... Des rayons brûlans
me couronnent..... un frisson me saisit.....
comme si la voûte tombait sur moi de toute
sa masse! Je sens que tu t'agites autour

de moi, Esprit que j'ai invoqué! Ah!
comme mon sein se déchire!..... mes
sens s'ouvrent à des impressions nouvelles!
Je sens que tout mon cœur se livre à toi!...
Parais! parais! m'en coûtât-il la vie!

(Il saisit le livre, et prononce les signes mystérieux
de l'Esprit. Il s'allume une flamme rouge, l'Esprit
apparaît dans la flamme.)

L'ESPRIT.

En ces lieux quelle voix m'appelle?

FAUST.

Epouvantable vue!

L'ESPRIT.

Tu m'as évoqué puissamment
Du sein de ma sphère éternelle;
Quoi donc?

FAUST.

Ah! je ne puis supporter ta présence!

L'ESPRIT.

Eh bien! en ce moment,
Qu'à tes vœux je puis condescendre,
Crains-tu de me voir, de m'entendre?.....

Faust, que me veux-tu?.... Me voici. —
O surhumaine créature,
Réponds, pourquoi trembler ainsi?
Qu'as-tu fait de ce cœur de flamme,
Qui créait un monde nouveau?
Qu'as-tu fait encor de cette ame,
Qui l'éclairait d'un jour si beau? —
Si cette ame sublime et fière,
Se flatta de nous ressembler,
Homme-dieu, pourquoi donc trembler
Devant ton égal et ton frère? —
Ou me trompais-je?.... Réponds-moi :
Est-ce là la voix qui m'appelle?....
L'ame qui m'attire vers elle?....
Célèbre Faust, est-ce bien toi? —
Hélas! un souffle de magie
Te rejette dans le néant;
Et ce que je crus un génie
N'est qu'un ver timide et rampant!

FAUST.

Dois-je te céder, vision de flamme? Je
suis Faust, je le suis, je suis ton égal!

L'ESPRIT.

Dans les vagues de l'existence,

Mon orageuse activité
Vient, ou fuit, vers les cieux s'élançant,
Ou replonge avec volupté.
Naissance, mort, voilà ma sphère ;
Je suis l'éternel mouvement,
Je suis cette trame légère,
Et qui varie à tout moment,
Divin manteau, voilant sans cesse
La majesté de notre roi....

FAUST.

Eh bien ! toi qui ondoies autour du vaste
monde, Esprit créateur, que puis-je éga-
ler en ta présence ?

L'ESPRIT.

L'Esprit que conçoit ta faiblesse....
Mais tu n'es point égal à moi !

(Il disparaît.)

FAUST, tombant à la renverse.

Pas à toi !... A qui donc ?..... moi ! l'image
de Dieu ! Pas seulement à toi !...

(On frappe.)

O mort ! Je m'en doute ; c'est mon ser-
viteur. — Et voilà tout l'éclat de ma féli-

cité réduit à rien !... Faut-il qu'une vision aussi sublime, un misérable valet la puisse anéantir !

VAGNER, en robe de chambre et en bonnet de nuit, une lampe à la main. FAUST se détourne avec mauvaise humeur.

VAGNER.

Pardonnez ! Je vous entendais déclamer ; vous lisez sûrement une tragédie grecque, et je pourrais profiter dans cet art, qui est aujourd'hui fort en faveur. J'ai entendu dire souvent qu'un comédien peut en remontrer à un prêtre.

FAUST.

Oui, si le prêtre est un comédien, comme il peut bien arriver de notre tems.

VAGNER.

Ah ! quand on est ainsi relégué dans son cabinet, et qu'on voit le monde à peine les jours de fêtes, par une lunette et de

loin seulement, comment peut-on aspirer à le conduire un jour par la persuasion?

FAUST.

Vous n'y atteindrez jamais, si vous ne sentez pas fortement; si l'inspiration ne se presse pas hors de votre ame, et si, par la plus violente émotion, elle n'entraîne pas les cœurs de tous ceux qui écoutent. Allez donc vous concentrer en vous-même, mêler et confondre ensemble les restes d'un autre festin, pour en former un petit ragoût... et faites jaillir une misérable flamme du tas de cendres où vous soufflez !... Alors vous pourrez vous attendre à l'admiration des enfans et des singes, si le cœur vous en dit; mais jamais vous n'agirez sur celui des autres, si votre éloquence ne part pas du cœur même.

VAGNER.

Mais le débit fait le bonheur de l'orateur; et je sens bien que je suis encore loin de compte.

FAUST.

Cherchez donc un succès honnête, et ne vous attachez point aux grelots d'une brillante folie; il ne faut pas tant d'art pour faire supporter la raison et le bon sens, et si vous avez à dire quelque chose de sérieux, ce n'est point aux mots qu'il faut vous appliquer davantage. Oui, vos discours si brillans, où vous parez si bien les bagatelles de l'humanité, sont stériles comme le vent brumeux de l'automne qui murmure parmi les feuilles séchées.

VAGNER.

Ah Dieu! l'art est long, et notre vie est courte! Pour moi, au milieu de mes travaux littéraires, je me sens mal souvent à la tête et au cœur. Que de difficultés n'y a-t-il pas à trouver le moyen de remonter aux sources! Et avant d'avoir fait la moitié du chemin, un pauvre diable peut très-bien mourir.

FAUST.

Un parchemin serait-il bien la source divine où notre ame peut apaiser sa soif éternelle? Vous n'êtes pas consolé, si la consolation ne jaillit point de votre propre cœur.

VAGNER.

Pardonnez-moi! C'est une grande jouissance que de se transporter dans l'esprit des tems passés, de voir comme un sage a pensé avant nous; et comme, partis de loin, nous l'avons si victorieusement dépassé.

FAUST.

Oh! sans doute! jusqu'aux étoiles. Mon ami, les siècles écoulés sont pour nous le livre aux sept cachets; ce que vous appelez l'esprit des tems n'est au fond que l'esprit même des auteurs, où les tems se réfléchissent. Et c'est vraiment une misère le plus souvent! Le premier coup-d'œil suffit

pour vous mettre en fuite. C'est comme un sac à immondices, un vieux garde-meuble, ou plutôt une de ces parades de place publique, remplies de belles maximes de morale, comme on en met d'ordinaire dans la bouche des polichinelles !

VAGNER.

Mais le monde ! le cœur et l'esprit des hommes !... Chacun peut bien désirer d'en connaître quelque chose.

FAUST.

Oui, ce qu'on appelle connaître. Qui osera nommer l'enfant de son nom véritable ? Le peu d'hommes qui ont su quelque chose, et qui ont été assez fous pour ne point garder leur secret dans leur propre cœur, ceux qui ont découvert au peuple leurs sentimens et leurs vues, ont été de tout tems crucifiés et brûlés. — Je vous prie, mon ami, de vous retirer. Il se fait tard ; nous en resterons-là pour cette fois.

VAGNER.

J'aurais veillé plus long-tems volontiers, pour profiter de l'entretien d'un homme aussi instruit que vous ; mais demain, comme au jour de Pâques dernier, vous voudrez bien me permettre une autre demande. Je me suis abandonné à l'étude avec zèle, et je sais beaucoup, il est vrai, mais je voudrais tout savoir.

(Il sort.)

FAUST seul.

Comme toute espérance n'abandonne jamais une pauvre tête ! Celui-ci ne s'attache qu'à des bagatelles, sa main avide creuse la terre pour chercher des trésors ; mais qu'il trouve un vermisseau, et le voilà content.

Comment la voix d'un tel homme a-t-elle osé retentir en ce lieu, où le souffle de l'esprit vient de m'environner ? Cependant, hélas ! je te remercie pour cette fois,

Ô le plus misérable des enfans de la terre!
 Tu m'arraches au désespoir qui allait dé-
 vorer ma raison. Ah! l'apparition était si
 gigantesque que je dus vraiment me sentir
 comme un vain.

Moi, l'image de la divinité, qui me
 croyais déjà parvenu au miroir de l'éter-
 nelle vérité; qui, dépouillé, isolé des en-
 fans de la terre, aspirais à toute la clarté
 du ciel; moi qui croyais, supérieur aux
 chérubins, pouvoir confondre mes forces
 indépendantes avec celles de la nature, et,
 créateur aussi, jouir de la vie d'un Dieu,
 ai-je pu mesurer mes pressentimens à une
 telle élévation?... Et comme je dois expier
 tant d'audace! Une parole foudroyante
 vient de me rejeter bien loin!

N'ai-je pas prétendu t'égalé?... Mais si
 j'ai possédé assez de force pour t'attirer à
 moi, il ne m'en est plus resté pour t'y re-
 tenir. Dans cet heureux moment, je me
 sentais tout à la fois si petit et si grand! tu

m'as cruellement repoussé dans l'incertitude de l'humanité. Qui m'instruira désormais, et que dois-je éviter? Faut-il obéir à cette impulsion? Ah! nos actions même aussi bien que nos souffrances arrêtent le cours de notre vie.

Une matière de plus en plus étrangère à nous s'oppose à tout ce que l'esprit conçoit de sublime; quand nous atteignons aux biens de ce monde, nous traitons de mensonge et de chimère tout ce qui vaut mieux qu'eux. Les nobles sentimens qui nous donnent la vie languissent étouffés sous les sensations de la terre.

Quand l'imagination, en déployant la hardiesse de son vol, a voulu, pleine d'espérance, s'étendre dans l'éternité, il lui suffit ensuite d'un petit espace, dès qu'elle voit tout ce qu'elle rêvait de bonheur s'évanouir dans l'abîme du tems. Au fond de notre cœur, l'inquiétude vient s'établir, elle y produit de secrètes douleurs, elle

s'y agite sans cesse, en y détruisant joie et repos; elle se pare toujours de masques nouveaux : c'est tantôt une maison, une cour; tantôt une femme, un enfant; c'est encore du feu, de l'eau, un poignard, du poison..... Nous tremblons devant tout ce qui ne nous atteindra pas, et nous pleurons sans cesse ce que nous n'avons point perdu.

Je n'égale pas Dieu! Je le sens trop profondément; je ne ressemble qu'au ver, habitant de la poussière, au ver, que le pied du voyageur écrase et ensevelit pendant qu'il y cherche une nourriture.

N'est-ce donc point la poussière même, tout ce que cette haute muraille me conserve sur cent tablettes? Toute cette friperie dont les bagatelles m'enchaînent à ce monde de vers?.... Dois-je trouver ici ce qui me manque? Il me faudra peut-être lire dans ces milliers de volumes, pour y voir que les hommes se sont tourmentés

sur tout, et que çà et là un heureux s'est montré sur la terre! — O toi, crâne vide, pourquoi sembles-tu grincer devant moi? Est-ce pour me dire qu'il a été un tems où ton cerveau fut comme le mien, rempli d'idées confuses? qu'il chercha le grand jour, et qu'au milieu d'un triste crépuscule, il erra misérablement dans la recherche de la vérité? Instrumens que je vois ici, vous semblez me narguer avec toutes vos roues, vos dents, vos anses et vos cylindres! J'étais à la porte, et vous deviez me servir de clef. Vous êtes, il est vrai, plus hérissés qu'une clef; mais vous ne levez pas les verroux. Mystérieuse au grand jour, la nature ne se laisse point dévoiler, et il n'est ni levier ni machine qui puisse la contraindre à faire voir à mon esprit ce qu'elle a résolu de lui cacher. Si tout ce vieil attirail, qui jamais ne me fut utile, se trouve ici, c'est que mon père l'y rassembla. Poulie antique, la sombre lampe de

mon pupitre t'a long - tems noircie ! Ah ! j'aurais bien mieux fait de dissiper le peu qui m'est resté, que d'en embarrasser mes veilles ! — Ce que tu as hérité de ton père, acquiers-le pour le posséder. Ce qui ne sert point est un pesant fardeau, mais ce que l'esprit peut créer en un instant, voilà ce qui est utile !

Pourquoi donc mon regard s'élève-t-il toujours vers ce lieu ? Ce petit flacon a-t-il pour les yeux un attrait magnétique ? Pourquoi tout à coup me semble-t-il que mon esprit jouit de plus de lumière, comme une forêt sombre où pénètre un rayon de l'astre des nuits ?

Je te salue, fiole solitaire que je saisis avec un pieux respect ! en toi j'honore l'esprit de l'homme et son industrie. Remplie d'un extrait des sucs les plus doux, favorables au sommeil, tu contiens aussi toutes les forces qui donnent la mort ; accorde tes faveurs à celui qui te possède !

Je te vois , et ma douleur s'apaise , je te saisis et mon agitation diminue , et la tempête de mon esprit se calme peu à peu ! Je me sens entraîné dans la haute mer , le miroir des flots brille à mes pieds , un nouveau jour me luit sur de nouveaux rivages !

Un char de feu plane dans l'air , et ses ailes rapides s'abattent près de moi ; je me sens prêt à tenter des chemins nouveaux dans la plaine des cieux , au travers de l'activité des sphères nouvelles. Mais cette existence sublime , ces ravissemens divins , comment , ver chétif , peux-tu les mériter?... C'est en cessant d'exposer ton corps au doux soleil de la terre ; en te hasardant à enfoncer ces portes , devant lesquelles chacun frémit. Voici le tems de prouver par des actions que la dignité de l'homme ne le cède point à la grandeur d'un Dieu ! Il ne faut pas trembler devant ce gouffre obscur , où l'imagination semble se con-

damner à ses propres tourmens ; devant cette étroite avenue où tout l'enfer étincelle !... ose d'un pas hardi aborder ce passage..... au risqué même d'y rencontrer le néant !

Sors maintenant, coupe d'un pur cristal, sors de ton vieil étui, auquel je fus loin de songer pendant de si longues années. Tu brillais jadis aux festins de mes pères, tu déridais les plus sérieux convives, qui te passaient de mains en mains et dont chacun se faisait un devoir, lorsque venait son tour, de célébrer en vers la beauté des ciselures qui t'entourent, et de te vider d'un seul trait. Tu me rappelles les nuits de ma jeunesse ; je ne t'offrirai plus à aucun voisin, je ne célébrerai plus tes précieux ornemens. Voici une liqueur que je dois boire pieusement, elle te remplit de ses flots noirâtres ; je l'ai préparée, je l'ai choisie, elle sera ma boisson dernière, et je la consacre avec toute mon ame, comme

libation solennelle , à l'aurore d'un jour plus beau.

(Il porte la coupe à sa bouche. Son des cloches et chants des chœurs.)

CHŒUR DES ANGES.

Christ vient de ressusciter ;
Joie à la race mortelle !
Il veut en elle effacer
La tache originelle.

FAUST.

Quels murmures sourds, quels sous éclatans, arrachent puissamment la coupe à mes lèvres altérées ? Le bourdonnement des cloches annonce-t-il déjà la première heure de la fête de Pâques ? Les chœurs divins entonnent-ils les chants de consolation, qui, partis de là nuit du tombeau, et répétés par les lèvres des anges, furent le premier gage d'une alliance nouvelle ?

CHŒUR DES FEMMES.

Oints d'une huile sainte,
Ses membres chéris,

Dans la funèbre enceinte,
Furent ensevelis :
Là, des vierges fidèles
Les ont ceints d'un linceul béni ;
Mais, ô Dieu ? quel tourment pour elles !...
Le Christ, hélas ! le Christ n'est plus ici !

CHŒUR DES ANGES.

Christ est ressuscité,
Gloire à l'ame fidèle,
A l'ame dont le zèle
Répond avec humilité
A l'injure la plus cruelle !

FAUST.

Pourquoi, chants du ciel, chants puissans et doux, me cherchez-vous dans la poussière ? Retentissez pour ceux que vous touchez encore. J'écoute bien la nouvelle que vous apportez, mais la foi me manque pour y croire : le miracle est l'enfant le plus chéri de la foi. Pour moi je n'ose aspirer à cette sphère, où retentit l'annonce désirée ; et cependant, par ces chants dont mon enfance fut bercée, je me sens rap-

pelé dans la vie. Autrefois le baiser de l'amour céleste descendait sur moi, pendant le silence solennel du dimanche; alors le son grave des cloches me berçait de doux pressentimens, et une prière était la jouissance la plus ardente de mon cœur; des désirs aussi incompréhensibles que purs m'entraînaient dans les forêts et les prairies, et parmi un torrent de larmes délicieuses, un monde de bonheur se révélait à moi. Ces chants précédaient les jeux aimables de la jeunesse, et les plaisirs de la fête du printemps. Le souvenir, tout plein de sentimens d'enfance, m'arrête au dernier pas que j'allais hasarder. O retentissez encore, doux cantiques du ciel! mes larmes coulent, la terre m'a reconquis!

CHŒUR DES DISCIPLES.

Quittant du tombeau
Le séjour funeste,
Au parvis céleste
Il monte plus beau:

Vers les gloires éternelles ,
Tandis qu'il s'élançe à grands pas,
Ses disciples fidèles
Languissent ici-bas :

Hélas ! c'est ici qu'il nous laisse
Sous les traits brûlans du malheur :
O divin maître ! ton bonheur
Est cause de notre tristesse.

CHŒUR DES ANGES.

Christ vient de ressusciter,
O vous que sa voix appelle,
Des disciples troupe fidèle,
C'est vers lui qu'il faut monter :
Vous, que sa parole touche,
Vous, qu'inspire son amour,
Vous, prophètes, dont la bouche
Le célèbre nuit et jour.....
Montez, troupe fidèle,
Au céleste séjour
Où sa voix vous appelle !

Devant la porte de la Ville.

PROMENEURS , sortant en tous sens.

PLUSIEURS COMPAGNONS OUVRIERS.

Pourquoi allez-vous par là ?

D'AUTRES.

Nous allons au rendez-vous de chasse.

LES PREMIERS.

Pour nous , nous gagnons le moulin.

UN OUVRIER.

Je vous conseille d'aller plutôt vers l'é-
tang.

UN AUTRE.

La route n'est pas belle de ce côté là.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Que fais-tu , toi ?

UN TROISIÈME.

Je vais avec les autres.

UN QUATRIÈME.

Venez donc à Bourgdorf; vous y trouverez pour sûr les plus jolies filles, la plus forte bière et des intrigues du meilleur genre.

UN CINQUIÈME.

Tu es un plaisant compagnon : l'épaule te démange-t-elle pour la troisième fois? Je n'y vais pas, j'ai trop peur de cet endroit-là?

UNE SERVANTE.

Non, non, je retourne à la ville.

UNE AUTRE.

Nous le trouverons sans doute sous ces peupliers.

LA PREMIÈRE.

Ce n'est pas un grand plaisir pour moi; il viendra se mettre à tes côtés, il ne dansera sur la pelouse qu'avec toi; que me revient-il donc de tes amusemens?

L'AUTRE.

Aujourd'hui, il ne sera sûrement pas seul; le blondin, m'a-t-il dit, doit venir avec lui.

UN ÉCOLIER.

Regarde comme ces servantes vont vite. Viens donc, frère, nous les accompagnerons. De la bière forte, du tabac piquant et une fille endimanchée; c'est là mon goût favori.

UNE BOURGEOISE.

Vois-donc ces jolis garçons! C'est vraiment une honte; ils pourraient avoir la meilleure compagnie et courent après ces filles!

LE SECOND ÉCOLIER, au premier.

Pas si vite! Il en vient deux derrière nous, qui sont fort joliment mises. L'une d'elles est ma voisine, et je me suis un peu coiffé de la jeune personne. Elles vont à pas lents, et ne tarderaient pas à nous prendre avec elles.

LE PREMIER.

Non, frère; je n'aime pas la gêne.
Viens vite que nous ne perdions pas de vue
le gibier. La main qui samedi tient un ba-
lai, est celle qui dimanche te caresse le
mieux.

UN BOURGEOIS.

Non, le nouveau bourguemestre ne me
revient pas : à présent que le voilà parve-
nu, il va devenir plus fier de jour en jour.
Et que fait-il donc pour la ville? Tout ne
va-t-il pas de plus en plus mal? Il faut
obéir plus que jamais, et payer plus qu'a-
vant.

UN MENDIANT chante.

Mes bons messieurs, mes belles dames,
Beaux de jeunesse et de fraîcheur,
Arrêtez-vous, et que vos âmes
Compatissent à mon malheur.
A de bons cœurs comme les vôtres,
Bien faire cause un doux émoi,
Qu'un jour de fête pour tant d'autres,
Soit un jour de moisson pour moi!

UN AUTRE BOURGEOIS.

Je ne sais rien de mieux, les dimanches et fêtes, que de parler de guerres et de combats, pendant que, bien loin, dans la Turquie, les peuples s'échinent entre eux. On est à la fenêtre, on prend son petit verre, et l'on voit la rivière se barioler de bâtimens de toutes couleurs; le soir on rentre gaîment chez soi, en bénissant la paix, et le tems de paix dont nous jouissons.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Je suis comme vous, mon cher voisin, ils peuvent bien se fendre la tête, et chez eux tout peut bien aller au diable : pourvu que chez moi tout aille comme devant.

UNE VIEILLE, à de jeunes demoiselles.

Hé! comme elles sont bien parées! La belle jeunesse! Qu'est-ce qui ne deviendrait pas fou de vous voir? Allons, moins de fierté!... C'est bon! Je suis capable de

vous procurer tout ce que vous pourrez souhaiter.

LES JEUNES BOURGEOISES.

Allons, Agathe ! je craindrais d'être vue en public avec une pareille sorcière ; elle me fit pourtant voir, à la nuit de Saint-André, mon futur amant en personne.

UNE AUTRE.

Elle me le montra aussi à moi dans un cristal, habillé en soldat, avec bien d'autres. Je regarde autour de moi, mais j'ai beau le chercher partout, il ne veut pas se montrer.

DES SOLDATS.

Villes entourées
De murs et remparts ;
Fillettes sucrées ,
Aux malins regards ;
Victoire certaine,
Près de vous m'attend,
Si grande est la peine ,
Le prix est plus grand.

Au son des trompettes,
 Les braves soldats,
 S'élancent aux fêtes,
 Ou bien aux combats :
 Fillettes et villes,
 Font les difficiles.....
 Bientôt tout se rend :
 Si grande est la peine,
 Le prix est plus grand,
 Victoire certaine
 Partout nous attend.

FAUST et VAGNER.

FAUST.

Les torrens et les ruisseaux s'affranchis-
 sent de leur glace, au regard doux et vivi-
 fiant du printems; une heureuse espérance
 verdit dans la vallée; le vieil hiver, qui
 s'affaiblit de jour en jour, se retire peu à
 peu vers les montagnes escarpées. C'est
 en vain qu'en sa fuite, il lance sur le gazon
 des prairies quelques regards glacés mais
 impuissans; le soleil ne souffre plus rien
 de blanc en sa présence; partout règnent

l'illusion, la vie; tout s'anime sous ses rayons de couleurs nouvelles. Cependant prendrait-il en passant pour des fleurs cette multitude de gens endimanchés dont la campagne est couverte? Détournons-nous donc de ces collines pour retourner à la ville. Par cette porte obscure et profonde se presse une foule toute bariolée: chacun aujourd'hui se montre avec plaisir au soleil: c'est bien la résurrection du Seigneur qu'ils fêtent, car eux-mêmes sont ressuscités. Echappés aux sombres appartemens de leurs maisons basses, aux liens de leurs occupations journalières, aux toits et aux plafonds qui les pressent, à la malpropreté de leurs étroites rues, à la nuit mystérieuse de leurs églises, les voilà rendus tous à la lumière. Regardez donc, regardez comme la foule se précipite dans les jardins et dans les champs! que de barques joyeuses sillonnent le fleuve en long et en large!... et cette dernière qui s'écarte des autres char-

gée jusqu'aux bords. Les sentiers les plus lointains de la montagne brillent aussi de l'éclat des habits. J'entends déjà le bruit du village ; c'est vraiment là le paradis du peuple ; grands et petits sautent gaîment : ici je me sens homme, ici j'ose l'être.

VAGNER.

Monsieur le Docteur, il est honorable et avantageux de se promener avec vous, cependant je ne voudrais pas me confondre dans ce monde-là, car je suis ennemi de tout ce qui est grossier. Leurs violons, leurs cris, leurs amusemens bruyans, je hais tout cela à la mort. Ils hurlent comme des possédés, et appellent cela de la joie et de la danse.

Dansans sous les **T**illeuls.

DANSE ET CHANT.

Les bergers, quittant leurs troupeaux,
Pour la fête se rendent beaux :
Rubans et fleurs sont leur parure ;
Sous le tilleul les voilà tous
Dansant, sautant comme des fous,
Ha ! ha ! ha !
Landerira !
Suivez donc la mesure !

La danse en cercle se pressait,
Quand un berger qui s'élançait,
Heurte du bras une fillette ;
Elle se retourne aussitôt,
Disant : « Ce garçon est bien sot ! »
Ha ! ha ! ha !
Landerira !

Soyez moins malhonnête !

Ils passaient tous comme l'éclair,
Et les robes volaient en l'air ;
Mais bientôt on fut moins agile....

Le rouge leur montait au front,
Et l'un sur l'autre, dans le rond,

Ha! ha! ha!

Landerira!

Tous tombaient à la file.

— Ne me touchez donc pas ainsi!

— Paix! ma femme n'est point ici,

Profitons de la circonstance! —

Dehors il l'emmène soudain,....

Et tout pourtant allait son train,

Ha! ha! ha!

Landerira!

La musique et la danse.

UN VIEUX PAYSAN.

Monsieur le Docteur, il est beau de votre part de ne point nous mépriser aujourd'hui, et, savant comme vous l'êtes, de venir vous mêler à toute cette cohue. Daignez donc prendre la plus belle cruche, que nous avons emplie de boisson fraîche; je vous l'apporte et souhaite hautement non seulement qu'elle apaise votre soif, mais

encore que le nombre des gouttes qu'elle contient soit ajouté à celui de vos jours.

FAUST.

J'accepte ces rafraîchissemens et vous offre en échange salut et reconnaissance.

(Le peuple s'assemble en cercle autour d'eux.)

LE VIEUX PAYSAN.

C'est vraiment fort bien fait à vous de reparaitre ici un jour de gaité. Vous nous rendîtes visite autrefois dans de bien mauvais tems. Il y en a plus d'un, bien vivant aujourd'hui, et que votre père arracha à la fièvre chaude, lorsqu'il mit fin à cette peste qui désolait notre contrée. Et vous aussi, qui n'étiez alors qu'un jeune homme, vous alliez dans toutes les maisons de malades; on emportait nombre de cadavres, mais vous, vous en sortiez toujours bien portant. Vous supportâtes de rudes épreuves; mais le Sauveur secourut celui qui nous a sauvés.

TOUS.

A la santé de l'homme intrépide ! Puisse-t-il long-tems encore être utile !

FAUST.

Prosternez-vous devant celui qui est là-haut, c'est lui qui enseigne à secourir, et qui vous envoie des secours.

(Il va plus loin avec Wagner.)

VAGNER.

Quelles douces sensations tu * dois éprouver, ô grand homme ! des honneurs que cette foule te rend ! O heureux qui peut de ses dons retirer un tel avantage ! Le père te montre à son fils, chacun interroge, court et se presse, le violon s'arrête, la danse cesse. Tu passes, ils se rangent en cercle, les chapeaux volent en l'air, et

* Dans cette tragédie, les personnages se disent tantôt *vous*, tantôt *toi* ; j'ai suivi toujours en cela la lettre de l'original.

peu s'en faut qu'ils ne se mettent à genoux, comme si le bon Dieu se présentait.

FAUST.

Quelques pas encore jusqu'à cette pierre, et nous pourrons nous reposer de notre promenade. Que de fois je m'y assis pensif, seul, exténué de prières et de jeûnes. Riche d'espérance, ferme dans ma foi, je croyais, par des larmes, des soupirs, des contorsions, obtenir du maître des cieux la fin de cette peste cruelle. Maintenant, les suffrages de la foule retentissent à mon oreille comme une raillerie. O si tu pouvais lire dans mon cœur, combien peu le père et le fils méritent tant de renommée ! Mon père était un obscur honnête homme qui, de bien bonne foi, raisonnait à sa manière sur la nature et ses divins secrets. Il avait coutume de s'enfermer avec une société d'adeptes dans un sombre laboratoire où, d'après des recettes infinies, il opérait

la transfusion des contraires. C'était un *lion rouge*, hardi compagnon, qu'il unissait dans un bain tiède à un lys ; puis , les plaçant au milieu des flammes , il les transvasait d'un creuset dans un autre. Alors apparaissait, dans un verre, *la jeune reine* * aux couleurs variées ; c'était là la médecine, les malades mouraient ; et personne ne demandait : Qui a guéri ? C'est ainsi , qu'avec des *electuaires* infernaux , nous avons fait dans ces montagnes et ces vallées un ravage beaucoup plus funeste que la peste elle-même. J'ai moi-même offert le poison à des milliers d'hommes ; ils y ont tous passé , et moi je survis , hardi meurtrier , pour qu'on m'adresse des éloges.

VAGNER.

Comment pouvez-vous vous troubler de cela ? Un brave homme ne fait-il pas assez , quand il exerce avec sagesse et ponc-

* Noms de diverses compositions alchimiques.

tualité l'art qui lui fut transmis ! Si tu honores ton père , jeune homme , tu recevras volontiers ses instructions ; homme , si tu fais avancer la science , ton fils pourra aspirer à un but plus élevé.

FAUST.

O bienheureux qui peut encore espérer de surnager dans cet océan d'erreurs ! on use de ce qu'on ne sait point , et ce qu'on sait , on n'en peut faire aucun usage. Cependant ne troublons pas , par d'aussi sombres idées , le calme de ces belles heures ! Regarde comme les cabanes environnées de verdure étincellent des rayons du soleil couchant. Il se penche et s'éteint , le jour expire , mais il va porter autre part une nouvelle vie. O que n'ai-je des ailes pour m'élever de la terre , et m'élancer après lui , dans une clarté éternelle ! Je verrais dans le crépuscule tout un monde silencieux se dérouler à mes pieds , je verrais

toutes les hauteurs s'enflammer, toutes les vallées s'obscurcir, et les vagues argentées des fleuves se dorer en s'écoulant. La montagne avec tous ses défilés ne pourrait plus arrêter mon essor divin. Déjà la mer avec ses gouffres enflammés se dévoile à mes yeux surpris. Cependant le Dieu commence enfin à s'éclipser, mais un nouvel élan se réveille en mon ame, et je me hâte de m'abreuver encore de son éternelle lumière ; le jour est devant moi ; derrière moi la nuit ; au-dessus de ma tête le ciel, et les vagues à mes pieds.— C'est un beau rêve tant qu'il dure ! Mais, hélas ! le corps n'a point d'ailes pour accompagner le vol rapide de l'esprit ! cependant il n'est personne au monde qui ne se sente pressé d'un sentiment profond, quand, au-dessus de nous, perdue dans l'azur des cieux, l'alouette fait entendre sa chanson matinale ; quand, au-delà des rocs couverts de pins, l'aigle plane, les ailes étendues, et qu'au-

dessus des mers, au-dessus des plaines,
la grue s'élançe vers les lieux de sa nais-
sance.

VAGNER.

J'ai souvent moi-même des momens de caprices : cependant des désirs comme ceux-là ne m'ont jamais tourmenté ; on se lasse aisément des forêts et des prairies ; jamais je n'envierai le vol des oiseaux ; les joies de mon esprit me transportent bien ailleurs, de livre en livre, de feuilles en feuilles ! Que de chaleur et d'agrément cela donne à une nuit d'hiver ! Vous sentez une vie heureuse animer tous vos membres... Ah ! dès que vous déroulez un vénérable parchemin, tout le ciel s'abaisse sur vous !

FAUST.

C'est le seul désir que tu connaises encore ; quant à l'autre, n'apprends jamais à le connaître. Deux ames, hélas ! se partagent mon sein, et chacune d'elles veut se

séparer de l'autre; l'une, ardente d'amour, s'attache au monde par le moyen des organes du corps; un mouvement convulsif entraîne l'autre loin des ténèbres, vers les hautes demeures de nos aïeux! O si, dans l'air il y a des esprits qui planent entre la terre et le ciel, qu'ils descendent de leurs nuages dorés, et me conduisent à une vie plus nouvelle et plus variée! Oui, si je possédais un manteau magique, et qu'il pût me transporter vers des régions étrangères, je ne m'en déferais point pour les habits les plus précieux, pas même pour le manteau d'un roi.

VAGNER.

N'appellez pas cette troupe bien connue, qui s'étend comme la tempête autour de la vaste atmosphère, et qui de tous côtés prépare à l'homme une infinité de dangers. La bande des esprits venus du Nord aiguise contre vous des langues à triple dard. Celle qui vient de l'Est dessèche vos pou-

mons et s'en nourrit. Si ce sont les déserts du Midi qui les envoient, ils entassent autour de votre tête flamme sur flamme, et l'Ouest en vomit un essaim qui vous rafraîchit d'abord, et finit par dévorer, à votre tour, vos champs et vos moissons. Enclins à causer du dommage, ils écoutent volontiers votre appel, ils vous obéissent même, parce qu'ils aiment à vous tromper; ils s'annoncent comme envoyés du ciel, et quand ils mentent, c'est avec une voix angélique. Retirons-nous donc! Le monde se couvre déjà de ténèbres, l'air se rafraîchit, le brouillard tombe! C'est au soir qu'on apprécie surtout l'agrément du logis. Mais, qu'avez-vous à vous arrêter? Que considérez-vous là avec tant d'attention? Qui peut donc vous étonner ainsi dans le crépuscule?

EAUST.

Vois-tu ce chien noir errer au travers des blés et des chaumes?

VAGNER.

Je le vois depuis long-tems , il ne me semble offrir rien d'extraordinaire.

FAUST.

Considère-le bien ; pour qui prends-tu cet animal ?

VAGNER.

Pour un barbet, qui cherche à sa manière la trace de son maître.

FAUST.

Remarques-tu comme il tourne en spirales , en s'approchant de nous de plus en plus ? Et si je ne me trompe , il traîne derrière ses pas une trace de feu.

VAGNER.

Je ne vois rien qu'un barbet noir ; il se peut bien qu'un éblouissement abuse vos yeux.

FAUST.

Il me semble qu'il tire à nos pieds des

lacets magiques, comme pour nous attacher.

VAGNER.

Je le vois incertain et craintif sauter autour de nous, parce qu'au lieu de son maître, il trouve deux inconnus.

FAUST.

Le cercle se rétrécit, déjà il est proche.

VAGNER.

Tu vois ! ce n'est là qu'un chien et non un fantôme. Il grogne et semble dans l'incertitude ; il se met sur le ventre, agite sa queue, toutes manières de chien.

FAUST.

Accompagne-nous ; viens ici.

VAGNER.

C'est une folle espèce de barbet. Tu t'arrêtes, il t'attend, tu lui parles, il s'élance à toi ; perds quelque chose, il le rapportera, et sautera dans l'eau après ta canne.

FAUST.

Tu as bien raison, je ne remarque en lui nulle trace d'esprit, et tout est éducation.

VAGNER.

Le chien, quand il est bien élevé, est digne de l'affection du sage lui-même. Oui, il mérite bien tes bontés. C'est l'écolier le plus assidu des étudiants.

(Ils rentrent par la porte de la ville.)

Cabinet d'Étude.

FAUST, entrant avec le barbet.

J'ai quitté les champs et les prairies qu'une nuit profonde environne. Je sens une religieuse horreur éveiller, par des pressentimens, la meilleure de mes deux aïes. Les grossières sensations s'endor-

ment avec leur activité orageuse ; je suis animé d'un ardent amour des hommes et l'amour de Dieu me ravit aussi.

Sois tranquille , barbet ; ne cours pas çà et là auprès de la porte ; qu'y flaires-tu ? Va te coucher derrière le poêle ; je te donnerai mon meilleur coussin ; puisque là-bas sur le chemin de la montagne , tu nous as récréés par tes tours et par tes sauts, aie soin que je trouve en toi maintenant un hôte parfaitement paisible.

Ah ! dès que notre cellule étroite s'éclaire de la lampe bienfaisante , la lumière pénètre aussi dans notre sein , dans notre cœur qui se connaît lui-même. La raison recommence à parler , et l'espérance à luire ; on se baigne au ruisseau de la vie , à la source d'où elle jaillit.

Ne grogne point , barbet ! Les hurlemens d'un animal ne peuvent s'accorder avec les divins accens qui remplissent mon âme entière. Nous sommes accoutumés à ce

que les hommes déprécient ce qu'ils ne peuvent comprendre, à ce que le bon et le beau, qui souvent leur sont nuisibles, les fassent murmurer ; mais faut-il que le chien grogne à leur exemple?... Hélas ! je sens déjà qu'avec la meilleure volonté, la satisfaction ne peut plus jaillir de mon cœur. Mais pourquoi le fleuve doit-il si tôt tarir, et nous replonger dans notre soif éternelle ? J'en ai trop fait l'expérience ! Cette misère va cependant se terminer bientôt ; nous apprenons à estimer ce qui s'élève au-dessus des choses de la terre, nous aspirons à une révélation, qui nulle part ne brille d'un éclat plus pur et plus beau que dans le Nouveau-Testament. J'ai envie d'ouvrir le texte, et me livrant une fois à des sentimens sincères, de traduire le saint original dans la langue allemande qui m'est si chère.

(Il ouvre un volume et s'apprête.)

Il est écrit : *Au commencement était la*

parole! Ici je m'arrête déjà! Qui me soutiendra plus loin? Il m'est impossible d'estimer assez ce mot, *la parole*; il faut que je le traduise autrement, si l'esprit daigne m'éclairer. Il est écrit: *Au commencement était la volonté!* Réfléchissons bien cette première ligne, et que la plume ne se hâte pas trop! Est-ce bien la volonté qui crée et conserve tout? Il devrait y avoir: *Au commencement était la force!* Cependant tout en écrivant ceci, quelque chose dit que je ne dois pas m'arrêter à ce sens. L'esprit me secourt enfin! Je suis tout à coup inspiré et j'écris consolé: *Au commencement était l'action!*

S'il faut que je partage la chambre avec toi, barbet, laisse-là tes hurlemens et tes cris! Je ne puis souffrir près de moi un compagnon si bruyant: il faut que l'un de nous deux quitte la chambre! C'est malgré moi que je viole les droits de l'hospitalité; la porte est ouverte et tu as le champ li-

bre. Mais que vois-je ? Cela est-il naturel ?
 Est-ce une ombre, est-ce une réalité ?
 Comme mon barbet vient de se gonfler !
 Il se lève avec effort, ce n'est plus une
 forme de chien. Quel spectre ai-je intro-
 duit chez moi ? Il a déjà l'air d'un hippo-
 potame, avec ses yeux de feu et son ef-
 froyable mâchoire. Oh ! je serai ton maître !
 Pour une bête aussi infernale, la clef de
 Salomon m'est nécessaire.

ESPRITS , dans la rue.

Par un puissant sortilège ,
 Ici l'un de nous est pris
 Comme un vieux renard au piège :
 Restez-là, restez, esprits ! —
 Mais faisons un peu silence ;
 Balançons-nous, balançons
 Nos ailes d'or en cadence ,
 Et nous le délivrerons !
 Il est là, c'est notre frère ,
 Volons donc à son secours !
 Car il employa toujours
 Tous ses efforts à nous plaire.

FAUST.

**D'abord, pour aborder le monstre,
j'emploierai la conjuration des quatre.**

Que le Salamandre s'enflamme !

Que l'Ondin se replie !

Que le Sylphe s'évanouisse !

Que le Lutin travaille !

**Qui ne connaîtrait pas les éléments, leur
force et leurs propriétés, ne se rendrait
jamais maître des esprits.**

Vole en flammes, Salamandre !

Conlez ensemble en murmurant, Ondins !

Brille en éclatant météore, Sylphe !

Apporte-moi tes secours domestiques,

Incubus ! incubus !

Viens ici, et ferme la marche !

**Aucun des quatre n'existe dans cet ani-
mal. Il reste immobile, et grince des dents
devant moi ; je ne lui ai fait encore aucun
mal. Tu vas m'entendre employer de plus
fortes conjurations.**

Es-tu, mon ami, un échappé de l'enfer? alors regarde ce signe : les noires phalanges se courbent devant lui.

Déjà il se gonfle, ses crins sont hérissés!

Être maudit! peux-tu le lire, celui qui jamais ne fut créé, l'inexprimable, adoré par tout le ciel, et criminellement transpercé?

Relégué derrière le poêle, il s'enfle comme un éléphant, il remplit déjà tout l'espace, et va se résoudre en vapeur. Ne monte pas au moins jusqu'à la voûte! Viens plutôt te coucher aux pieds de ton maître. Tu vois que je ne menace pas en vain. Je suis prêt à te roussir avec le feu sacré. N'attends pas la lumière au triple éclat! N'attends pas la plus puissante de mes conjurations!

MÉPHISTOPHÉLÈS entre pendant que le nuage tombe, et sort de derrière le poêle, en habit d'étudiant.

D'où vient ce vacarme? Qu'est-ce qu'il y a pour le service de Monsieur?

FAUST.

C'était donc là le contenu du barbet? Un écolier ambulante.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je salue le savant docteur: Vous m'avez bien fait suer.

FAUST.

Quel est ton nom?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La demande me paraît bien frivole, pour quelqu'un qui a tant de mépris pour les mots; qui toujours s'écarte des apparences, et regarde surtout le fond des êtres.

FAUST.

Chez vous autres, messieurs, on doit pouvoir aisément deviner votre nature d'après vos noms, et c'est ce qu'on fait connaître clairement en vous appelant ennemis de Dieu, séducteurs, menteurs. Eh bien! qui donc es-tu?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Une partie de cette force qui tantôt veut le mal, et tantôt fait le bien.

FAUST.

Que signifie cette énigme ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je suis l'Esprit qui toujours nie ; et c'est avec justice : car tout ce qui existe est digne d'être détruit ; il serait donc mieux que rien n'existât. Ainsi, tout ce que vous nommez péché, destruction, bref, ce qu'on entend par mal ; voilà mon élément.

FAUST.

Tu te nommes partie, et te voilà en entier devant moi.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je te dis la modeste vérité. Si l'homme, ce petit monde de folie, se regarde ordinairement comme formant un entier, je suis, moi, une partie de la partie qui existait au commencement de tout, une partie.

de cette obscurité qui donna naissance à la lumière , la lumière orgueilleuse , qui maintenant dispute à sa mère , la nuit , son rang antique et l'espace qu'elle occupait ; ce qui ne lui réussit guère pourtant , car malgré ses efforts elle ne peut que ramper à la surface des corps qui l'arrêtent ; elle jaillit de la matière , elle l'embellit , mais un corps suffit pour enchaîner sa marche. Je puis donc espérer qu'elle ne sera plus de longue durée , ou qu'elle s'anéantira avec les corps eux-mêmes.

FAUST.

Maintenant , je connais tes honorables fonctions ; tu ne peux anéantir la masse , et tu te rattrapes sur les détails.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et franchement , je n'ai point fait grand ouvrage : ce qui s'oppose au néant , le quelque chose , ce monde matériel , quoi que j'aie entrepris jusqu'ici , je n'ai pu en+

core l'entr'ouvrir; et j'ai en vain déchaîné contre lui, flots, tempêtes, tremblemens, incendies; la mer et la terre sont demeurées tranquilles. Nous n'avons rien à gagner sur cette maudite semence, matière des animaux et des hommes. Combien n'en ai-je pas déjà enterré! Et toujours circule un sang frais et nouveau. Voilà la marche des choses; c'est à en devenir fou. Mille germes s'élancent de l'air, de l'eau, comme de la terre, dans le sec, l'humide, le froid, le chaud. Si je ne m'étais pas réservé le feu, je n'aurais rien pour ma part.

FAUST.

Ainsi tu opposes au mouvement éternel, à la puissance secourable qui crée, la main froide du démon, qui se roidit en vain avec malice! Quelle autre chose cherches-tu à entreprendre, étonnant fils du chaos!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous nous en occuperons à loisir la

prochaine fois ! Oserais-je bien cette fois m'éloigner ?

FAUST.

Je ne vois pas pourquoi tu me le demandes. J'ai maintenant appris à te connaître ; visite-moi désormais quand tu voudras : voici la fenêtre, la porte, et même la cheminée à choisir.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je l'avouerai ! un petit obstacle m'empêche de sortir : le pied magique sur votre seuil.

FAUST.

Le *pentagramme* te met en peine ? Hé ! dis-moi, fils de l'enfer, si cela te conjure, comment es-tu entré ici ? Comment un tel esprit s'est-il laissé attraper ainsi ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Considère-le bien : il est mal posé ; l'angle tourné vers la porte est, comme tu vois, un peu ouvert.

FAUST.

Le hasard s'est bien rencontré ! Et tu serais donc mon prisonnier ? C'est un heureux accident !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le barbet, lorsqu'il entra, ne fit attention à rien ; du dehors la chose paraissait toute autre, et maintenant le diable ne peut plus sortir.

FAUST.

Mais pourquoi ne sors-tu pas par la fenêtre ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est une loi des diables et des revenans, qu'ils doivent sortir par où ils sont entrés. Le premier acte est libre en nous ; nous sommes esclaves du second.

FAUST.

L'enfer même a donc ses lois ? C'est fort bien ; ainsi, un pacte fait avec vous, messieurs, serait fidèlement observé.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ce qu'on te promet, tu peux en jouir entièrement ; il ne t'en sera rien retenu. Ce n'est pas cependant si peu de chose que tu crois, mais une autre fois nous en reparlerons. Cependant je te prie et te reprie de me laisser partir cette fois-ci.

FAUST.

Reste donc encore un instant, pour me dire ma bonne aventure.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Eh bien ! lâche-moi toujours ! Je reviendrai bientôt ; et tu pourras me faire tes demandes à loisir.

FAUST.

Je n'ai point cherché à te surprendre, tu es venu toi-même t'enlacer dans le piège. Que celui qui tient le diable le tienne bien ; il ne le reprendra pas de si tôt.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si cela te plaît, je suis prêt aussi à rester

ici pour te tenir compagnie; avec la condition cependant de te faire par mon art passer dignement le tems.

FAUST.

Je vois avec plaisir que cela te convient; mais il faut que ton art soit divertissant.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ton esprit, mon ami, va gagner davantage dans cette heure seulement que dans l'uniformité d'une année entière. Ce que te chantent les esprits subtils, les belles images qu'ils apportent, ne sont pas une vaine magie. Ton odorat se délectera ainsi que ton palais, et ton cœur sera transporté. De vains préparatifs ne sont point nécessaires, nous voici rassemblés, commencez!

ESPRITS.

Disparaissez bien vite
Arceaux noirs et poudreux,
Et que l'azur des cieus
Un instant nous visite!

Des nuages épais
Percez, percez les voiles,
Scintillantes étoiles,
Par vos tendres reflets.
Ah! déjà ces murs sombres
Ont semblé s'agiter,
Et vers les cieux monter
Comme de vaines ombres.
De sites, de passans,
La campagne se couvre,
Et notre œil y découvre
Des fleurs, des bois, des champs,
Et d'épaisses feuillées
Où les tendres amans
Promènent leurs pensées.

Mais plus loin sont couverts
Les longs rameaux des treilles,
De bourgeons, pampres verts,
Et de grappes vermeilles;
Sous de vastes pressoirs
Elles roulent ensuite,
Et le vin à flots noirs,
Bientôt s'en précipite.
Le lac étend ses flots
A l'entour des montagnes.

Dans les vastes campagnes,
 Il serpente en ruisseaux.
 Partout, l'oiseau timide,
 Cherchant l'ombre et le frais,
 S'enfuit d'un vol rapide
 Au milieu des marais,
 Vers la retraite obscure
 De ces nombreux flots,
 Dont la tendre verdure
 S'agite sur les flots.
 Là, de chants d'allégresse
 La rive retentit ;
 D'autres chœurs, là, sans cesse
 La danse nous ravit :
 Les uns gaiement s'avancent
 Autour des coteaux verts,
 De plus hardis s'élancent
 Au sein des flots amers :
 Tous, pour goûter la vie,
 Tous cherchent dans les cieux
 Une étoile chérie,
 Qui s'alluma pour eux.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il dort : c'est bien, jeunes esprits de
 l'air ! vous l'avez fidèlement enchanté !

c'est un concert que je vous redois. Tu n'es pas encore homme à bien tenir le diable ! Fascinez-le par de doux prestiges, plongez-le dans une mer d'illusions. Cependant, pour détruire le charme de ce seuil, j'ai besoin de la dent d'un rat..... Je n'aurai pas long-tems à conjurer, en voici un qui trotte par-là et qui m'entendra bien vite.

Le seigneur des rats et des souris, des mouches, des grenouilles, des punaises, des poux, t'ordonne de venir ici, et de ronger ce seuil comme s'il était frotté d'huile. — Ah ! te voilà déjà tout en l'air ! Allons, vite à l'ouvrage ! La pointe qui m'a arrêté, elle est là sur le bord... encore un morceau, c'est fait !

FAUST, se réveillant.

Suis-je donc trompé cette fois encore ? Toute cette foule d'esprits a-t-elle déjà disparu ? Serait-ce un songe qui m'a pré-

senté le diable?... Et n'est-ce qu'un barbet
qui a sauté après moi?

Cabinet d'Étude.

FAUST, MÉPHISTOPHÈLES.

FAUST.

On frappe? entrez! Qui vient m'importuner encore?

MÉPHISTOPHÈLES.

C'est moi.

FAUST.

Entrez!

MÉPHISTOPHÈLES.

Tu dois le dire trois fois.

FAUST.

Entrez donc!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu me plais ainsi; nous allons nous accorder, j'espère. Pour dissiper ta mauvaise humeur, me voici en jeune seigneur, avec l'habit écarlate brodé d'or, le petit manteau de satin empesé, la plume de coq au chapeau, une épée longue et bien affilée; et je te donnerai le conseil court et bon d'en faire autant, afin de pouvoir, affranchi de tes chaînes, éprouver ce que c'est que la vie.

FAUST.

Sous quelque habit que ce soit, je n'en sentirai pas moins les chagrins de l'existence humaine. Je suis trop vieux pour jouer encore, trop jeune pour être sans désirs. Qu'est-ce que le monde peut m'offrir de bon? *Tout doit te manquer; tu dois manquer de tout!* Voilà l'éternel refrain qui tinte aux oreilles de chacun de nous, et ce que, toute notre vie, chaque heure nous répète d'une voix cassée. C'est avec effroi

que le matin je me réveille ; je devrais répandre des larmes amères , en voyant ce jour qui dans sa course n'accomplira pas un de mes vœux ; pas un seul ! Ce jour , qui par des tourmens intérieurs énervera jusqu'au pressentiment de chaque plaisir , qui sous mille contrariétés paralysera les inspirations de mon cœur agité. Je dois aussi , dès que la nuit tombe , m'étendre d'un mouvement convulsif sur ce lit où nul repos ne viendra me soulager , ou des rêves affreux m'épouvanteront. Le dieu qui réside en mon sein peut émouvoir profondément tout mon être ; mais lui , qui gouverne toutes mes forces , ne peut rien déranger autour de moi. Et voilà pourquoi la vie m'est un fardeau , pourquoi je désire la mort , et j'abhorre l'existence.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et pourtant la mort n'est jamais un hôte très-bien venu.

FAUST.

O heureux celui à qui, dans l'éclat d'un triomphe, elle ceint les tempes d'un laurier sanglant; celui qu'après l'ivresse d'une danse ardente, elle vient de surprendre dans les bras d'une jeune fille! O que ne puis-je, devant la puissance du grand Esprit, me voir transporté, ravi, et ensuite anéanti!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et quelqu'un cependant n'a pas avalé cette nuit certaine liqueur brune...

FAUST.

L'espionnage est ton plaisir, à ce qu'il paraît.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je n'ai pas la science universelle, et cependant, j'en sais beaucoup.

FAUST.

Hé bien! puisque des sons bien doux et

bien connus m'ont arraché à l'horreur de mes sensations, en m'offrant, avec l'image de tems plus joyeux, les aimables sentimens de l'enfance, je maudis tout ce que l'ame environne d'attraits et de prestiges, tout ce qu'en ces tristes demeures elle voile d'éclat et de mensonge ! Maudite soit d'abord la haute opinion dont l'esprit s'enivre lui-même ! Maudite soit la splendeur des vaines apparences qui assiége nos sens ! Maudit soit ce qui nous séduit dans nos rêves, illusions de gloire et d'immortalité ! Maudits soient tous les objets dont la possession nous flatte, femme ou enfant, valet ou charrue ! Maudit soit Mammon, quand, par l'appât de ses trésors, il nous pousse à des entreprises audacieuses, ou quand, pour des jouissances oisives, il nous entoure de voluptueux coussins ! Maudite soit toute exaltation de l'amour ! Maudite soit l'espérance ! Maudite la foi, et maudite surtout la patience !



CHŒUR D'ESPRITS, invisible.

Malheur ! malheur !
Ta voix héroïque,
Du monde magique
A détruit l'erreur !
Que sa chute au loin résonne !....
Ici son règne finit :
C'est le puissant Faust qui l'ordonne,
C'est un Dieu qui l'anéantit !
Tous les débris de sa gloire abattue,
Dans le chaos nous les précipitons,
Et nous pleurons
Sur sa beauté perdue !
Que ta puissante main,
Noble fils de la terre,
L'arrache à sa poussière....
Qu'il soit reconstruit dans ton sein !
Alors d'une nouvelle vie,
Ton ame entreprendra le cours.
Et nos chants, que le ciel envie,
Sauront en embellir les jours.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ceux-là sont les petits d'entre les miens.
Ecoute comme ils te conseillent sagement

le plaisir et l'activité ! Ils veulent t'entraîner dans le monde, t'arracher à cette solitude, où se figent et l'esprit et les sucs qui servent à l'alimenter.

Cesse donc de te jouer de cette tristesse qui, comme un vautour, dévore ta vie. En si mauvaise compagnie que tu sois, tu pourras sentir que tu es homme avec les hommes ; cependant on ne songe pas pour cela à t'encanailler. Je ne suis pas moi-même un des premiers ; mais si tu veux, uni à moi, diriger tes pas dans la vie, je m'accommoderai volontiers de t'appartenir sur-le-champ. Je me fais ton compagnon, ou, si cela t'arrange mieux, ton serviteur et ton esclave.

FAUST.

Et quelle obligation devrais-je remplir en retour ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu auras le temps de t'occuper de cela.

FAUST.

Non, non ! Le diable est un égoïste , et ne fait point pour l'amour de Dieu ce qui est utile à autrui. Exprime clairement ta condition ; un pareil serviteur porte malheur à une maison.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je veux *ici* m'attacher à ton service , obéir sans fin ni cesse à ton moindre signe ; mais , quand nous nous reverrons *là-dessous* tu devras me rendre la pareille.

FAUST.

Le *dessous* ne m'inquiète guère ; mets d'abord en pièces ce monde-ci , et l'autre peut arriver ensuite. Mes plaisirs jaillissent de cette terre , et ce soleil éclaire mes peines ; que je m'affranchisse une fois de ces dernières , arrive après ce qui pourra. Je n'en veux point apprendre davantage. Peu m'importe que , dans l'avenir , on aime ou

hâisse, et que ces sphères aient aussi un dessus et un dessous.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Dans un tel esprit tu peux te hasarder : engage-toi ; tu verras ces jours-ci tout ce que mon art peut procurer de plaisir ; je te donnerai ce qu'aucun homme n'a pu même encore entrevoir.

FAUST.

Et qu'as-tu à donner, pauvre diable ? L'esprit d'un homme en ses hautes inspirations fut-il jamais conçu par tes pareils ? Tu n'as que des alimens qui ne rassasient pas, de l'or pâle, qui sans cesse s'écoulé des mains comme le vif argent ; un jeu auquel on ne gagne jamais ; une fille qui, jusque dans mes bras, fait les yeux doux à mon voisin ; l'honneur, belle divinité qui s'évanouit comme un météore. Fais-moi voir un fruit qui ne pourrisse pas avant que de

tomber, et des arbres qui tous les jours se couvrent d'une verdure nouvelle.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Une pareille entreprise n'a rien qui m'étonne, je puis t'offrir de tels trésors. Oui, mon bon ami, le tems est venu aussi où nous pouvons faire la débauche en toute sécurité.

FAUST.

Si jamais je puis m'étendre sur un lit de plume pour y reposer, que ce soit fait de moi à l'instant! Si tu peux me flatter au point que je me plaise à moi-même, si tu peux m'abuser par des jouissances; que ce soit pour moi le dernier jour! Je t'offre le pari!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tope!

FAUST.

Et réciproquement! Si je te dis à l'instant: Reste donc! tu me plais tant! Alors

tu peux m'entourer de liens ! Alors , je consens à m'anéantir ! Alors la cloche des morts peut résonner , alors tu es libre de ton service... Que l'heure se fasse entendre , que l'aiguille tombe , que le tems n'existe plus pour moi !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Penses-y bien , nous ne l'oublierons pas !

FAUST.

Tu as là-dessus tout à fait raison ; je ne me suis pas frivolement engagé ; et puisque je suis constamment esclave , qu'importe que ce soit de toi ou de tout autre ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je vais donc aujourd'hui même , à la table de monsieur le Docteur , remplir mon rôle de valet. Un mot encore : pour l'amour de la vie ou de la mort , je demande pour moi une couple de lignes.

FAUST.

Il te faut aussi un écrit , pédant ? Ne sais-

tu pas ce que c'est qu'un homme, ni ce que la parole a de valeur? N'est-ce pas assez que la mienne doive, pour l'éternité, disposer de mes jours? Quand le monde s'agite de tous les orages, crois-tu qu'un simple mot d'écrit soit une obligation assez puissante!... Cependant, une telle chimère nous tient toujours au cœur, et qui pourrait s'en affranchir? Heureux qui porte sa foi pure au fond de son cœur, il n'aura regret d'aucun sacrifice! Mais un parchemin écrit et cacheté est un épouvantail pour tout le monde, le serment va expirer sous la plume; et l'on ne reconnaît que l'empire de la cire et du parchemin. Esprit malin, qu'exiges-tu de moi? airain, marbre, parchemin, papier? Faut-il écrire avec un style, un burin, ou une plume? Je te laisse le choix libre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

A quoi bon tout ce bavardage? Pour-

quoi t'emporter avec tant de chaleur? Il suffira du premier papier venu. Tu te serviras pour signer ton nom d'une petite goutte de sang.

FAUST.

Si cela t'est absolument égal, ceci devra rester pour la plaisanterie.

MEPHISTOPHÉLÈS.

Le sang est un suc tout particulier.

FAUST.

Aucune crainte maintenant que je viole cet engagement. L'exercice de toute ma force est justement ce que je promets. Je me suis trop enflé, il faut maintenant que j'appartiennne à ton espèce; le grand Esprit m'a dédaigné; la nature se ferme devant moi; le fil de ma pensée est rompu et je suis dégoûté de toute science. Il faut que, dans le gouffre de la sensualité, mes passions ardentes s'apaisent! Qu'au sein de voiles magiques et impénétrables, de nou-

veaux miracles s'apprêtent ! Précipitons-nous dans le murmure des tems, dans les vagues agitées du destin ! Et qu'ensuite la douleur et la jouissance, le succès et l'infortune se suivent comme ils pourront. Il faut désormais que l'homme s'occupe sans relâche.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il ne vous est assigné aucune limite, aucun but. S'il vous plaît de goûter un peu de tout, d'attraper au vol ce qui se présentera, faites comme vous l'entendrez. Allons ! Attachez-vous à moi, et ne faites pas le timide !

FAUST.

Tu sens bien qu'il ne s'agit pas là d'amusemens. Je me consacre au tumulte, aux jouissances les plus douloureuses, à l'amour qui sent la haine, à la paix qui sent le désespoir. Mon sein, guéri de l'ardeur de la science, ne sera désormais fermé à

aucune douleur : et ce qui est le partage de l'humanité toute entière , je veux le concentrer dans le plus profond de mon être ; je veux , par mon esprit , atteindre à ce qu'elle a de plus élevé et de plus secret ; je veux entasser sur mon cœur tout le bien et tout le mal qu'elle contient , et , me gonflant comme elle , me briser aussi de même.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ah ! vous pouvez me croire , moi qui , pendant plusieurs milliers d'années , ai mâché un si dur aliment : je vous assure que , depuis le berceau jusqu'à la bière , aucun homme ne peut digérer le vieux levain ! Croyez-en l'un de nous , tout cela n'est fait que pour un Dieu ! Il s'y trouve dans un éternel éclat ; il nous a créés , nous , pour les ténèbres , et , pour vous , le jour vaut la nuit et la nuit le jour.

FAUST.

Mais je le veux.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est entendu ! Je suis encore inquiet sur un point : le tems est court, l'art est long. Je pense que vous devriez vous instruire. Associez-vous avec un poète ; laissez-le se livrer à son imagination, et entasser sur votre tête toutes les qualités les plus nobles et les plus honorables, le courage du lion, l'agilité du cerf, le sang bouillant de l'Italien, la fermeté de l'habitant du Nord : laissez-le trouver le secret de concilier en vous la grandeur d'ame avec la finesse, et, d'après le même plan, de vous douer des passions ardentes de la jeunesse. Je voudrais connaître un tel homme ; je l'appellerais Monsieur *Petit-Monde*.

FAUST.

Eh ! que suis-je donc ?... Cette couronne de l'humanité vers laquelle tous les cœurs se pressent, m'est-il impossible de l'atteindre ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu es, au reste.... ce que tu es. Entasse sur ta tête des perruques à mille marteaux, chausse tes pieds de socques hauts d'une aune, tu n'en resteras pas moins ce que tu es.

FAUST.

Je le sens, en vain j'aurai accumulé sur moi tous les trésors de l'esprit humain..... lorsque je veux enfin prendre quelque repos, aucune force nouvelle ne jaillit de mon cœur; je ne puis grandir de l'épaisseur d'un cheveu, ni me rapprocher tant soit peu de l'infini.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mon bon monsieur, c'est que vous voyez tout, justement comme on le voit d'ordinaire; il vaut mieux bien prendre les choses avant que les plaisirs de la vie vous échappent pour jamais.—Allons donc! tes mains, tes pieds, ta tête et ton derrière t'appar-

tiennent sans doute ; mais ce dont tu jouis pour la première fois t'en appartient-il moins ? Si tu possèdes six chevaux , leurs forces ne sont-elles pas les tiennes ? tu les montes , et te voici , homme ordinaire , comme si tu avais vingt-quatre jambes. Vite ! laisse-là tes sens tranquilles , et mets-toi en route avec eux à travers le monde ! Je te le dis : un gaillard qui spéculé est comme un animal qu'un esprit malin fait tourner en cercle autour d'une lande aride , tandis qu'un beau pâturage vert s'étend à l'entour.

FAUST.

Comment commençons-nous ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous partons de suite , ce cabinet n'est qu'un lieu de torture : appellerait-on vivre, s'ennuyer soi et ses petits drôles ? Laisse tout cela à ton voisin la grosse panse ! A quoi bon te tourmenter à battre la paille ? Ce que tu sais de mieux , tu n'oserais le

dire à l'écolier. J'en entends justement un dans l'avenue.

FAUST.

Il ne m'est point possible de le voir.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le pauvre garçon est là depuis longtemps, il ne faut pas qu'il s'en aille mécontent. Viens ! donne-moi ta robe et ton bonnet ; le déguisement me siéra bien.

(Il s'habille.)

Maintenant , repose-toi sur mon esprit ; je n'ai besoin que d'un petit quart d'heure. Prépare tout cependant pour notre beau voyage.

(Faust sort.)

MÉPHISTOPHÉLÈS , dans les longs habits de Faust.

Méprise bien la raison et la science, suprême force de l'humanité. Laisse-toi désarmer par les illusions et les prestiges de l'esprit malin, et tu es à moi sans restrictions. — Le sort l'a livré à un esprit qui

marche toujours intrépidement devant lui, et dont l'élan rapide a bientôt surmonté tous les plaisirs de la terre ! — Je vais sans relâche le traîner dans les déserts de la vie; il se débattrà, me saisira, s'attachera à moi, et son insatiabilité verra des alimens et des liqueurs se balancer devant ses lèvres, sans jamais les toucher; c'est en vain qu'il implorera quelque soulagement, et ne se fût-il pas donné au diable, il n'en périrait pas moins.

UN ÉCOLIER entre.

L'ÉCOLIER.

Je suis ici depuis peu de tems, et je viens, plein de soumission, parler et faire connaissance avec un homme qu'on ne m'a nommé qu'avec vénération.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Votre honnêteté me réjouit fort ! Vous voyez en moi un homme tout comme un autre. Avez-vous déjà beaucoup étudié ?

L'ÉCOLIER.

Je viens vous prier de vous charger de moi ! Je suis muni de bonne volonté, d'une dose passable d'argent, et de sang frais ; ma mère a eu bien de la peine à m'éloigner d'elle, et j'en profiterais volontiers pour apprendre ici quelque chose d'utile.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous êtes vraiment à la bonne source.

L'ÉCOLIER.

A parler vrai, je voudrais déjà m'éloigner. Parmi ces murs, ces salles, je ne me plairai en aucune façon ; c'est un espace bien étranglé, on n'y voit point de verdure, point d'arbres ; et dans ces salles, sur les bancs, je perds l'ouïe, la vue et la pensée.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cela ne dépend que de l'habitude : c'est ainsi qu'un enfant ne saisit d'abord qu'avec répugnance le sein de sa mère, et bientôt

cependant y puise avec plaisir sa nourriture. Il en sera ainsi du sein de la sagesse, vous le désirerez chaque jour davantage.

L'ÉCOLIER.

Je veux me pendre de joie à son cou ; cependant enseignez-moi le moyen d'y parvenir.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Expliquez-vous avant de poursuivre ; quelle faculté choisissez-vous ?

L'ÉCOLIER.

Je souhaiterais de devenir fort instruit, et j'aimerais assez à pouvoir embrasser tout ce qu'il y a sur la terre et dans le ciel, la science et la nature.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous êtes en bon chemin, cependant il ne faudrait pas vous écarter beaucoup.

L'ÉCOLIER.

M'y voici corps et ame ; mais je serais

bien aise de pouvoir disposer d'un peu de liberté et de bon tems aux jours de grandes fêtes, pendant l'été.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Employez le tems, il nous échappe si vite ! cependant l'ordre vous apprendra à en gagner. Mon bon ami, je vous conseille avant tout le cours de logique. Là on vous dressera bien l'esprit, on vous l'affublera de bonnes bottes espagnoles, pour qu'il trotte prudemment dans le chemin de la routine, et n'aille pas se promener en zigzag comme un feu follet. Ensuite, on vous apprendra tout le long du jour que, pour ce que vous faites en un clin d'œil, comme boire et manger, un, deux, trois, est indispensable. Il est de fait que la fabrique des pensées est comme un métier de tisserand, où un mouvement du pied agite des milliers de fils, où la navette monte et descend sans cesse, où les fils glissent in-

visibles , où mille nœuds se forment d'un seul coup : le philosophe entre ensuite , et vous démontre qu'il doit en être ainsi : le premier est cela , le second cela , donc le troisième et le quatrième cela ; et que , si le premier et le second n'existaient pas , le troisième et le quatrième n'existeraient pas davantage. Les étudiants de tous les pays prisent fort ce raisonnement , et aucun d'eux pourtant n'est devenu tisserand. Qui veut reconnaître et détruire un être vivant commence par en chasser l'ame : alors il en a entre les mains toutes les parties ; mais , hélas ! que manque-t-il ? rien que le lien intellectuel. La chimie nomme cela *encheiresin naturæ* ; elle se moque ainsi d'elle-même , et n'en sait rien.

L'ÉCOLIER.

Je ne puis tout-à-fait vous comprendre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cela ira bientôt beaucoup mieux, quand

vous aurez appris à tout réduire, et à tout classer convenablement.

L'ÉCOLIER.

Je suis si hébété de tout cela, que je croirais avoir une roue de moulin dans la tête.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et puis, il faut avant tout vous mettre à la métaphysique : là vous devrez scruter profondément ce qui ne convient pas au cerveau de l'homme; que cela aille ou n'aille pas, ayez toujours à votre service un mot technique. Mais d'abord, pour cette demi-année, ordonnez votre tems le plus régulièrement possible. Vous avez par jour cinq heures de travail ; soyez ici au premier coup de cloche, après vous être préparé toutefois, et avoir bien étudié vos paragraphes, afin d'être d'autant plus sûr de ne rien dire que ce qui est dans le livre ; et cependant ayez grand soin d'écrire, comme si le Saint-Esprit dictait.

L'ÉCOLIER.

Vous n'aurez pas besoin de me le dire deux fois ; je suis bien pénétré de toute l'utilité de cette méthode : car, quand on a mis du noir sur du blanc, on rentre chez soi tout-à-fait soulagé.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pourtant, choisissez-moi une faculté.

L'ÉCOLIER.

Je ne puis m'accommoder de l'étude du droit.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je ne vous en ferai pas un crime : je sais trop ce que c'est que cette science. Les lois et les droits se succèdent comme une éternelle maladie, ils traînent de générations en générations, et s'avancent sourdement d'un lieu dans un autre. Raison devient folie, bienfait devient tourment ; malheur à toi, fils de tes pères, malheur à

toi ! car du droit né avec nous , hélas ! il n'en est jamais question.

L'ÉCOLIER.

Vous augmentez encore par-là mon dégoût : ô heureux celui que vous instruisez ! J'ai presque envie d'étudier la théologie.

MÉPHISTOPHÈLES.

Je désirerais ne pas vous induire en erreur, quant à ce qui concerne cette science ; il est si difficile d'éviter la fausse route , elle renferme un poison si bien caché, que l'on a tant de peine à distinguer du remède ! Le mieux est , dans ces leçons-là , si toutefois vous en suivez , de jurer toujours sur la parole du maître. Au total.... arrêtez-vous aux mots ! et vous arriverez alors par la route la plus sûre au temple de la Certitude.

L'ÉCOLIER.

Cependant un mot doit toujours contenir une idée.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Fort bien ! mais il ne faut pas trop s'en inquiéter, car, où les idées manquent, un mot peut être substitué à propos ; on peut, avec des mots, discuter fort convenablement ; avec des mots, bâtir un système ; les mots se font croire aisément, on n'en ôterait pas un iota.

L'ÉCOLIER.

Pardonnez si je vous fais tant de demandes, mais il faut encore que je vous en importune. Ne me parlerez-vous pas un moment de la médecine ? Trois années, c'est bien peu de tems, et, mon Dieu ! le champ est si vaste ; souvent un seul signe du doigt suffit pour nous mener loin !

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

Ce ton sec me fatigue, je vais reprendre mon rôle de diable.

(Haut.)

L'esprit de la médecine est facile à sai-

sir ; vous étudiez bien le grand et le petit monde , pour les laisser aller enfin à la grâce de Dieu. C'est en vain que vous vous élanceriez après la science , chacun n'apprend que ce qu'il peut apprendre ; mais celui qui sait profiter du moment , c'est là l'homme avisé. Vous êtes encore assez bien bâti , la hardiesse n'est pas ce qui vous manque , et si vous avez confiance en vous-même , vous en inspirerez à l'esprit des autres. Surtout , apprenez à conduire les femmes ; c'est leur éternel *hélas !* modulé sur tant de tons différens , qu'il faut traiter toujours par la même méthode , et tant que vous serez avec elles à moitié respectueux , vous les aurez toutes sous la main. Un titre pompeux doit d'abord les convaincre que votre art surpasse de beaucoup tous les autres : alors vous pourrez parfaitement vous permettre certaines choses , dont plusieurs années donneraient à peine le droit à un autre que vous : ayez

soin de leur tâter souvent le pouls, et en accompagnant votre geste d'un coup-d'œil ardent, passez le bras autour de leur taille élancée, comme pour voir si leur corset est bien lacé.

L'ÉCOLIER.

Cela se comprend de reste : on sait son monde !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mon bon ami, toute théorie est sèche et l'arbre précieux de la vie est fleuri.

L'ÉCOLIER.

Je vous jure que cela me fait l'effet d'un rêve; oserais-je vous déranger une autre fois pour profiter plus parfaitement de votre sagesse ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'y mettrai volontiers tous mes soins.

L'ÉCOLIER.

Il me serait impossible de revenir, sans

vous avoir cette fois offert mon album ;
accordez-moi la faveur d'une remarque...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'y consens.

(Il écrit , et le lui rend.)

L'ÉCOLIER lit.

Eritis sicut Deus , bonum et malum scientes.

(Il salue respectueusement , et se retire.)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Suis seulement la vieille sentence de
mon cousin le serpent , tu douteras bientôt
de ta ressemblance divine.

FAUST entre.

FAUST.

Où devons-nous aller maintenant ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Où il te plaira. Nous pouvons voir le
grand et le petit monde : quel plaisir, quelle
utilité seront le fruit de ta course !

FAUST.

Mais, par ma longue barbe, je n'ai pas le plus léger savoir-vivre; ma recherche n'aura point de succès, car je n'ai jamais su me produire dans le monde; je me sens si petit en présence des autres! je serais embarrassé à tout moment.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mon bon ami, tout cela se donne; aie confiance en toi-même, et tu sauras vivre.

FAUST.

Comment sortirons-nous d'ici? Où auras-tu des chevaux, des valets et un équipage?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Etendons ce manteau, il nous portera à travers les airs: pour une course aussi hardie, tu ne prends pas un lourd paquet avec toi; un peu d'air inflammable que je vais préparer, nous enlèvera bientôt de terre, et si nous sommes légers, cela ira

vite. Je te félicite du nouveau genre de vie que tu viens d'embrasser.

Save d'Auerbach, à Leipzig.

Ecot de joyeux compagnons.

FROSCH.

Personne ne boit! Personne ne rit! Je vais vous apprendre à faire la mine! Vous voilà aujourd'hui comme de la paille mouillée, vous qui ordinairement n'êtes que feu et flamme.

BRANDER.

C'est toi qui en es cause; tu ne mets rien sur le tapis, pas une bêtise, pas une petite indécence!

FROSCH, lui verse un verre de vin sur la tête.

En voici des deux à la fois.

BRANDER.

Double cochon!

FROSCH.

Vous le voulez, j'en conviens!

SIEBEL.

A la porte les querelleurs! Qu'on chante la ronde à gorge déployée, qu'on boive, et qu'on crie! oh! hé! holà! oh!

ALTMAYER.

Ah Dieu! je suis perdu! Apportez du coton; le drôle me rompt les oreilles!

SIEBEL.

Quand la voûte résonne, on peut juger du volume de la basse.

FROSCH.

C'est juste, à la porte ceux qui prendraient mal les choses! A! tara lara da!

ALTMAYER.

A! tara lara da!

FROSCH.

Les gosiers sont en voix.

(Il chante.)

Le très-saint empire de Rome,
Comment est-il encor debout ?....

BRANDER.

Quelle laide chanson ! Fi ! une chanson politique ! La triste chanson !... Remerciez Dieu chaque matin de n'avoir rien à démêler avec l'empire de Rome. Je regarde souvent comme un grand bonheur pour moi de n'être ni empereur, ni chancelier. Cependant, il ne faut point qu'un chef nous manque ; et nous devons élire un pape. Vous savez quelle est la qualité qui pèse dans la balance pour élever un homme à ce rang.

FROSCH , chante.

Lève-toi vite, et va, beau rossignol,
Dix mille fois saluer ma maîtresse.

SIEBEL.

Point de salut à ta maîtresse ; je n'en
veux rien entendre.

FROSCH. ,

A ma maîtresse salut et baiser ! Ce n'est
pas toi qui m'en empêcheras.

(Il chante.)

Tire tes verroux, il est nuit,
A ta porte ton amant veille ;
Ouvre-lui, qu'il entre sans bruit,
Pendant que ta mère sommeille.

SIEBEL.

Oui ! chante, chante, loue-la bien,
vante-la bien ! j'aurai aussi mon tour de
rire. Elle m'a lâché, elle t'en fera autant !
Qu'on lui donne un farfadet pour amou-
reux, et il pourra badiner avec elle sur le
premier carrefour venu. Un vieux bouc,
revenant du Blocksberg, peut, en passant
au galop, lui souhaiter une bonne nuit ;
mais un brave garçon de chair et d'os est
beaucoup trop bon pour une fille de cette

espèce ! Je ne lui veux point d'autre salut
que de voir toutes ses vitres cassées.

BRANDER , frappant sur la table.

Paix-là ! paix-là ! écoutez-moi ! vous
avouerez , messieurs , que je sais vivre :
il y a des amoureux ici , et je dois , d'après
les usages , leur donner pour la bonne nuit
tout ce qu'il y a de mieux. Attention ! une
chanson de la plus nouvelle facture ! et
répétez bien haut le refrain avec moi !

(Il chante.)

Certain rat , dans une cuisine ,
Avait pris place ; et le frater
S'y traita si bien , que sa mine
Eût fait envie au gros Luther.
Mais un beau jour , le pauvre diable ,
Empoisonné , sauta dehors ,
Aussi triste , aussi misérable ;
Que s'il eût eu l'amour au corps.

CHŒUR.

Que s'il eût eu l'amour au corps !

BRANDER.

Il courait devant et derrière ;
Il grattait, renifflait, mordait,
Parcourait la maison entière,
La rage à ses maux ajoutait....
Au point qu'à l'aspect du délire
Qui consumait ses vains efforts,
Les mauvais plaisans pouvaient dire :
Ce rat a bien l'amour au corps !

CHŒUR.

Ce rat a bien l'amour au corps !

BRANDER.

Dans le fourneau, le pauvre sire
Crut enfin se cacher très-bien,
Mais il se trompait, et le pire,
C'est qu'il y créva comme un chien.
La servante, méchante fille,
De son malheur rit bien alors :
« Ah ! disait-elle, comme il grille !....
Il a vraiment l'amour au corps ! »

CHŒUR.

Il a vraiment l'amour au corps !

SIEBEL.

Comme ces plats coquins se réjouissent !

C'est un beau chef-d'œuvre à citer que
l'empoisonnement d'un pauvre rat !

BRANDER.

Tu prends le parti de tes semblables !

ALTMAYER.

Le voilà bien avec son gros ventre et sa
tête pelée ! comme le malheur l'adoucit !
Dans ce rat qui crève, il voit son portrait
tout craché !

FAUST et MÉPHISTOPHÉLÈS.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je dois avant tout t'introduire dans une
société joyeuse, afin que tu voies comme
on peut aisément faire la vie ! Chaque jour
est ici pour le peuple une fête nouvelle ;
avec peu d'esprit et beaucoup de *laisser
aller*, chacun d'eux tourne dans son cercle
étroit de plaisirs, comme un jeune chat
jouant avec sa queue ; tant qu'ils ne se
plaignent pas d'un mal de tête, et que

l'hôte veut bien leur faire crédit, ils sont contents et sans soucis.

BRANDER.

Ceux-là viennent d'un voyage : on voit à leur air étranger qu'ils ne sont pas ici depuis une heure.

FROSCH.

Tu as vraiment raison ! honneur à notre Leïpsig ! c'est un petit Paris, et cela vous forme joliment son monde.

SIEBEL.

Pour qui prends-tu ces étrangers ?

FROSCH.

Laisse-moi faire un peu : avec une rasade je tirerai les vers du nez à ces maraudeurs comme une dent de lait. Ils me semblent être de noble maison, car ils ont le regard fier et mécontent.

BRANDER.

Ce sont des charlatans, je gage !

ALTMAYER.

Peut-être.

FROSCH.

Attention! que je les mystifie!

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Faust.

Les pauvres gens ne soupçonnent jamais le diable, quand même il les tiendrait à la gorge.

FAUST.

Nous vous saluons, messieurs.

SIEBEL.

Grand merci de votre honnêteté.

(Bas, regardant de travers Méphistophélès.)

Qu'a donc ce coquin à clocher sur un pied?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous est-il permis de prendre place parmi vous? L'agrément de la société nous dédommagera d'être privés de bon vin.

ALTMAYER.

Vous avez l'air bien dégoûté.

FROSCH.

Vous serez partis bien tard de Rippach .
avez-vous soupé cette nuit chez M. Jean * ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous avons passé sa maison sans nous
y arrêter. La dernière fois nous lui avons
parlé ; il nous entretint long-tems de ses
cousins , il nous chargea de leur dire bien
des choses.

(Il s'incline vers Frosch.)

ALTMAYER, bas.

Te voilà dedans ! il entend son affaire !

SIEBEL.

C'est un gaillard avisé.

FROSCH.

Eh bien ! attends un peu : je saurai bien
le prendre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si je ne me trompe , nous entendîmes

* Frosch semble faire cette demande pour mystifier les
deux étrangers.

en entrant un cœur de voix exercées ?
Et certes, les chants doivent, sous ces
voûtes, résonner admirablement.

FROSCH.

Seriez-vous donc un virtuose ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh non ! le talent est bien faible, ~~mais~~
le désir est grand.

FROSCH.

Donnez-nous une chanson.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tant que vous en voudrez.

SIEBEL.

Mais quelque chose de nouveau.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous revenons d'Espagne, c'est l'ai-
mable pays du vin et des chansons.

(Il chante.)

Une puce gentille,
Chez un prince logeait....

FROSCH.

Écoutez ! une puce !... avez-vous bien saisi cela ? une puce me semble à moi un hôte assez désagréable.

MÉPHISTOPHÉLÈS chante.

Une puce gentille
Chez un prince logeait,
Comme sa propre fille,
Le brave homme l'aimait,
Et (l'histoire l'assure),
A son tailleur, un jour,
Lui fit prendre mesure,
Pour un habit de cour.

BRANDER.

N'oubliez point d'enjoindre au tailleur de la prendre bien exacte, et que, s'il tient à sa tête, il ne laisse pas faire à la culotte le moindre pli.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

L'animal, plein de joie,
Dès qu'il se vit paré.

D'or, de velours, de soie,
Et de croix décoré,
Fit venir de province
Ses frères et ses sœurs,
Qui, par ordre du prince,
Devinrent grands seigneurs.

Mais, ce qui fut bien pire,
C'est que les gens de cour,
Sans en oser rien dire,
Se grattaient tout le jour....
Cruelle politique !
Ah ! plaignons leur destin,
Et, dès qu'une nous pique,
Ecrasons la soudain !

CHŒUR, avec acclamation.

Et, dès qu'une nous pique,
Ecrasons-la soudain !

FROSCH.

Bravo ! bravo ! voilà du bon !

SIEBEL.

Ainsi soit-il de toutes les puces !

BRANDER.

Serrez les doigts, et pincez-les ferme !

ALTMAYER.

Vive la liberté ! vive le vin !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je boirais volontiers un verre en l'honneur de la liberté, si vos vins étaient tant soit peu meilleurs.

SIEBEL.

N'en dites pas davantage....

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je craindrais d'offenser l'hôte, sans quoi je ferais goûter aux aimables convives ce qu'il y a de mieux dans notre cave.

SIEBEL.

Allez toujours ! je prends tout sur moi.

FROSCH.

Donnez-nous-en un bon verre, si vous voulez qu'on le loue, car, quand je veux

en juger, il faut que j'aie la bouche bien pleine.

ALTMAYER, bas.

Ils sont du Rhin, à ce que je vois.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Procurez-moi un foret !

BRANDER.

Qu'en voulez-vous faire ? Vous n'avez pas sans doute vos tonneaux devant la porte.

ALTMAYER.

Là, derrière, l'hôte a déposé un panier d'outils.

MÉPHISTOPHÉLÈS prend le foret à Frosch.

Dites maintenant ce que vous voulez goûter.

FROSCH.

Y pensez-vous ? est-ce que vous en auriez de tant de sortes ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je laisse à chacun le choix libre.

ALTMAYER, à Frosch.

Ah ! ah ! tu commences déjà à te lécher
les lèvres.

FROSCH.

Bon ! si j'ai le choix, il me faut du vin
du Rhin ; la patrie produit toujours ce
qu'il y a de mieux.

MÉPHISTOPHÉLÈS, piquant un trou dans le rebord
de la table, à la place où Frosch s'assied.

Procurez-moi un peu de cire pour ser-
vir de bouchons.

ALTMAYER.

Ah ça ! voici de l'escamotage.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Brander.

Et vous ?

BRANDER.

Je désirerais du vin de Champagne, et
qu'il fût bien mousseux !

(Méphistophélès continue de forer, et pendant ce tems
quelqu'un a fait des bouchons et les a enfoncés dans les
trous.)

BRANDER.

On ne peut pas toujours éviter l'étranger ; les bonnes choses sont souvent si loin ! Un bon Allemand ne peut souffrir les Français, mais pourtant boit leurs vins très-volontiers.

SIEBEL , pendant que Méphistophélès s'approche de sa place.

Je dois l'avouer, je n'aime pas l'aigre : donnez-moi un verre de quelque chose de doux.

MÉPHISTOPHÉLÈS , forant.

Aussi vais-je vous faire couler du Tokai.

ALTMAYER.

Non , monsieur ; regardez-moi en face !
Je le vois bien , vous nous faites aller.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Hé ! hé ! avec d'aussi nobles convives , ce serait un peu trop risquer. Allons vite ! voilà assez de dit : de quel vin puis-je servir ?

ALTMAYER.

De tous ! et assez causé !

(Après que les trous sont forés et bouchés, Méphistophélès s'avance.)

MÉPHISTOPHÉLÈS, avec des gestes singuliers.

Si des cornes bien élancées
Croissent au front du bouquetin ;
Si le cep produit du raisin ,
Tables en bois , de trous percées ,
Peuvent aussi donner du vin .
C'est un miracle , je vous jure :
Mais , messieurs , comme vous savez ,
Rien d'impossible à la nature ! —
Débouchez les trous , et buvez !

TOUS , tirant les bouchons et recevant dans leurs verres
le vin désiré par chacun.

La belle fontaine qui nous coule-là !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Gardez - vous seulement de rien répandre.

(Ils se remettent à boire)

TOUS chantent.

Nous buvons, buvons, buvons,
Comme cinq cents cochons!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voilà mes coquins libres, vois comme
ils y vont.

FAUST.

J'ai envie de m'en aller.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Encore une minute d'attention, et tu
vas voir la bestialité dans toute sa candeur.

SIEBEL boit sans précaution, le vin coule à terre et se
change en flamme.

Au secours! au feu! au secours! l'enfer
brûle!

MÉPHISTOPHÉLÈS, parlant à la flamme.

Calme-toi, mon élément chéri!

(Aux compagnons.)

Pour cette fois, ce n'était rien qu'une
goutte de feu du Purgatoire.

SIEBEL.

Qu'est-ce que cela signifie? Attendez!
vous le paierez cher; il paraît que vous ne
nous connaissez guère.

FROSCH.

Je lui conseille de recommencer!

ALTMAYER.

Mon avis est qu'il faut le prier poli-
ment de s'en aller.

SIEBEL.

Que veut ce Monsieur? Oserait-il bien
mettre en œuvre ici son *hocuspocus* * ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Paix! vieux sac à vin!

SIEBEL.

Manche à balai! tu veux encore faire le
manant!

BRANDER.

Attends un peu, les coups vont pleuvoir!

* Terme de sorcellerie.

ALTMAYER tire un bouchon de la table, un jet de feu
s'élançe et l'atteint.

Je brûle ! je brûle !

SIEBEL.

**Sorcellerie !..... sautez dessus ! le coquin
va nous le payer !**

(Ils tirent leurs couteaux , et s'élançant vers Méphis-
tophélès.)

MÉPHISTOPHÉLÈS, avec des gestes graves.

**Tableaux et paroles magiques,
Par vos puissans enchantemens,
Troublez leurs esprits et leurs sens !**

(Ils se regardent l'un l'autre avec étonnement.)

ALTMAYER.

Où suis-je ? Quel beau pays !

FROSCH.

Un côteau de vignes ! y vois-je bien ?

SIEBEL.

Et des grappes sous la main.

BRANDER.

Là, sous les pampres verts, voyez quel
pied! voyez quelle grappe!

(Il prend Siebel par le nez, les autres s'en font autant
mutuellement, et lèvent les couteaux.

MÉPHISTOPHÉLÈS, comme plus haut.

Maintenant, partons : c'est assez!

Sources de vin, riches vendange,

Illusions, disparaissez!...

C'est ainsi qu'un diable se venge.

(Il disparaît avec Faust; tous les compagnons lâchent
prise.)

SIEBEL.

Qu'est-ce que c'est?

ALTMAYER.

Quoi?

FROSCH.

Tiens! c'était donc ton nez!

BRANDER, à Siebel.

Et j'ai le tien dans la main!

ALTMAYER.

C'est un coup à vous rompre les mem-

bres. Apportez un siège, je tombe en défaillance.

FROSCH.

Non, dis-moi donc ce qui est arrivé.

SIEBEL.

Où est-il le drôle? Si je l'attrappe, il ne sortira pas vivant de mes mains.

ALTMAYER.

Je l'ai vu passer par la porte de la cave... à cheval sur un tonneau...— J'ai les pieds lourds comme du plomb.

(Il se retourne vers la table.)

Ma foi! le vin devrait bien encore couler!

SIEBEL.

Tout cela n'était que tromperie, illusion et mensonge!

FROSCH.

J'aurais pourtant bien juré boire du vin!

BRANDER.

Mais que sont devenues ces belles grappes?

ALTMAYER.

Qu'on vienne dire encore qu'il ne faut pas croire aux miracles !

Suisine de Sorcière.

(Dans unâtre enfoncé, une grosse marmite est sur le feu. A travers la vapeur qui s'en élève, apparaissent des figures singulières. Une *guenon*, assise près de la marmite, l'écume, et veille à ce qu'elle ne répande pas. Le *môle*, avec ses petits, est assis près d'elle, et se chauffe. Les murs et le plafond sont tapissés d'outils singuliers à l'usage de la Sorcière.)

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

FAUST.

Tout cet étrange appareil de sorcellerie me répugne ; quelles jouissances peux-tu me promettre au sein de cet amas d'ex-

travagances? Quels conseils attendre d'une vieille femme? Et y a-t-il dans cette cuisine quelque breuvage qui puisse m'ôter trente ans de dessus le corps? Malheur à moi, si tu ne sais rien de mieux! J'ai déjà perdu toute espérance. Se peut-il que la nature et qu'un esprit supérieur n'aient point un baume capable d'adoucir mon sort?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mon ami, tu parles encore avec sagesse. Il y a bien, pour se rajeunir, un moyen tout naturel, mais il se trouve dans un autre livre, et c'en est un singulier chapitre.

FAUST.

Je veux le connaître.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Bon! c'est un moyen qui ne demande argent, médecine, ni sortilège : rends-toi de suite dans les champs, mets-toi à bêcher et à creuser, resserre ta pensée dans un cercle étroit, contente-toi d'une nourriture

simple ; vis comme une bête avec les bêtes et ne dédaigne pas de fumer toi-même ton patrimoine ; c'est, crois-moi, le meilleur moyen de te rajeunir de quatre-vingts ans.

FAUST.

Je n'en ai point l'habitude, et je ne saurais m'accoutumer à prendre en main la bêche. Une vie étroite n'est pas ce qui me convient.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il faut donc que la sorcière s'en mêle.

FAUST.

Mais pourquoi justement cette vieille ? ne peux-tu brasser toi-même le breuvage ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ce serait un beau passe-temps ! j'aurais plutôt fait de bâtir mille ponts. Ce travail demande non seulement de l'art et du savoir, mais encore beaucoup de patience. Un esprit tranquille emploie bien des an-

nées à le confectionner. Le tems peut seul donner de la vertu à la fermentation ; et tous les ingrédiens qui s'y rapportent sont des choses bien étranges ! Le diable le lui a enseigné, mais ne pourrait pas le faire lui-même.

(Il aperçoit les animaux.)

Vois, quelle gentille espèce ! voici la servante, voilà le valet..

(Aux animaux.)

Je n'aperçois pas, mes amis,
La bonne femme !

LES ANIMAUX.

Elle est allée,
Par le tuyau de la cheminée,
Dîner sans doute hors du logis.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mais, pour sa course, d'ordinaire,
Quel tems prend-elle?..... vous riez ?

LES ANIMAUX.

Le tems que nous prenons à faire.....
A faire ici chauffer nos pieds.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Faust.

Comment trouves-tu ces aimables animaux ?

FAUST.

Les plus dégoûtans que j'aie jamais vus.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non ! un discours comme celui-là est justement ce qui me convient le mieux.

(Aux animaux.)

Au moins, dites-moi, malhonnêtes,
Qu'est-ce que vous brassez ainsi ?

LES ANIMAUX.

Nous cuisons la soupe des bêtes.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous avez bien du monde ici !

LE CHAT s'approche et flatte Méphistophélès.

O jouons tous deux,
Et fais ma fortune ;
Un peu de pécune,
Me rendrait heureux.

O jouons , de grâce !
Je ne suis rien ,
Car je n'ai rien ;
Mais si j'avais du bien ,
J'obtiendrais une belle place.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Comme il s'estimerait heureux , le singe ,
s'il pouvait seulement mettre à la loterie !

(Pendant ce tems les autres animaux jouent avec une
grosse boule , et la font rouler.)

LE CHAT.

Voici le monde :
La boule ronde
Ici monte et descend ;
Vive et gentille ,
Comme un verre elle brille ,
Mais comme lui se fend.
Cher enfant , fuis loin d'elle ,
Car , quoiqu'elle étincelle ,
Ses tranchans éclats
Donnent le trépas.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

A quoi sert ce crible ?

LE CHAT le ramasse.

Il rend l'ame aux yeux visible :

Ne serais-tu pas un coquin ?

On pourra t'y reconnaître.

(Il court vers la femelle , et la fait regarder au travers.)

Regarde par ce trou-là ,

Ma chère , tu pourras peut-être

Nommer le coquin que voilà.

MÉPHISTOPHÉLÈS , s'approchant du feu.

Et qu'est-ce donc que cette coupe ?

LE CHAT et LA CHATTE.

Il ne connaît pas le pot ,

Le pot à faire la soupe....

Vit-on jamais pareil sot ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Animaux malhonnêtes !

LE CHAT.

Dans ce fauteuil mets-toi soudain ,

Et prends cet éventail en main ,

Tu seras le roi des bêtes.

(Il oblige Méphistophélès à s'asseoir.)

FAUST, qui pendant ce tems s'est toujours tenu devant le miroir, tantôt s'en rapprochant, tantôt s'en éloignant.

Que vois-je ? quelle céleste image se montre dans ce miroir magique ? O amour ! prête-moi la plus rapide de tes ailes, et transporte-moi dans sa région. Ah ! quand je ne reste pas à cette place, quand je me hasarde à m'avancer davantage, je ne puis plus la voir que comme à travers un nuage ! — La plus belle forme de la femme ! Est-il possible qu'une femme ait tant de beauté ? Dois-je, dans ce corps étendu à ma vue, trouver l'abrégé de tous les cieux ? Quelque chose de pareil existe-t-il sur la terre ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Naturellement, quand un Dieu se met à l'œuvre pendant six jours, et se dit enfin bravo à lui-même, il en doit résulter quelque chose de passable. Pour cette fois, regarde à satiété, je saurai bien te déterrer

un semblable trésor : et heureux celui qui
a la bonne fortune de l'emmener chez soi
comme épouse.

(Faust regarde toujours dans le miroir. Méphisto-
phélès, s'étendant dans le fauteuil, et jouant avec
l'éventail, continue de parler.)

Me voilà assis comme un roi sur son
trône : je tiens le sceptre, il ne me manque
plus que la couronne.

LES ANIMAUX, qui jusque-là avaient exécuté mille
mouvemens bizarres, apportent, avec de grands cris,
une couronne à Méphistophélès.

Daigne la prendre, mon maître,
En voici tous les éclats,
Avec du sang tu pourras
La raccommoder peut-être.

(Ils courent gauchement avec la couronne et la bri-
sent en deux morceaux avec lesquels ils dansent en
rond.)

C'est fort bien : recommençons !
Car nous parlons, nous voyons,
Nous écoutons et rimons.

FAUST, devant le miroir.

Malheur à moi ! j'en suis tout boule-
versé !

MÉPHISTOPHÉLÈS, montrant les animaux.

La tête commence à me tourner à moi-
même.

LES ANIMAUX.

Si cela nous réussit,
Ma foi, gloire à notre esprit !

FAUST, comme plus haut.

Mon sein commence à s'enflammer !
Éloignons-nous bien vite !

MÉPHISTOPHÉLÈS, dans la même position.

On doit au moins convenir que ce sont
de francs poètes.

(La marmite, que la guenon a laissée un instant sans
l'écumer, commence à déborder ; il s'élève une
grande flamme qui monte violemment dans la che-
minée. La sorcière descend à travers la flamme en
poussant des cris épouvantables.)

LA SORCIÈRE.

Au ! au ! au ! au !
Chien de pourceau !

Tu répands la soupe ,
Et tu rôtis ma peau !
Oh ! la maudite troupe !

(Apercevant Faust et Méphistophélès.)

Que vois-je ici ?
Qui peut entrer ainsi
Dans mon laboratoire ?
A moi, mon vieux grimoire !
A vous le feu !
Vos os vont voir beau jeu !

(Elle plonge l'écumoire dans la marmite , et lance
les flammes après Faust , Méphistophélès et les ani-
maux. Les animaux hurlent.)

MÉPHISTOPHÉLÈS lève l'éventail qu'il tient à la main ,
et frappe à droite et à gauche sur les verres et les pots.)

En deux ! en deux !
Ustensiles de sorcières ,
Vieux flacons , vieux pots , vieux verres !...
En deux ! en deux !
Toi, tu m'as l'air bien hardie ;
Attends , un bâton
Va régler le ton
De ta mélodie.

(Pendant que la sorcière recule , pleine de colère et
d'effroi.)

Me reconnais-tu, squelette, épouvantail? Reconnais-tu ton seigneur et maître? Qui me retient de frapper et de te mettre en pièces toi et tes esprits chats? N'as-tu plus de respect pour le pourpoint rouge? méconnais-tu la plume de coq? ai-je caché ce visage? Il faudra donc que je me nomme moi-même!

LA SORCIÈRE.

O seigneur! pardonnez-moi cet accueil un peu rude! Je ne vois cependant pas le pied cornu... qu'avez-vous donc fait de vos deux corbeaux?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu t'en tireras pour cette fois, car il y a bien du tems que nous ne nous sommes vus. La civilisation, qui polit le monde entier, s'est étendue jusqu'au diable; on ne voit plus maintenant de fantômes du nord, plus de cornes, de queue et de griffes! Et pour ce qui concerne ce pied, dont je ne

puis me défaire, il me nuirait dans le monde, aussi, comme beaucoup de jeunes gens, j'ai depuis long-tems adopté la mode des faux mollets.

LA SORCIÈRE, dansant.

J'en perds l'esprit, je croi;
Monsieur Satan chez moi!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Point de nom pareil, femme, je t'en prie!

LA SORCIÈRE.

Pourquoi? que vous a-t-il fait?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Depuis bien des années il est inscrit au livre des fables; mais les hommes n'en sont pas pour cela devenus meilleurs : ils sont délivrés du malin, mais les malins sont restés. Que tu m'appelles monsieur le baron, à la bonne heure! Je suis vraiment un cavalier comme bien d'autres : tu ne

peux douter de ma noblesse; tiens, voilà l'écusson que je porte !

(Il fait un geste indécent.)

LA SORCIÈRE rit immodérément.

Ha ! ha ! c'est bien là votre genre ! vous êtes un coquin comme vous fûtes toujours !

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Faust.

Mon ami, voilà de quoi t'instruire ! C'est ainsi qu'on se conduit avec les sorcières.

LA SORCIÈRE.

Dites maintenant, messieurs, ce que vous désirez.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Un bon verre de la liqueur que tu sais : mais de la plus vieille, je te prie, car les années doublent sa force.

LA SORCIÈRE.

Bien volontiers ! j'en ai un flacon dont quelquefois je goûte moi-même, elle n'a

plus la moindre puanteur, je vous en donnerai un petit verre.

(Bas à Méphistophélès.)

Mais si cet homme en boit sans être préparé, il n'a pas, comme vous savez, une heure à vivre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est un bon ami, elle ne peut que lui faire du bien; je lui donnerais sans crainte la meilleure de toute ta cuisine. Trace ton cercle, dis tes paroles, et donne-lui une tasse pleine.

(La Sorcière, avec des gestes singuliers, trace un cercle où elle place mille choses bizarres. Cependant, les verres commencent à résonner, la marmite à tonner, et ils font de la musique. Enfin, elle apporte un gros livre, place les chats dans le cercle, où ils lui servent de pupitre et tiennent les flambeaux. Elle fait signe à Faust de marcher à elle.)

FAUST, à Méphistophélès.

Non! dis-moi ce que tout cela va devenir. Cette folle engeance, ces gestes ex-

travagans , cette dégoûtante sorcellerie ,
me sont assez connus , et je les hais assez .

MÉPHISTOPHÉLÈS .

Chansons ! ce n'est que pour rire , ne
fais donc pas tant l'homme grave ! Elle
doit , comme médecin , faire un hocuspo-
cus , afin que la liqueur te soit profitable .

(Il contraint Faust d'entrer dans le cercle .)

LA SORCIÈRE , avec beaucoup d'emphase , prend le livre
pour déclamer .

Ami , crois à mon système :

Avec un , dix tu feras ;

Avec deux et trois de même ,

Ainsi tu t'enrichiras .

Passe le quatrième

Le cinquième et sixième ,

La sorcière l'a dit :

Le septième et huitième

Seront traités de même....

C'est là que finit

L'œuvre de la Sorcière :

Si neuf est un ,

Dix n'est aucun ,

Voilà tout le mystère !

FAUST.

Il me semble que la vieille parle dans la fièvre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il n'y en a pas long maintenant : je connais bien tout cela, son livre est plein de ces fadaïses. J'y ai perdu bien du tems, car une parfaite contradiction est aussi mystérieuse pour les sages que pour les fous. Mon ami, l'art est vieux et nouveau. Ce fut l'usage de tous les tems de propager l'erreur en place de la vérité par trois et un, un et trois : sans cesse on babille sur ce sujet, on apprend cela comme bien d'autres choses ; mais qui va se tourmenter à comprendre de telles folies ? L'homme croit d'ordinaire, quand il entend des mots, qu'ils doivent absolument contenir une pensée.

LA SORCIÈRE continue.

La science la plus profonde
N'est donnée à personne au monde ;

Mais sans aucuns soins,
La connaissance universelle,
Le plus souvent se révèle
A ceux qui la cherchent le moins.

FAUST.

Quel contresens elle nous dit ! Tout cela
va me rompre la tête , il me semble en-
tendre un chœur de cent mille fous.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Assez ! assez , très-excellente sibylle !
donne ici ta potion , et que la coupe soit
pleine jusqu'au bord : le breuvage ne peut
nuire à mon ami ; c'est un homme qui a
passé par plusieurs grades , et qui en a
fait des siennes.

(La Sorcière , avec beaucoup de cérémonie , verse la
boisson dans le verre ; au moment qu'il la porte à
sa bouche , il s'élève une légère flamme.)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vivement ! encore un peu ! cela va bien
te réjouir le cœur. Comment , tu es avec

le Diable à *tu* et à *toi*, et la flamme t'épou-
vante !

(La Sorcière efface le cercle. Faust en sort.)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

En avant ! il ne faut pas que tu te re-
poses.

LA SORCIÈRE.

Puisse ce petit coup vous faire du bien !

MÉPHISTOPHÉLÈS , à la Sorcière.

Et si je puis quelque chose pour toi,
fais-le-moi savoir au sabbat.

LA SORCIÈRE.

Voici une chanson ! chantez-la quelque-
fois, vous en éprouverez des effets singu-
liers.

MÉPHISTOPHÉLÈS , à Faust.

Viens vite, et laisse-toi conduire ; il est
nécessaire que tu transpires, afin que la
vertu de la liqueur agisse dedans et dehors.
Je te ferai ensuite apprécier les charmes

d'une noble oisiveté, et tu reconnaîtras bientôt, à des transports secrets, l'influence de Cupidon, qui voltige çà et là par le monde.

FAUST.

Laisse-moi jeter encore un regard rapide sur ce miroir, cette image de femme était si belle !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non ! non ! tu vas voir devant toi tout à l'heure le modèle des femmes en personne vivante.

(A part.)

Avec cette boisson dans le corps, tu verras, dans chaque femme, une Héléne.





SECONDE PARTIE.

Une Rue.

FAUST, MARGUERITE, passant.

FAUST.

Ma jolie demoiselle, oserais-je hasarder
de vous offrir mon bras et ma conduite ?

MARGUERITE.

Je ne suis ni demoiselle ni jolie, et je
puis aller à la maison sans la conduite de
personne.

(Elle se débarrasse et s'enfuit.)

FAUST.

Par le ciel ! c'est une belle enfant : j'en'ai
encore rien vu de semblable ; elle semble
si honnête et si vertueuse, et a pourtant
en même tems quelque chose de si piquant !

De mes jours je n'oublierai la rougeur de ses lèvres, l'éclat de ses joues ! comme elle baissait les yeux ; ah ! elle s'est profondément gravée dans mon cœur : comme elle s'est vite dégagée !... il y a de quoi me ravir !

MÉPHISTOPHÉLÈS s'avance.

FAUST.

Ecoute, il faut me faire avoir la jeune fille.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Eh ! laquelle ?

FAUST.

Celle qui passait ici tout à l'heure.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Celle-là ! Elle sort de chez son confesseur, qui l'a absoute de tous ses péchés : je m'étais glissé tout contre sa place. C'est bien innocent ; cela va à confesse pour un rien ; je n'ai aucune prise sur elle.

FAUST.

Elle a pourtant plus de quatorze ans.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous parlez bien comme Jean-le-~~chan-~~teur, qui convoite toutes les belles fleurs, et s'imagine qu'honneur et faveur sont pour lui, sans qu'il ait à les mériter. Mais il n'en va pas toujours ainsi.

FAUST.

Monsieur le magister, laissez-moi en paix; et je vous le dis bref et bien : si la douce jeune fille ne repose pas ce soir dans mes bras, à minuit nous sommes séparés.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Songez à quelque chose de faisable, il me faudrait quinze jours au moins, seulement pour guetter l'occasion.

FAUST.

Sept heures devant moi, et l'aide du diable me serait inutile pour séduire une petite créature semblable!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous parlez déjà presque comme un

Français ; cependant , je vous prie , ne vous chagrinez pas. A quoi sert-il d'être si pressé de jouir ? Le plaisir est beaucoup moins vif , que si d'avance et par toutes sortes de brimborions vous pétrissiez et pariez vous-même votre petite poupée , comme on le voit dans maints contes gaulois .

FAUST.

J'ai aussi de l'appétit sans cela .

M ÉPHISTOPHÉLÈS.

Maintenant , sans invectives ni railleries , je vous dis une fois pour toutes qu'on ne peut aller si vite avec cette belle enfant . Il ne faut là employer nulle violence , et nous devons nous accommoder de la ruse .

FAUST.

Va me chercher quelque chose de cet ange ; conduis-moi au lieu où elle repose ! apporte-moi un fichu qui ait couvert son sein , un ruban de ma bien-aimée .

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous verrez par-là que je veux sincèrement plaindre et secourir votce peine : ne perdons pas un moment ; dès aujourd'hui , je vous conduis dans sa chambre.

FAUST.

Et je dois la voir, la posséder ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non, elle sera chez une voisine. Cependant vous pourrez, en l'attente du bonheur futur, vous enivrer à loisir de l'air qu'elle aura respiré.

FAUST.

Partons-nous ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il est encore trop tôt.

FAUST.

Procure-moi donc un présent pour elle.

(Il sort.)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Déjà des présents ; c'est bien ! Voilà le

moyen de réussir ! Je connais mainte belle place, et maint vieux trésor bien enterré ; je veux les passer un peu en revue.

(Il sort.)

Le Soir.

Une Petite Chambre bien rangée.

MARGUERITE , tressant ses nattes et les attachant.

Je donnerais bien quelque chose pour savoir quel est le monsieur de ce matin : il a , certes, le regard noble, et sort de bonne maison, comme on peut le lire sur son front... il n'eût pas sans cela été si hardi.

(Elle sort.)

MÉPHISTOPHÉLÈS, FAUST.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Entrez, tout doucement, entrez donc !

FAUST, après quelque tems de silence.

Je t'en prie, laisse-moi seul.

MÉPHISTOPHÉLÈS, parcourant la chambre.

Toutes les jeunes filles ne se tiennent pas si proprement.

(Il sort.)

FAUST, regardant à l'entour.

Sois bien venu, doux crépuscule, qui éclaires ce sanctuaire. Saisis mon cœur, douce peine d'amour, qui vis dans ta faiblesse de la rosée de l'espérance ! Comme tout ici respire le sentiment du silence, de l'ordre, du contentement ! Dans cette misère, que de plénitude ! Dans ce cachot, que de félicité !

(Il se jette sur le fauteuil de cuir, près du lit.)

O reçois-moi, toi qui as déjà reçu dans tes bras ouverts des générations en joie et en douleur ! Ah ! que de fois une troupe d'enfans s'est pendue autour de ce trône paternel. Peut-être, en souvenir du saint Christ, ma bien-aimée entourée d'une

jeune famille a baisé ici la main flétrie de son aïeul. Je sens, ô jeune fille ! ton esprit d'ordre murmurer autour de moi, cet esprit qui partage tes jours comme une mère, qui t'instruit à étendre proprement le tapis sur la table et te fait remarquer même les grains de poussière qui crient sous tes pieds. O main si chère ! si divine ! La cabane devient par toi riche comme le ciel. Et là.....

(Il lève un rideau de lit.)

Quelles délices cruelles s'emparent de moi ! Je pourrais ici couler des heures entières. Nature ! ici tu faisais rêver agréablement cet ange incarné. Ici reposait cette enfant dont le sang palpitait d'une vie nouvelle ; et ici avec une sainte et pure agitation se formait cette image de Dieu.

Et toi, qui t'y a conduit ? De quels sentimens te trouves-tu agité ? Que veux-tu ici ? Pourquoi ton cœur est-il serré ?... Malheureux Faust, je ne te reconnais plus !

Est-ce une vapeur enchantée qui m'entoure en ces lieux? Je suis si pressé de jouir, et je me laisse aller aux songes de l'amour; serions-nous le jouet de chaque impression de l'air?

Qu'elle rentre en ce moment!.... comme le cœur te battrait de ta faute: comme le grand Jean serait petit! comme il tomberait confondu à ses pieds!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vite, je la vois revenir.

FAUST.

Allons, allons, je n'y reviens plus.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voici une petite cassette assez lourde, que j'ai prise quelque part, placez-la toujours dans l'armoire, et je vous jure que l'esprit va lui en tourner. Je vous donne là une petite chose afin de vous en acquérir une autre; il est vrai qu'un enfant est un enfant et qu'un jeu est un jeu.

FAUST.

Je ne sais si je dois..

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pouvez-vous le demander? Vous pensez peut-être à garder le trésor : en ce cas je conseille à votre avarice de m'épargner le tems qui est si cher, et une peine plus longue. Je n'espère point de vous voir jamais plus sensé ; j'ai beau, pour cela, me gratter la tête, me frotter les mains...

(Il met la cassette dans l'armoire, et en referme la serrure.)

Allons, venez vite ! vous voulez amener à vos vœux et à vos désirs l'aimable jeune fille, et vous voilà planté, comme si vous alliez entrer dans l'auditoire, et comme si la physique et la métaphysique étaient là devant vous en personnes vivantes. Venez donc.

(Ils sortent.)

MARGUERITE, avec une lampe.

Que l'air ici est épais et étouffant !

(Elle ouvre la fenêtre.)

Il ne fait cependant pas si chaud dehors.
Quant à moi, je suis toute je ne sais comment. — Je souhaiterais que ma mère ne revînt pas à la maison. Un frisson me court par tout le corps... Ah ! je suis une femme bien follement craintive.

(Elle se met à chanter en se déshabillant.)

Autrefois un roi de Thulé,
Qui jusqu'au tombeau fut fidèle,
Reçut à la mort de sa belle,
Une coupe d'or ciselé.

Comme elle ne le quittait guère,
Dans les festins les plus joyeux,
Toujours une larme légère,
A sa vue humectait ses yeux.

Ce prince, à la fin de sa vie,
Lègue tout, ses villes, son or,
Excepté la coupe chérie,
Qu'à la main il conserve encor.

Il fait à sa table royale,
Asseoir ses barons et ses pairs,

Au milieu de l'antique salle
D'un château que baignaient les mers.

Le buveur se lève et s'avance
Auprès d'un vieux balcon doré ;
Il boit, et soudain sa main lance
Dans les flots, le vase sacré.

Il tombe, tourne, l'eau bouillonne,
Puis se calme bientôt après ;
Le vieillard pâlit et frissonne.....
Il ne boira plus désormais.

(Elle ouvre l'armoire pour serrer ses habits, et voit
l'écrin.)

Comment cette belle cassette est-elle
venue ici dedans ? j'avais pourtant sûrement
fermé l'armoire. Cela m'étonne : que peut-
il s'y trouver ? Peut-être quelqu'un l'a-t-il
apportée comme un gage, sur lequel ma
mère aura prêté. Une petite clé y pend à
un ruban. Je puis donc l'ouvrir sans indis-
crétion. Qu'est cela ? Dieu du ciel ! je n'ai
de mes jours rien vu de semblable. Une
parure !... dont une grande dame pourrait

se faire honneur aux jours de fête. Comme cette chaîne m'irait bien ! à qui peut appartenir tant de richesse ?

(Elle s'en pare , et va devant le miroir.)

Si seulement ces boucles d'oreilles étaient à moi ! cela vous donne un tout autre air. Jeunes filles , à quoi sert la beauté ? c'est bel et bon ; mais on laisse tout cela : si l'on vous loue , c'est presque par pitié. Tout se presse après l'or ; de l'or tout dépend. Ah ! pauvres que nous sommes !

Une Promenade.

FAUST, dans ses pensées , et se promenant.

MÉPHISTOPHÉLÈS , s'approchant.

Par tout amour dédaigné ! par les éléments de l'enfer !... je voudrais savoir

quelque chose de plus odieux , que je puisse maudire.

FAUST.

Qu'as-tu ? qui t'intrigue si fort ? je n'ai vu de ma vie une figure pareille.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je me donnerais volontiers au diable , si je ne l'étais moi-même.

FAUST.

Quelque chose s'est-il dérangé dans ta tête ? ou cela t'amuse-t-il de tempêter comme un enragé ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pensez donc qu'un prêtre a rafflé la parure offerte à Marguerite. — La mère prend la chose pour la voir , et cela commence à lui causer un dégoût secret ! La dame a l'odorat fin , elle renifle sans cesse dans les livres de prières , et flaire chaque meuble l'un après l'autre , pour voir s'il est saint ou profane ; ayant , à la vue des bijoux , clairement jugé que ce n'était pas là une grande

bénédition : « Mon enfant, s'écria-t-elle, bien injustement acquis captive l'ame et consume le sang : consacrons-le tout à la mère de Dieu, et elle nous réjouira par la manne du ciel ! » La petite Marguerite fit une moue assez gauche : cheval donné, pensa-t-elle, est toujours bon ; et vraiment celui qui a si adroitement apporté ceci ne peut être un impie. La mère fit venir un prêtre : celui-ci eut à peine entendu cette niaiserie, que son attention se porta là toute entière, et il lui dit : « Que cela est bien pensé ! celui qui se surmonte ne peut que gagner. L'église a un bon estomac, elle a dévoré des pays entiers sans jamais cependant avoir d'indigestion. L'église seule, mes chères dames, peut digérer un bien mal acquis. »

FAUST.

C'est l'usage le plus commun, juifs et rois le peuvent aussi.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il saisit là-dessus colliers, chaînes et boucles, comme si ce n'eût été qu'une bagatelle, ne remercia ni plus ni moins que pour un panier de noix, leur promit les dons du ciel... et elles furent très-édifiées.

FAUST.

Et Marguerite ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Elle est assise, inquiète, ne sait ce qu'elle veut, ni ce qu'elle doit; pense à l'écrin jour et nuit, mais plus encore à celui qui l'a apporté.

FAUST.

Le chagrin de ma bien-aimée me fait souffrir : va vite me chercher un autre écrin; le premier n'avait pas déjà tant de valeur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh ! oui, pour monsieur tout est enfantillage !

FAUST.

Fais et établis cela d'après mon idée ;
attache-toi à la voisine , sois un diable et
non un enfant , et apporte-moi un nouveau
présent.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui , gracieux maître , de tout mon
cœur.

MÉPHISTOPHÉLÈS , seul.

Un pareil fou , amoureux , serait capable
de vous tirer en l'air le soleil , la lune et
les étoiles , comme un feu d'artifice , pour le
divertissement de sa belle.

(Il sort.)

La Maison de la Voisine.

MARTHE , seule.

Que Dieu pardonne à mon cher mari ,
il n'a rien fait de bon pour moi ; il s'en

est allé au loin par le monde, et m'a laissée seule sur le fumier. Je ne l'ai cependant guère tourmenté, et je n'ai fait, Dieu le sait, que l'aimer de tout mon cœur.

(Elle pleure.)

Peut-être est-il déjà mort ! — O chagrin ! — si j'avais seulement son extrait mortuaire !

MARGUERITE entre.

Madame Marthe !

MARTHE.

Que veux-tu, petite Marguerite ?

MARGUERITE.

Mes genoux sont prêts à se dérober sous moi ; j'ai retrouvé dans mon armoire un nouveau coffre, du même bois, et contenant des choses bien plus riches sous tous les rapports que le premier.

MARTHE.

Il ne faut pas le dire à ta mère : elle irait encore le porter à son confesseur.

MARGUERITE.

Mais voyez donc , admirez donc !

MARTHE , la parant.

Heureuse créature !

MARGUERITE.

Pauvre comme je suis , je n'oserais pas me montrer ainsi dans les rues , ni à l'église.

MARTHE.

Viens souvent me trouver , et tu essaieras ici en secret ces parures ; tu pourras te promener une heure devant le miroir : nous y trouverons toujours du plaisir , et s'il vient ensuite une occasion , une fête , on fera voir aux gens tout cela l'un après l'autre. D'abord une petite chaîne , ensuite une perle à l'oreille. Ta mère ne se doutera de rien , et on lui fera quelque histoire.

MARGUERITE.

Qui a donc pu apporter ici ces deux petites cassettes ? Cela n'est pas naturel.

(On frappe.)

MARTHE, regardant par le rideau.

C'est un monsieur étranger. — Entrez!

MÉPHISTOPHÉLÈS entre.

Je suis bien libre, d'entrer si brusquement, et j'en demande pardon à ces dames.

(Il s'incline devant Marguerite.)

Je désirerais parler à madame Marthe Swerdlein.

MARTHE.

C'est moi; que me veut monsieur?

MÉPHISTOPHÉLÈS, bas.

Je vous connais maintenant; c'est assez pour moi; vous avez-là une visite d'importance: pardonnez-moi la liberté que j'ai prise, je reviendrai cet après-midi.

MARTHE, gaiement.

Vois, mon enfant, ce que c'est que le monde; monsieur te prend pour une demoiselle.

MARGUERITE.

Je ne suis qu'une pauvre jeune fille: ah!

Dieu ! monsieur est bien bon , la parure
et les bijoux ne sont point à moi.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ah ! ce n'est pas seulement la parure ;
vous avez un air , un regard si fin.... je me
réjouis de pouvoir rester.

MARTHE.

Qu'annonce-t-il donc ? Je désirerais
bien....

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je voudrais apporter une nouvelle plus
gaie , mais j'espère que vous ne m'en ferez
pas porter la peine ; votre mari est mort ,
et vous fait saluer.

MARTHE.

Il est mort ! le bon cœur ! O ciel ! mon
mari est mort ! ah ! je m'évanouis !

MARGUERITE.

Ah ! chère dame , ne vous désespérez
pas.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Écoutez-en la tragique aventure.

MARTHE.

Oui, racontez-moi la fin de sa carrière.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il gît à Padoue, enterré près de saint Antoine, en terre sainte, pour y reposer éternellement.

MARTHE.

Vous n'avez donc rien à m'en apporter?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si fait : une prière grave et nécessaire; c'est de faire dire pour lui trois cents messes : du reste, mes poches sont vides.

MARTHE.

Quoi! pas une médaille? pas un bijou? Ce que tout ouvrier misérable garde précieusement au fond de son sac, et réserve comme souvenir, dût-il mourir de faim, dût-il mendier?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Madame, cela m'est on ne peut plus pénible ; mais il n'a vraiment pas gaspillé son argent ; aussi il s'est bien repenti de ses fautes, oui, et a plaint encore bien plus son infortune.

MARGUERITE.

Ah ! faut-il que les hommes soient si malheureux ! Certes, je veux lui faire dire quelques *requiem*.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous seriez digne d'entrer vite dans le mariage, vous êtes une aimable enfant.

MARGUERITE.

Oh non ! cela ne me convient pas encore !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Sinon un mari, un galant en attendant ; ce serait le plus grand bienfait du ciel que d'avoir dans ses bras un objet si aimable.

MARGUERITE.

Ce n'est point l'usage du pays.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Usage ou non , cela se fait de même.

MARTHE.

Poursuivez donc votre récit.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je m'assis près de son lit de mort : c'était un peu mieux que du fumier , de la paille à demi pourrie ; mais il mourut comme un chrétien , et trouva qu'il en avait encore pardessus son écot. « Comme je dois, s'écria-t-il, me détester cordialement d'avoir pu délaisser ainsi mon état, ma femme ! Ah ! ce souvenir me tue. Pourra-t-elle jamais me pardonner en cette vie ?... »

MARTHE , pleurant.

L'excellent mari ! je lui ai depuis longtemps pardonné !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

« Mais, Dieu le sait, elle en fut plus coupable que moi ! »

MARTHE.

Il ment en cela ! Quoi ! mentir au bord de la tombe !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il en contait sûrement à son agonie, si je puis m'y connaître. « Je n'avais, dit-il, pas le tems de bâiller ; il fallait lui faire d'abord des enfans, et ensuite lui gagner du pain..... quand je dis du pain, c'est dans son acception la plus étendue, et je n'en pouvais manger ma part en paix. »

MARTHE.

A-t-il donc oublié tant de foi, tant d'amour?... toute ma peine le jour et la nuit?...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non pas, il y a sincèrement pensé. Et il a dit : « Quand je partis de Malte, je priai

avec ardeur pour ma femme et mes enfans ; aussi le ciel me fut-il propice , car notre vaisseau prit un bâtiment de transport turc , qui portait un trésor du grand sultan ; il devint la récompense de notre courage , et j'en reçus , comme de juste , ma part bien mesurée. »

MARTHE.

Eh comment ? où donc ? il l'a peut-être enterrée.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Qui sait où maintenant les quatre vents l'ont emportée ? Une jolie demoiselle s'attacha à lui , lorsqu'en étranger il se promenait autour de Naples ; elle agit envers lui avec beaucoup d'amour et de fidélité , tant qu'il s'en ressentit jusqu'à son heureuse fin.

MARTHE.

Le vaurien ! le voleur à ses enfans ! Faut-il que ni misère ni besoin n'aient pu empêcher une vie aussi scandaleuse !

MÉPHISTOPHÈLES.

Oui, voyez ! il en est mort aussi. Si j'étais à présent à votre place, je pleurerais sur lui pendant l'année d'usage, et cependant je rendrais visite à quelque nouveau trésor.

MARTHE.

Ah Dieu ! comme était mon premier, je n'en trouverais pas facilement un autre dans le monde. A peine pourrait-il exister un fou plus charmant. Il aimait seulement un peu trop les voyages, les femmes étrangères, le vin étranger, et tous ces maudits jeux de dés.

MÉPHISTOPHÈLES.

Bien, bien, cela pouvait encore se supporter, si par hasard, de son côté, il vous en passait autant ; je vous assure que, moyennant cette clause, je ferais volontiers avec vous l'échange de l'anneau.

MARTHE.

Oh ! monsieur aime à badiner.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

Sortons vite, elle prendrait bien au mot
le diable lui-même.

(A Marguerite.)

Comment va le cœur ?

MARGUERITE.

Qu'entend par-là monsieur ?

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

La bonne, l'innocente enfant !

(Haut.)

Bonjour, mesdames.

MARGUERITE.

Bonjour.

MARTHE.

O dites-moi donc vite : je voudrais bien
avoir un indice certain sur le lieu où mon
trésor est mort et enterré. Je fus toujours
amie de l'ordre, et je voudrais voir sa mort
dans les affiches.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui, bonne dame, la vérité se connaît dans tous pays par deux témoignages de bouche ; j'ai encore un fin compagnon, que je veux faire paraître pour vous devant le juge. Je vais l'amener ici.

MARTHE.

Oh oui ! veuillez le faire.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et que la jeune fille soit aussi là. — C'est un brave garçon ; il a beaucoup voyagé, et témoigne pour les demoiselles toute l'honnêteté possible.

MARGUERITE.

Je vais rougir devant ce monsieur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Devant aucun roi de la terre.

MARTHE.

Là, derrière la maison, dans mon jardin, nous attendrons tantôt ces messieurs.

Une Rue.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

FAUST.

Qu'est-ce qu'il y a ? cela s'avance-t-il ?
cela finira-t-il bientôt ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ah bravo ! je vous trouve en feu. Dans
peu de tems, Marguerite est à vous. Ce
soir, vous la verrez chez Marthe, sa voi-
sine : c'est une femme qu'on croirait choi-
sie exprès pour le rôle d'entremetteuse et
de Bohémienne.

FAUST.

Fort bien.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cependant on exigera quelque chose de
nous.

FAUST.

Un service en mérite un autre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il faut que nous donnions un témoignage valable , à savoir que les membres de son mari reposent juridiquement à Padoue , en terre sainte.

FAUST.

C'est prudent ! Il nous faudra donc maintenant faire le voyage ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Sancta simplicitas ! Ce n'est pas cela qu'il faut faire ; témoignez sans en savoir davantage.

FAUST.

S'il n'y a rien de mieux , le plan manque.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

O saint homme !... le serez-vous encore long-tems ? Est-ce la première fois de votre vie que vous auriez porté faux témoignage ? N'avez-vous pas de Dieu, du monde,

et de ce qui s'y passe, des hommes et de ce qui règle leur tête et leur cœur, donné des définitions avec grande assurance, effrontément et d'un cœur ferme? Et, si vous voulez bien descendre en vous-même, vous devrez bien avouer que vous en savez autant que sur la mort de M. Swerdlein.

FAUST.

Tu es et restes un menteur et un sophiste.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui, si l'on n'en savait pas un peu plus. Car demain n'irez-vous pas, en tout bien tout honneur, séduire cette pauvre Marguerite et lui jurer l'amour le plus sincère?

FAUST.

Et du fond de mon cœur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Très-bien! Ensuite ce seront des sermens d'amour et de fidélité éternelle, d'un

penchant unique et tout puissant... — Tout cela partira-t-il aussi du cœur ?

FAUST.

Laissons cela, cela se fera. — Lorsque pour mes sentimens, pour mon ardeur, je cherche des noms, et n'en trouve point, qu'alors je me jette dans le monde de toute mon ame, que je saisis les plus énergiques expressions, et que ce feu dont je brûle, je l'appelle sans cesse infini, éternel, est-ce là un mensonge diabolique ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'ai pourtant raison.

FAUST.

Ecoute, et fais bien attention à ceci. — Je te prie d'épargner mes poumons. — Qui veut avoir raison, et possède seulement une langue, l'a certainement. Et viens, je suis rassasié de bavardage, car si tu as raison, c'est que je préfère me taire.

En Jardin.

MARGUERITE, au bras de FAUST ; MARTHE,
MÉPHISTOPHÉLÈS, se promenant de long en
large.

MARGUERITE.

Je sens bien que monsieur me ménage;
il s'abaisse pour me faire honte. Les voya-
geurs ont ainsi la coutume de prendre tout
en bonne part, et de bon cœur; je sais fort
bien qu'un homme aussi expérimenté, ne
peut s'entretenir avec mon pauvre langage.

FAUST.

Un regard de toi, une seule parole
m'entretient davantage que toute la sa-
gesse de ce monde.

(Il lui baise la main.)

MARGUERITE.

Ne vous gênez point !... Comment pou-

vez-vous baiser ma main, elle est si sale,
si rude! Que n'ai-je point à faire chez nous?
Ma mère est si ménagère...

(Ils passent.)

MARTHE.

Et vous, monsieur, vous voyagez donc
toujours ainsi?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ah! l'état et le devoir nous y forcent!
Avec quel chagrin on quitte certains lieux!
Et on n'oserait pourtant pas prendre sur
soi d'y rester.

MARTHE.

Dans la force de l'âge, cela fait bien,
de courir çà et là librement par le monde.
Cependant la mauvaise saison vient ensuite,
et se traîner seul au tombeau en céliba-
taire, c'est ce que personne n'a fait encore
avec succès.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je vois avec effroi venir cela de loin.

MARTHE.

C'est pour ça, digne monsieur, qu'il faut vous consulter à tems.

(Ils passent.)

MARGUERITE.

Oui, tout cela sort bientôt des yeux et de l'esprit : la politesse vous est facile, mais vous avez beaucoup d'amis plus spirituels que moi.

FAUST.

O ma chère ! ce que l'on décore tant du nom d'esprit n'est souvent plutôt que vanité et bêtise.

MARGUERITE.

Comment ?

FAUST.

Ah ! faut-il que la simplicité, que l'innocence ne sachent jamais se connaître elles-mêmes et apprécier leur sainte dignité ! Que l'humilité, l'obscurité, les dons les plus précieux de la bienfaisante nature.....

MARGUERITE.

Pensez un seul moment à moi et j'aurai ensuite assez le tems de penser à vous.

FAUST.

Vous êtes donc toujours seule ?

MARGUERITE.

Oui, notre ménage est très-petit, et cependant il faut qu'on y veille. Nous n'avons point de servante, il faut cuire, balayer, tricoter et coudre, courir soir et matin; ma mère est si exacte dans les plus petites choses !..... Non qu'elle soit contrainte à se gêner beaucoup, nous pourrions nous remuer encore comme bien d'autres. Mon père nous a laissé un joli avoir, une petite maison et un jardin à l'entrée de la ville. Cependant, je mène en ce moment des jours assez paisibles; mon frère est soldat, ma petite sœur est morte : cette enfant me donnait bien du mal; cependant

j'en prenais encore la peine ; elle m'était si chère !

FAUST.

Un ange, si elle te ressemblait.

MARGUERITE.

Je l'élevais, et elle m'aimait sincèrement. Elle naquit après la mort de mon père, nous pensâmes alors perdre ma mère, tant elle fut languissante ! Elle fut long-tems à se remettre, et seulement peu à peu, de sorte qu'elle ne put songer à nourrir elle-même la petite créature, et que je fus seule à l'élever en lui faisant boire du lait et de l'eau ; elle était comme ma fille. Dans mes bras, sur mon sein, elle prit bientôt de l'amitié pour moi, se remua et grandit.

FAUST.

Tu dus sentir alors un bonheur bien pur !

MARGUERITE.

Mais, certes, aussi bien des heures de

trouble. Le berceau de la petite était la nuit près de mon lit, elle se remuait à peine que je m'éveillais; tantôt il fallait la faire boire, tantôt la placer près de moi. Tantôt, quand elle ne se taisait pas, la mettre au lit, et aller çà et là dans la chambre en la faisant danser. Et puis, de grand matin, il fallait aller au lavoir, ensuite aller au marché et revenir au foyer, et toujours ainsi, un jour comme l'autre. Avec une telle existence, monsieur, on n'est pas toujours réjoui, mais on en savoure mieux la nourriture et le repos.

(Ils passent.)

MARTHE.

Les pauvres femmes s'en trouvent mal pourtant; il est difficile de corriger un célibataire.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Qu'il se présente une femme comme vous, c'est de quoi me rendre meilleur que je ne suis.

MARTHE.

Parlez vrai, monsieur, n'auriez-vous encore rien trouvé? Le cœur ne s'est-il pas attaché quelque part?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le proverbe dit : *Une maison qui est à vous, et une brave femme, sont précieuses comme l'or et les perles.*

MARTHE.

Je demande si vous n'avez jamais obtenu des faveurs de personne.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

On m'a partout reçu très-honnêtement.

MARTHE.

Je voulais dire : votre cœur n'a-t-il jamais eu d'engagement sérieux?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Avec les femmes il ne faut jamais s'exposer à badiner.

MARTHE.

Ah ! vous ne me comprenez pas.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'en suis vraiment fâché ; pourtant je comprends que... vous avez bien des bontés.

(Ils passent.)

FAUST.

Tu me reconnus donc , mon petit ange, dès que j'arrivai dans le jardin ?

MARGUERITE.

Ne vous en êtes-vous pas aperçu ? Je baissai soudain les yeux.

FAUST.

Et tu me pardones la liberté que je pris ? ce que j'eus la témérité d'entreprendre lorsque tu sortis tantôt de l'église.

MARGUERITE.

Je fus consternée , jamais cela ne m'était arrivé , personne n'a pu jamais dire du mal de moi. Ah ! pensais-je , aurait-il

trouvé dans ma marche quelque chose de hardi, d'inconvenant ? il a paru s'attaquer à moi comme s'il eût eu affaire à une fille de mauvaise vie. Je l'avouerai pourtant : je ne sais quoi commençait déjà à m'é-mouvoir à votre avantage ; mais certainement je me voulais bien du mal de n'avoir pu vous traiter plus défavorablement encore.

FAUST.

Douce amie !

MARGUERITE.

Laissez-moi....

(Elle cueille une marguerite et en arrache les pétales l'un après l'autre.)

FAUST.

Qu'en veux-tu faire ? un bouquet ?

MARGUERITE.

Non, ce n'est qu'un jeu.

FAUST.

Comment ?

MARGUERITE.

Allons ! vous vous moquerez de moi.

(Elle effeuille et murmure tout bas.)

FAUST.

Que murmures-tu ?

MARGUERITE , à demi-voix.

Il m'aime. — Il ne m'aime pas.

FAUST.

Douce figure du ciel !

MARGUERITE continue.

Il m'aime. — Non. — Il m'aime. —
Non....

(Arrachant le dernier pétale , avec une joie douce.)

Il m'aime !

FAUST.

Oui , mon enfant ; que l'expression de
cette fleur soit pour toi l'oracle des dieux !
Il t'aime ! comprends-tu ce que cela si-
gnifie ? il t'aime !

(Il prend ses deux mains.)

MARGUERITE.

Je frissonne !

- FAUST.

O ne frémis pas ! que ce regard, que ce serrement de main te disent ce qui ne peut s'exprimer : s'abandonner entièrement, pour sentir un ravissement qui peut être éternel ! Eternel !... sa fin serait le désespoir !... Non ! point de fin ! point de fin !

(Marguerite lui serre la main, se dégage et s'enfuit.

Il demeure un instant dans ses pensées, puis la suit.)

MARTHE, approchant.

La nuit vient.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Où, et il nous faut partir.

MARTHE.

Je vous prierais bien de rester plus longtemps, mais on est si méchant dans notre endroit ! C'est comme si personne n'avait rien à faire que de bâiller après les pas et

démarches de ses voisins ; et , de telle sorte qu'on se conduise , on devient l'objet de tous les bavardages. Et notre jeune couple ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

S'est envolé là par l'allée. Inconstans papillons !

MARTHE.

Il paraît l'affectionner.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et elle aussi. C'est comme va le monde.

Une petite Sabane du Jardin.

(Marguerite y saute , se blottit derrière la porte , tient le bout de ses doigts sur ses lèvres , et regarde par la fente.)

MARGUERITE.

Il vient !

FAUST entre.

Ah! friponne, tu veux m'agacer! je te tiens!

(Il l'embrasse.)

MARGUERITE, le saisissant, et lui rendant le baiser.

O le meilleur des hommes! je t'aime de tout mon cœur.

(Méphistophélès frappe.)

FAUST, frappant du pied.

Qui est là?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Un ami.

FAUST.

Une bête!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il est bien tems de se quitter.

MARTHE entre.

Oui, il est tard, monsieur.

FAUST.

Oserai-je vous reconduire?

MARGUERITE.

Ma mère pourrait.... Adieu !

FAUST.

Faut-il donc que je parte ? Adieu !

MARTHE.

Bonsoir.

MARGUERITE.

Au prochain revoir !

(Faust et Méphistophélès sortent.)

MARGUERITE.

Mon bon Dieu ! un homme comme celui-ci pense tout et sait tout. J'ai honte devant lui , et je dis *oui* à toutes ses paroles. Je ne suis qu'une pauvre enfant ignorante, et je ne comprends pas ce qu'il peut trouver en moi.

(Elle sort.)

Forêt et Cavernes.

FAUST seul.

Sublime Esprit , tu m'as donné, tu m'as donné tout, dès que je te l'ai demandé. Tu n'as pas en vain tourné vers moi ton visage de feu. Tu m'as livré pour royaume la majestueuse nature, et la force de la sentir, d'en jouir : non, tu ne m'as pas permis de n'avoir qu'une admiration froide et interdite, en m'accordant de regarder dans son sein profond, comme dans le sein d'un ami. Tu as amené devant moi la longue chaîne des vivans, et tu m'as instruit à reconnaître mes frères dans le buisson tranquille, dans l'air et dans les eaux. Et quand, dans la forêt, la tempête mugit et crie, en précipitant à terre les pins gigantesques dont les tiges voisines se froissent

avec bruit, et dont la chute résonne comme un tonnerre de montagne en montagne; tu me conduis alors dans l'asile des cavernes, tu me révéles à moi-même, et je vois se découvrir les merveilles secrètes cachées dans mon propre sein. Puis à mes yeux la lune pure s'élève doucement vers le ciel, et le long des rochers je vois errer, sur les buissons humides, les ombres argentées du tems passé, qui viennent adoucir l'austère volupté de la méditation.

Oh ! l'homme ne possédera jamais rien de parfait, je le sens maintenant : tu m'as donné avec ces délices, qui me rapprochent de plus en plus des dieux, un compagnon dont je ne puis déjà plus me priver désormais, tandis que, froid et fier, il me rabaisse à mes propres yeux, et, d'une seule parole, reploie dans le néant tous les présens que tu m'as faits; il a créé dans mon sein un feu sauvage qui m'attire vers toutes les images de la beauté. Ainsi je passe avec

transport du désir à la jouissance, et, dans la jouissance, je soupire après le désir.

MÉPHISTOPHÉLÈS entre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Aurez-vous bientôt assez mené une telle vie? Comment pouvez-vous vous complaire dans cette langueur? Il est fort bon d'en essayer une fois, mais pour passer à du neuf.

FAUST.

Je voudrais que tu eusses à faire quelque chose de mieux, que de me troubler dans mes bons jours.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Bon! bon! je vous laisserais volontiers en repos, mais vous ne pouvez me dire cela sérieusement. Pour un compagnon si déplaisant, si rude et si fou, il y a vraiment peu à perdre. Tout le jour on a les mains pleines, et sur ce qui plaît à mon-

sieur, et sur ce qu'il y a à faire pour lui, on ne peut vraiment lui rien tirer du nez.

FAUST.

Voilà tout juste le ton ordinaire, il veut encore un remerciement de ce qu'il m'ennuie.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Comment donc aurais-tu, pauvre fils de la terre, passé ta vie sans moi ? Je t'ai cependant guéri pour long-tems des écarts de l'imagination ; et, sans moi, tu serais déjà bien loin de ce monde. Qu'as-tu là à te nicher comme un hibou dans les cavernes et les fentes des rochers ? quelle nourriture humes-tu dans la mousse pourrie et les pierres mouillées, plaisir de crapaud ? Passe-tems aussi beau qu'agréable ! Le docteur te tient toujours au corps.

FAUST.

Comprends-tu de quelle nouvelle force cette course dans le désert peut ranimer ma vie ? Oui, si tu pouvais le sentir, tu

serais assez diable pour ne pas m'accorder un tel bonheur.

MÉPHISTOPHÈLES.

Un plaisir surnaturel! S'étendre la nuit sur les montagnes humides de rosée, embrasser avec délice la terre et le ciel, s'enfler d'une sorte de divinité, pénétrer avec transport par la pensée jusqu'à la moelle de la terre, repasser en son sein tous les six jours de la création, bientôt se répandre délicieusement dans le grand tout, déponillier entièrement tout ce qu'on a d'humain, et finir cette haute contemplation....

(Avec un geste.)

Je n'ose dire comment.....

FAUST.

Fi de toi!

MÉPHISTOPHÈLES.

Cela ne peut vous plaire, vous avez raison de dire l'honnête *fi*. On n'ose nommer devant de chastes oreilles ce dont les cœurs

chastes ne peuvent se passer : et bref, je vous souhaite bien du plaisir à vous mentir à vous-même de tems à autre. Il ne faut cependant pas que cela dure trop long-tems, tu serais bientôt entraîné encore, et, si cela persistait, détruit dans la folie, l'an-goisie et le chagrin. Mais c'est assez ! ta bien-aimée est là bas, et pour elle tout est plein de peine et de trouble ; tu ne lui sors pas de l'esprit, et elle sent pour toi une pas-sion bien puissante. Naguère ta rage d'a-mour se débordait, comme un ruisseau qui s'enfle de neiges fondues ; tu la lui as ver-sée dans le cœur, et maintenant ton ruis-seau se sèche. Il me semble qu'au lieu de régner dans les forêts, il serait bon que le grand homme récompensât la pauvre jeune fille trompée de son amour. Le tems lui paraît d'une malheureuse longueur ; elle demeure à la fenêtre, et regarde les nuages passer sur la vieille muraille de la ville. *Si j'étais petit oiseau ! voilà ce qu'elle chante*

tout le jour et la moitié de la nuit. Une fois elle est gaie, plus souvent triste; une autre fois elle pleure beaucoup, puis semble devenir plus tranquille, et toujours aime.

FAUST.

Serpent! serpent!

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

N'est-ce pas?... Que je t'enlace!

FAUST.

Infâme! lève-toi de là, et ne nomme point cette charmante femme! N'offre plus le désir de sa douce possession à mon esprit à demi vaincu.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Qu'importe! elle te croit envolé, et tu l'es déjà à moitié.

FAUST.

Je suis près d'elle; mais en fassé-je bien loin encore, jamais je ne l'oublierais, jamais je ne la perdrais; oui, j'envie le

corps du Seigneur , pendant que ses lèvres
le touchent.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Fort bien , mon ami , je vous ai sou-
vent envié , moi , ces deux jumeaux , qui
paissent entre des roses.

FAUST.

Fuis , entremetteur !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Bon ! vous m'invectivez , et j'en dois
rire. Le Dieu qui créa le garçon et la fille
reconnut de suite cette profession comme
la plus noble , et en fit lui-même l'office.
Allons ! beau sujet de chagrin ! Vous allez
dans la chambre de votre bien-aimée , et
non pas à la mort , peut-être !

FAUST.

Qu'est-ce que les joies du ciel entre ses
bras ? Qu'elle me laisse me réchauffer
contre son sein !... en sentirai-je moins sa
misère ? Ne suis-je pas le fugitif... l'exilé ?

le monstre sans but et sans repos.... qui comme un torrent, mugissant de rochers en rochers, aspire avec fureur à l'abîme?... Mais elle, innocente, simple, une petite cabane, un petit champ des Alpes, et elle aurait passé toute sa vie dans ce petit monde, au milieu d'occupations domestiques. Tandis que moi, haï de Dieu, je n'ai point fait assez de saisir ses appuis pour les mettre en ruines, il faut que j'engloutisse toute la paix de son ame ! Enfer ! il te fallait cette victime ! Hâte-toi, démon, abrège-moi le tems de l'angoisse ! que ce qui doit arriver arrive à l'instant ! Fais écrouler sur moi sa destinée, et qu'elle tombe avec moi dans l'abîme.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Comme cela bouillonne ! comme cela brûle !... Viens et console-la, pauvre fou ! Où une faible tête ne voit pas d'issue, elle se figure voir la fin. Vive celui qui demeure

courageux ! Tu es déjà assez raisonnable-
ment endiablé, et je ne trouve rien de
plus dégoûtant au monde qu'un diable qui
se désespère.

Chambre de Marguerite.

MARGUERITE, seule, à sa quenouille.

Une amoureuse flamme
Consumme mes beaux jours ;
Ah ! la paix de mon ame
A donc fui pour toujours !

Son départ, son absence,
Sont pour moi le cercueil ;
Et loin de sa présence
Tout me paraît en deuil.

Alors, ma pauvre tête
Se dérange bientôt ;
Mon faible esprit s'arrête,
Puis se glace aussitôt.

Une amoureuse flamme
Consume mes beaux jours ;
Ah ! la paix de mon ame
A donc fui pour toujours !

Je suis à ma fenêtre,
Ou dehors, tout le jour,
C'est pour le voir paraître,
Ou hâter son retour.

Sa marche que j'admire,
Son port si gracieux,
Sa bouche au doux sourire,
Le charme de ses yeux ;

La voix enchanteresse
Dont il sait m'embraser,
De sa main la caresse,
Hélas ! et son baiser.....

D'une amoureuse flamme
Consument mes beaux jours ;
Ah ! la paix de mon ame
A donc fui pour toujours !

Mon cœur bat et se presse,
Dès qu'il la sent venir ;

Au gré de ma tendresse
Puis-je le retenir ?

O caresses de flamme !
Que je voudrais un jour
Voir s'exhaler mon ame
Dans ses baisers d'amour !

Gardin de Matthe.

MARGUERITE, FAUST.

MARGUERITE.

Promets-moi, Henri!....

FAUST.

Tout ce que je puis.

MARGUERITE.

Dis-moi donc, quelle religion as-tu ? Tu
es un homme d'un cœur excellent, mais
je crois que tu n'as guère de piété.

FAUST.

Laissons cela, mon enfant : tu sais si je t'aime; pour mon amour j'abandonnerais mon corps et mon sang; mais je ne veux enlever personne à sa foi et à son église.

MARGUERITE.

Ce n'est pas assez : il faut encore y croire.

FAUST.

Le faut-il ?

MARGUERITE.

Oh ! si je pouvais quelque chose sur toi!... Tu n'honores pas non plus les saints Sacrements.

FAUST.

Je les honore.

MARGUERITE.

Sans les désirer cependant. Il y a longtemps que tu n'es allé à la messe, à confesse; crois-tu en Dieu ?

FAUST.

Ma bien-aimée , qui oserait dire : *Je crois en Dieu !* Demande-le aux prêtres ou aux sages , et leur réponse semblera être une raillerie de la demande.

MARGUERITE.

Tu n'y crois donc pas ?

FAUST.

Sache mieux me comprendre , aimable créature : qui oserait le nommer et faire cet acte de foi : *je crois en lui !* qui oserait sentir , et s'exposer à dire : *je ne crois pas en lui !* Celui qui contient tout , qui soutient tout , ne contient-il pas , ne soutient-il pas toi , moi , et lui-même ? Le ciel ne se voûte-t-il pas là-haut ? La terre ne s'étend-elle pas ici bas , et les astres éternels ne s'élèvent-ils pas en nous regardant amicalement ? Mon œil ne voit-il pas tes yeux ? Tout n'entraîne-t-il pas vers toi et ma tête et mon cœur ? et ce qui m'y attire n'est-ce

pas un mystère éternel, visible ou invisible?... Si grand qu'il soit, remplis-en ton ame, et si, par ce sentiment, tu es heureuse, nomme-le comme tu voudras, bonheur! cœur! amour! Dieu! — Moi, je n'ai pour cela aucun nom. Le sentiment est tout, et ces noms de la nature ne sont que bruit et que fumée qui nous voilent l'éclat des cieux.

MARGUERITE.

Tout cela est bel et bon; ce que dit le prêtre y ressemble assez, à quelques autres mots près.

FAUST.

Tous les cœurs, sous le soleil, le répètent en tous lieux, chacun en son langage, pourquoi ne le dirais-je pas dans le mien?

MARGUERITE.

Si on l'entend ainsi, cela peut paraître raisonnable; mais il reste encore pourtant

quelque chose de louche , car tu n'as pas de christianisme.

FAUST.

Chère enfant!

MARGUERITE.

Mais j'ai horreur depuis long-tems de te voir dans une compagnie...

FAUST.

Comment?

MARGUERITE.

Celui que tu as avec toi.... je le hais du plus profond de mon cœur. Rien dans ma vie ne m'a davantage blessé le cœur, que le visage rebutant de cet homme.

FAUST.

Ne crains rien , chère amie.

MARGUERITE.

Sa présence me remue le sang. Je suis d'ailleurs bienveillante pour tous les hommes, mais de même que j'aime à te regarder, de même je sens de l'horreur en

le voyant : à tel point que je le tiens pour un coquin... Dieu me pardonne, si je lui fais injure !

FAUST.

Il doit y avoir aussi de ces merles là.

MARGUERITE.

Je ne voudrais pas vivre avec son pareil ! Quand il va pour entrer, il regarde d'un air si railleur, et moitié colère ! On voit qu'il ne prend part à rien ; il porte écrit sur le front qu'il ne peut aimer une ame au monde. Il me semble que je suis si bien à ton bras, si libre, si à l'aise... Eh bien ! sa présence me met toute à la gêne.

FAUST.

Pressentimens de cette ange !

MARGUERITE.

Cela me domine si fort, que partout où il nous accompagne, il me semble aussitôt que je ne t'aime plus. Quand il est là aussi, jamais je ne puis prier, et cela me

ronge le cœur ; ça doit te faire le même effet , Henri !

FAUST.

Tu as donc des antipathies ?

MARGUERITE.

Je dois me retirer.

FAUST.

Ah ! ne pourrais-je jamais reposer une seule heure contre ton sein... presser mon cœur contre ton cœur, et mon ame dans ton ame !

MARGUERITE.

Si seulement je couchais seule , je laisserais volontiers ce soir les verroux ouverts, mais ma mère ne dort point profondément, et si elle nous surprénait, je tomberais morte à l'instant.

FAUST.

Mon ange , cela ne sera pas nécessaire. Voici un petit flacon : deux gouttes seule-

ment versées dans sa boisson l'endormiront
aisément d'un profond sommeil.

MARGUERITE.

Que ne fais-je pas pour toi ! Cela ne
peut certainement lui nuire ?

FAUST.

Sans cela , te le conseillerais-je, ma
bien-aimée ?

MARGUERITE.

Quand je te vois, mon cher ami, je ne
sais quoi m'oblige à ne te rien refuser ; et
j'ai déjà tant fait pour toi, qu'il ne me
reste presque plus rien à faire.

(Elle sort.)

MÉPHISTOPHÉLÈS entre.

La brebis est-elle partie ?

FAUST.

Tu as encore espionné ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'ai appris tout en détail, Monsieur le

docteur a été là catéchisé : j'espère que cela vous profitera. Les jeunes filles sont très-intéressées à ce qu'on soit pieux et docile à la vieille coutume. S'il s'humilie devant elle, pensent-elles, il nous obéira aussi aisément.

FAUST.

Le monstre ne peut sentir comme cette ame fidèle et aimante, pleine de sacroyance qui seule la rend heureuse, se tourmente saintement de la crainte de voir se perdre l'homme qu'elle aime !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

O sensible, très-sensible galant ! Une jeune fille te conduit par le nez.

FAUST.

Vil composé de boue et de feu !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et elle comprend en maître les physiologies, elle est en ma présence elle ne

sait comment. Mon masque, là, désigne un esprit caché; elle sent que je suis à coup sûr un génie, peut-être le diable lui-même. — Et cette nuit?...

FAUST.

Qu'est-ce que cela te fait?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est que j'y ai ma part de joie.

En Scavoir.

MARGUERITE et LISETTE portant des cruches.

LISETTE.

N'as-tu rien appris sur la petite Barbe?

MARGUERITE.

Pas un mot. Je vais peu dans le monde.

LISETTE.

Certainement (Sibylle me l'a dit aujourd'hui), elle s'est enfin aussi laissée séduire! Les voilà toutes avec leurs manières distinguées!

MARGUERITE.

Comment?

LISETTE.

C'est affreux! elle se nourrit pour deux quand elle boit et mange.

MARGUERITE.

Ah!

LISETTE.

C'est ainsi que cela a fini: que de tems elle a été pendue à ce vaurien! C'était une promenade, une course au village ou à la danse; il fallait qu'elle fût la première dans tout; il l'amadouait sans cesse avec des gâteaux et du vin, elle s'en faisait accroire sur sa beauté, et avait assez peu d'honneur pour accepter ses présens sans rougir;

d'abord une fleurette, puis une caresse, si bien que sa fleur est loin.

MARGUERITE.

La pauvre créature!

LISETTE.

Plains-la encore! Quand nous étions seules à filer, et que le soir nos mères ne nous laissaient pas descendre, elle s'asseyait agréablement avec son amoureux sur le banc de la porte, et dans l'allée sombre, il n'y avait pas pour eux d'heure assez longue; elle peut aussi maintenant aller s'humilier à l'église en cilice de pénitent.

MARGUERITE.

Il la prend sans doute pour sa femme.

LISETTE.

Il serait bien fou; un garçon dispos a bien assez d'air autre part. Il a pris sa volée....

MARGUERITE.

Ce n'est pas beau.

LISSETTE.

Le rattrapât-elle encore, cela ne ferait rien ! Les garçons lui arracheront sa couronne, et nous répandrons devant sa porte de la paille hachée.

MARGUERITE, ¹retournant à la maison.

Comment pouvais-je donc médire si hardiment, quand une pauvre jeune fille avait le malheur de faillir ? Comment se faisait-il que, pour les péchés des autres, ma langue ne trouvât pas de termes assez forts ? Si noir que cela me parût, et je le noir-cissais encore. Cela ne l'était jamais assez pour moi, et je faisais le signe de la croix, et je le faisais aussi grand que possible ; et je suis maintenant le péché même ! Cependant... tout m'y entraîna ; Dieu ! il était si beau ! hélas ! il était si aimable !

Les Remparts.

(Dans un creux du mur, l'image de la *Mater dolorosa* : des pots de fleurs devant.)

MARGUERITE met dans le pot des fleurs fraîches.

Incline, ô mère de douleur,
Vers moi ton gracieux visage :
Le glaive dans le cœur,
Tu regardes ton fils qui meurt avec courage.
A son père céleste adressant un soupir,
Lui demandes de finir
Un supplice cruel que ta douleur partage.

Qui souffrira,
Qui sentira

Le noir chagrin qui me déchire?...
Le doute de mon cœur, comme son désespoir,
Ce qu'il craint et ce qu'il désire,
Toi seule, hélas ! peux le savoir.

En quelque lieu que je puisse être,
Dans mon cœur je sens naître

Une affreuse douleur :
Si je suis seule une heure ,
Je pleure , pleure , pleure ,
Et je sens se briser mon cœur.

Les deux vases de ma fenêtre ,
Je les arrosai de mes pleurs ,
Et puis , voyant le jour renaître ,
Je t'apportai ces fleurs.

Du matin la lueur brillante
Perçait à peine au sein des nuits ,
Lorsque sortant de ma couche brûlante ,
Je vins te confier mon trouble et mes ennuis.
Le sort cruel me décourage ;
Ah ! prends pitié de mon malheur :
Incline , ô mère de douleur ,
Vers moi ton gracieux visage !

La Nuit.

Une Rue devant la porte de Marguerite.

VALENTIN, soldat, frère de Marguerite.

Lorsque j'étais assis à un de ces repas où chacun aime à se vanter, et que mes compagnons célébraient hautement devant moi la fleur de leurs bien-aimées, en arrosant l'éloge d'un verre plein et les coudes sur la table.... moi, j'étais assis tranquillement, écoutant toutes leurs fanfaronnades, mais je frottais ma barbe en souriant et je prenais en main mon verre plein : « Chacun son goût, disais-je, mais en est-il une dans le pays qui égale ma chère petite Marguerite, qui soit digne de servir à boire à ma sœur ? » Tope ! tope ! cling ! clang ! résonnaient à l'entour. Les uns criaient : *Il a raison ! elle est l'ornement de*

toute la contrée! Alors les vanteurs restaient muets. Et maintenant!... c'est à s'arracher les cheveux! à courir contre les murs! — Le dernier coquin peut m'accabler de plaisanteries, de nazardes; il faudra que je sois comme un coupable; chaque parole dite au hasard me fera suer! et dussé-je les hacher ensemble, je ne pourrais point les appeler menteurs.

Qui vient là? qui se glisse là le long? Je ne me trompe pas, ce sont eux. Si c'est lui, je le punirai comme il mérite, il ne vivra pas long-tems sous les cieux.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

FAUST.

Par la fenêtre de la sacristie, on voit briller de l'intérieur la clarté de la lampe éternelle; elle vacille et pâlit, de plus en plus faible, et les ténèbres la pressent de tous côtés; c'est ainsi qu'il fait nuit dans mon cœur.

MÉPHISTOPHÈLES.

Et moi je me sens éveillé comme ce petit chat qui se glisse le long de l'échelle, et se frotte légèrement contre la muraille; il me paraît fort honnête homme d'ailleurs, mais tant soit peu enclin au vol et à la luxure. La superbe nuit du sabbat agit déjà sur tous mes membres; elle revient pour nous après demain, et l'on sait là pourquoi l'on veille.

FAUST.

Brillera-t-il bientôt dans le ciel, ce trésor que j'ai vu briller ici bas?

MÉPHISTOPHÈLES.

Tu peux bientôt acquérir la joie d'enlever la petite cassette, je l'ai lorgnée dernièrement, et il y a dedans de beaux écus neufs.

FAUST.

Et quoi! pas un joyau, pas une bague pour parer ma bien-aimée?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'ai bien vu par-là quelque chose,
comme une sorte de collier de perles.

FAUST.

Fort bien ; je serais fâché d'aller vers
elle sans présents.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous ne perdriez pas, ce me semble, à
jouir encore d'un autre plaisir. Maintenant
que le ciel brille tout plein d'étoiles, vous
allez entendre un vrai chef-d'œuvre ; je lui
chanterai une chanson morale, pour la sé-
duire plus sûrement.

(Il chante avec la guitare.)

Devant la maison
De celui qui t'adore,
Petite Louison,
Que fais-tu dès l'aurore ?
Au signal du plaisir ;
Dans la chambre du drille,
Tu peux bien entrer fille,
Mais non fille en sortie.

Il te tend les bras,
Vers lui tu cours bien vite ;
Bonne nuit, hélas !
Bonne nuit, ma petite :
Près du moment fatal,
Fais grande résistance,
S'il ne t'offre d'avance
Un anneau conjugal.

VALENTIN s'avance.

Qui leures-tu là ? Par le feu ! maudit
preneur de rats !... au diable d'abord l'in-
strument ! et au diable ensuite le chanteur !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La guitare est en deux ! elle ne vaut plus
rien.

VALENTIN.

Maintenant, c'est le coupe-gorge !

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Faust.

Monsieur le docteur, ne faiblissez pas !
Alerte ! tenez-vous près de moi, que je
vous conduise. Au vent votre flamberge !
Poussez maintenant, je pare.

VALENTIN.

Pare donc !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pourquoi pas ?

VALENTIN.

Et celle-ci ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Certainement.

VALENTIN.

Je crois que le diable combat en personne ! Qu'est-ce là ? déjà ma main se paralyse.

MÉPHISTOPHÉLÈS , à Faust.

Poussez.

VALENTIN tombe.

O ciel !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voilà mon lourdaud apprivoisé. Maintenant , au large ! il faut nous éclipser lestement , car j'entends déjà qu'on crie *au meurtre* ! Je m'arrange aisément avec la

police ; mais , quant à la justice criminelle ,
je ne suis pas bien dans ses papiers .

MARTHE , à la fenêtre .

Au secours ! au secours !

MARGUERITE , à sa fenêtre .

Ici , une lumière !

MARTHE , plus haut .

On se dispute , on appelle , on crie et
l'on se bat .

LE PEUPLE .

En voilà déjà un de mort .

MARTHE , entrant .

Les meurtriers se sont-ils donc enfuis ?

MARGUERITE , entrant .

Qui est tombé là ?

LE PEUPLE .

Le fils de ta mère .

MARGUERITE .

Dieu tout puissant ! quel malheur !

VALENTIN.

Je meurs ! c'est bientôt dit , et plus tôt fait encore. Femmes , pourquoi restez-vous là à hurler et à crier ? venez ici , et écoutez-moi !

(Tous l'entourent.)

Vois-tu bien , ma petite Marguerite ? tu es bien jeune , mais tu n'as point encore l'habitude , et tu conduis mal tes affaires : je te le dis en confidence : tu es déjà une catin , sois-le donc convenablement.

MARGUERITE.

Mon frère ! Dieu ! que me dis-tu là ?

VALENTIN.

Ne plaisante pas avec Dieu notre Seigneur. Ce qui est fait est fait , et ce qui en doit résulter résultera. Tu as commencé par te livrer en cachette à un homme , il va bientôt en venir d'autres , et , quand tu seras à une douzaine , tu seras à toute la ville. Lorsque la honte naquit , on l'ap-

porta secrètement dans ce monde, et l'on emmaillota sa tête et ses oreilles dans le voile épais de la nuit ; on l'eût volontiers étouffée, mais elle crût et se fit grande, et puis se montra nue au grand jour, sans pourtant en être plus belle ; cependant, plus son visage était affreux, plus elle cherchait la lumière.

Je vois vraiment déjà le tems où tous les braves gens de la ville s'écarteront de toi, prostituée, comme d'un cadavre infect. Le cœur te saignera, s'ils te regardent seulement entre les deux yeux. Tu ne porteras plus de chaîne d'or, tu ne paraîtras plus à l'église ni à l'autel ! tu ne te pavaneras plus à la danse en belle fraise brodée ; c'est dans de sales infirmeries, parmi les mendiants et les estropiés, que tu iras t'étendre... et, quand Dieu te pardonnerait, tu n'en serais pas moins maudite sur la terre !

MARTHE.

Recommandez votre ame à la grâce de

Dieu ! Voulez-vous entasser sur vous des péchés nouveaux ?

VALENTIN.

Si je pouvais tomber seulement sur ta carcasse , abominable entremetteuse , j'espérerais trouver de quoi racheter de reste tous mes péchés !

MARGUERITE.

Mon frère ! O peine d'enfer !

VALENTIN.

Je te le dis , laisse-là tes larmes ! quand tu t'es séparée de l'honneur , tu m'as porté au cœur le coup le plus terrible. Maintenant le sommeil de la mort va me conduire à Dieu , comme un soldat et comme un brave.

(Il meurt.)

L'Église.

Messe, Orgue et Chant.

MARGUERITE, parmi la foule ; LE MAUVAIS
ESPRIT, derrière elle.

LE MAUVAIS ESPRIT.

Comme tu étais toute autre , Marguerite , lorsque , pleine d'innocence , tu montais à cet autel , en murmurant des prières dans ce petit livre usé , le cœur occupé , moitié des jeux de l'enfance , et moitié de l'amour de Dieu ! Marguerite , où est ta tête ? que de péchés dans ton cœur ! Pries-tu pour l'ame de ta mère , que tu fis descendre au tombeau par de longs , de bien longs chagrins ? A qui le sang répandu sur le seuil de ta porte ? — Et dans ton sein , ne s'agite-t-il pas , pour ton tourment et

pour le sien , quelque chose dont l'arrivée sera d'un funeste présage ?

MARGUERITE.

Hélas ! hélas ! puissé-je échapper aux pensées qui s'élèvent contre moi !

LE CHŒUR.

* *Dies iræ , dies illa ,
Solvat sæclum in favillâ.*

(L'orgue joue.)

LE MAUVAIS ESPRIT.

Le courroux céleste t'accable ! la trompette sonne ! les tombeaux tremblent , et ton cœur , ranimé du trépas pour les flammes éternelles , tressaille encore.

MARGUERITE.

Si j'étais loin d'ici ! Il me semble que cet orgue m'étouffe , ces chants déchirent profondément mon cœur.

* Du Seigneur la juste colère
Réduira le siècle en poussière.

CHŒUR.

** Judex ergo cum sedebit,
Quidquid latet apparebit,
Nil inultum remanebit.*

MARGUERITE.

Dans quelle angoisse je suis ! Ces piliers
me pressent , cette voûte m'écrase. — De
l'air !

LE MAUVAIS ESPRIT.

Cache-toi ! Le crime et la honte ne peu-
vent se cacher ! De l'air !... de la lumière !..
Malheur à toi !

CHŒUR.

** Quid sum miser tunc dicturus ,
Quem patronum rogaturus ?
Cum vix justus sit securus.*

*** Et quand le juge s'assiera ,
Tout ce qu'on cache apparaîtra ,
Et tout crime se vengera.*

** Que dirai-je au maître suprême ?
Qui me prêtera son appui ,
Lorsque le juste même
Devra trembler pour lui ?*

LE MAUVAIS ESPRIT.

Les élus détournent leur visage de toi :
les justes craindraient de te tendre la main.
Malheur !

CHŒUR.

* *Quid sum miser tunc dicturus ?*

MARGUERITE.

Voisine , votre façon !

(Elle tombe en défaillance.)

Nuit du Sabbat.

Montagne de Sarr.

(Vallée de Schirk , et désert.)

MÉPHISTOPHÈLES.

N'aurais-tu pas besoin d'un manche à
balai ? Quant à moi , je voudrais bien avoir

* Que dirai-je au maître suprême ?

le bouc le plus solide..... dans ce chemin ,
nous sommes encore loin du but.

FAUST.

Tant que je me sentirai ferme sur mes
jambes , ce bâton noueux me suffira. A
quoi servirait-il de raccourcir le chemin ?
car se glisser dans le labyrinthe des vallées,
ensuite gravir ce rocher du haut duquel
une source se précipite en bouillonnant ,
c'est le seul plaisir qui puisse assaisonner
une pareille route. Le printemps agit déjà
sur les bouleaux , et les pins mêmes com-
mencent à sentir son influence : ne doit-il
pas agir aussi sur nos membres ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je n'en sens vraiment rien , j'ai l'hiver
dans le corps ; je désirerais sur mon che-
min de la neige et de la gelée. Comme le
disque épais de la lune rouge élève triste-
ment son éclat tardif ! Il éclaire si mal ,
qu'on donne à chaque pas contre un arbre

ou contre un rocher. Permets que j'appelle un feu follet : j'en vois un là-bas qui brûle assez drôlement. Holà ! l'ami ! oserais-je t'appeler vers nous ? Pourquoi flamber ainsi inutilement ? Aie donc la complaisance de nous éclairer jusque là-haut.

LE FOLLET.

J'espère pouvoir, par honnêteté, parvenir à contraindre mon naturel léger, car notre course va habituellement en zigzag.

MÉPRISTOPHÉLÈS.

Hé ! hé ! il veut, je pense, singer les hommes. Qu'il marche donc droit au nom du diable, ou bien je souffle son étincelle de vie.

LE FOLLET.

Je m'aperçois bien que vous êtes le maître d'ici, et je m'accommoderai à vous volontiers. Mais pensez donc ! la montagne est bien enchantée aujourd'hui, et si un feu follet doit vous montrer le chemin, vous ne pourrez le suivre bien exactement.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS, LE FOLLET.

CHŒUR ALTERNATIF.

Sur le pays des chimères
Notre vol s'est arrêté,
Fais-nous avec sûreté
Voyager dans ces bruyères,
Ces rocs, ce champ dévasté.

Vois ces arbres qui se pressent,
Se froisser rapidement ;
Vois ces rochers qui s'abaissent,
Trembler dans leur fondement.
Entends-tu comme le vent
Parmi ces pics souffle et crie ?

Dans ces rocs, avec furie,
Se heurtent fleuve et ruisseau ;
J'entends là le bruit de l'eau,
Si cher à la rêverie ;
Et du ciel les tendres chants
Qu'on espère, qu'on adore,
Et l'écho, qui gronde encore,
Comme les voix des vieux temps.

Ou hou ! chouchou ! retentissent
Les chats-huans, les geais unissent

L'accord plaintif de leurs voix :
 Mais sont-ils seuls dans ces bois ?
 Non ; grands os , longues échine,
 Salamandres flamboyans ,
 Et tortueuses racines ,
 Parmi les rocs , les ruines ,
 Glissent comme des serpens.
 Ces nœuds de bois qui s'enlacent ,
 Comme un polype aux cent bras ,
 Partout arrêtent mes pas.

Des souris courent et passent ,
 Ayant soin de se cacher ,
 Dans la mousse du rocher.
 Là , des mouches fugitives
 Nous précèdent par milliers ,
 Et d'étincelles si vives
 Illuminent les sentiers.

Mais quels menaçans passages
 Dis-moi donc si nous restons ,
 Ou bien si nous avançons :
 Là , de perfides branchages ,
 Égratignent nos visages ,
 Là , ce follet incertain
 Nous détourne du chemin.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tiens-toi ferme à ma queue ! voici un sommet intermédiaire, d'où l'on voit avec étonnement comme Mammon resplendit dans la montagne.

FAUST.

Que cet éclat d'un triste crépuscule brille singulièrement dans la vallée ! Il pénètre jusqu'au plus profond de l'abîme. Là monte une vapeur, là un nuage déchiré ; là brille une flamme dans l'ombre du brouillard ; tantôt serpentant comme un sentier étroit, tantôt bouillonnant comme une source. Ici, elle ruisselle bien loin par cent jets différens, au travers de la plaine ; puis se réunit en un seul entre des rocs serrés. Près de nous jaillissent des étincelles qui répandent partout une poussière d'or. Mais regarde : dans toute sa hauteur, le mur de rochers s'enflamme.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le seigneur Mammon n'illumine-t-il

pas son palais comme il faut pour cette fête ? C'est un bonheur pour toi de voir cela ! Je devine déjà l'arrivée des bruyans convives.

FAUST.

Comme le vent s'agite dans l'air ! De quels coups il frappe mes épaules.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il faut t'accrocher aux vieux pics des rochers, ou il te précipiterait au fond de l'abîme. Un nuage obscurcit la nuit. Ecoute comme les bois crient. Les hibous fuient épouvantés. Entends-tu éclater les colonnes de ces palais de verdure ? Entends-tu les branches trembler et se briser ? Quel puissant mouvement dans les tiges ! Parmi les racines, quel murmure et quel ébranlement ! Dans leur chute épouvantable et confuse, ils craquent les uns sur les autres, et parmi les cavernes éboulées sifflent et hurlent les tourbillons. Entends-tu ces voix

dans les hauteurs , dans le lointain ou tout près?... Eh oui , la montagne retentit dans toute sa longueur d'un furieux chant magique.

SORCIÈRES en chœur.

Gravissons le Brocken ensemble ,
Le chanvre est jaune et le grain vert ,
Et c'est là-haut , dans le désert ,
Que toute la troupe s'assemble :
Là , monseigneur Urian s'assoit ,
Tout le monde approche et le voit.

UNE VOIX.

La vieille Baubo vient derrière ;
Place au cochon , place à la mère !

CHŒUR.

Honneur sans doute à tout ancien ,
Passez Baubo , et passez bien....
D'abord le cochon , puis la mère ,
Et puis la maison toute entière.

UNE VOIX.

Par quelle route prends-tu , toi ?

UNE AUTRE VOIX.

Par celle d'Ilsestein, où j'aperçois une
chouette dans son nid, qui me fait des
yeux.....

UNE VOIX.

Oh ! viens donc en enfer ; pourquoi cours-
tu si vite ?

UNE AUTRE VOIX.

Elle m'a mordu : vois quelle blessure !

SORCIÈRES. Chœur.

La route est longue, et les passans
Sont très-nombréaux et très-bruyans ;
Maint balai se brise ou s'arrête,
L'enfant crie, et la mère pète.

SORCIERS. Demi-chœur.

Messieurs, nous montons mal vraiment,
Les femmes sont toujours devant ;
Quand le Diable les met en danse,
Elles ont mille pas d'avance.

AUTRE DEMI-CHŒUR.

Voilà parler comme il convient ;
Pour aller au palais du maître,

Il leur faut mille pas peut-être,
Quand d'un seul bond l'homme y parvient.

VOIX d'en haut.

Avancez, avancez, sortez de cette mer
de rochers.

VOIX d'en bas.

Nous gagnerions volontiers le haut.
Nous barbotons toutes sans cesse, mais
notre peine est éternellement infructueuse.

LES DEUX CHŒURS.

Le vent se calme, plus d'étoiles,
La lune se couvre de voiles,
Mais le chœur voltige avec bruit,
Et de mille feux il reluit.

VOIX d'en bas.

Halte ! halte !

VOIX d'en haut.

Qui appelle dans ces fentes de rochers ?

VOIX d'en bas.

Prenez-moi avec vous ; prenez-moi ! Je

monte depuis trois cents ans , et ne puis
atteindre le sommet ; je voudrais bien me
trouver avec mes semblables.

LES DEUX CHŒURS.

Le balai, le bouc, et la fourche
Sont là : que chacun les enfourche !
Aujourd'hui qui n'est point monté
Est perdu pour l'éternité.

DEMI-SORCIÈRE, en bas.

De bien travailler je m'honore,
Et pourtant je reste en mon coin ;
Que les autres sont déjà loin ,
Quand si bas je me traîne encore !

CHŒUR DE SORCIÈRES.

Une auge est un vaisseau fort bon ;
On y met pour voile un torchon ,
Car si l'on ne vogue à cette heure ,
Sans voguer il faudra qu'on meure.

LES DEUX CHŒURS.

Au sommet nous touchons bientôt,
Que chacun donc se jette à terre ,
Et que de là l'armée entière
Partout se répande aussitôt.

(Ils s'arrêtent.)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cela se serre, cela pousse, cela saute, cela glapit, cela siffle et se remue, cela marche et babille, cela reluit, étincelle, pue et brûle ! C'est un véritable élément de sorcières... Allons, ferme, à moi ! ou nous serons bientôt séparés. Où es-tu ?

FAUST, dans l'éloignement.

Ici !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Quoi ! déjà emporté là-bas ? Il faut que j'use de mon droit de maître du logis. Place ! c'est M. Volant qui vient. Place, bon peuple, place ! Ici, docteur, saisis-moi ! Et maintenant, fendons la presse en un tas ; c'est trop extravagant, même pour mes pareils. Là-bas brille quelque chose d'un éclat tout à fait singulier. Cela m'attire du côté de ce buisson. Viens ! viens ! nous nous glisserons là.

FAUST.

Esprit de contradiction ! Allons, tu peux me conduire. Je pense que c'est bien sagement fait ; nous montons au Brocken dans la nuit du sabbat et c'est pour nous isoler ici à plaisir.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tiens, regarde quelles flammes bigarrées ! c'est un club joyeux assemblé. On n'est pas seul avec ces petits êtres.

FAUST.

Je voudrais bien pourtant être là-haut ! Déjà je vois la flamme et la fumée en tourbillons ; là, la multitude roule vers l'esprit du mal. Il doit s'y dénouer mainte énigme.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mainte énigme s'y noue aussi. Laisse le grand monde bourdonner encore : nous nous reposerons ici en silence. Il est reçu depuis long-tems que dans le grand monde on fait des petits mondes... Je vois là de

jeunes sorcières toutes nues, et des vieilles qui se voilent prudemment. Soyez aimables, pour l'amour de moi : c'est une peine légère, et cela aide au badinage. J'entends quelques instrumens; le maudit chariyari! il faut s'y habituer. Viens donc, viens donc, il n'en peut être autrement; je marche devant et t'introduis. C'est encore un nouveau service que je te rends. Qu'en dis-tu, mon cher? Ce n'est pas une petite place; regarde seulement là : tu en vois à peine la fin. Une centaine de feux brûlent dans le cercle; on danse, on babille, on cuit, on boit et on aime; dis-moi maintenant où il y a quelque chose de mieux.

FAUST.

Veux-tu, pour nous introduire ici, te produire comme magicien ou comme diable?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je suis, il est vrai, fort habitué à aller

incognito; un jour de gala cependant on fait voir ses cordons. Une jarretière ne me distingue pas, mais le pied de cheval est ici fort honoré. Vois-tu là cet escargot? Il arrive en rampant, tout en tâtant avec ses cornes, il aura déjà reconnu quelque chose en moi. Si je veux, aussi bien, je ne me déguiserai pas ici. Viens donc, nous allons de feux en feux: je suis le demandeur, et tu es le galant.

(A quelques personnes assises autour de charbons à demi consumés.)

Mes vieux messieurs, que faites-vous dans ce coin-ci? Je vous louerais, si je vous trouvais gentiment placés dans le milieu, au sein du tumulte et d'une jeunesse bruyante. On est toujours assez isolé chez soi.

GÉNÉRAL.

Aux nations bien fou qui se fiera!
 Car c'est en vain qu'on travaille pour elles,
 Auprès du peuple, ainsi qu'auprès des belles,
 Jeunesse toujours prévaudra.

MINISTRE.

L'avis des vieux me semble salulaire ,
Du droit chemin tout s'éloigne à présent ,
Au tems heureux que nous régnions, vraiment
C'était l'âge d'or de la terre.

PARVENU.

Nous n'étions pas sots non plus , Dieu merci,
Et nous menions assez bien notre affaire ;
Mais le métier va mal , en ce tems-ci
Que tout le monde veut le faire.

AUTEUR.

Qui peut juger maintenant des écrits
Assez épais , mais remplis de sagesse ?
Nul ici-bas. — Ah ! jamais la jeunesse
Ne fut plus sotté en ses avis.

MÉPHISTOPHÉLÈS, paraissant soudain très-vieux.

Tout va périr ; et moi , je m'achemine
Vers le Bloksberg pour la dernière fois ;
Déjà mon vase est troublé. Je le vois ,
Le monde touche à sa ruine.

SORCIÈRE, revendeuse.

Messieurs , n'allez pas si vite ! Ne laissez
point s'échapper l'occasion ! Regardez at-

tentivement mes denrées ; il y en a là de bien des sortes. Et cependant, rien dans mon magasin qui ait son égal sur la terre, rien qui n'ait causé une fois un grand dommage aux hommes et au monde. Ici, pas un poignard d'où le sang n'ait coulé ; pas une coupe qui n'ait versé dans un corps entièrement sain un poison actif et dévorant ; pas une parure qui n'ait séduit une femme vertueuse ; pas une épée qui n'ait rompu une alliance, ou frappé quelque ennemi par derrière.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ma mie, vous comprenez mal les tems ; ce qui est fait est fait. Fournissez vous de nouveautés, il n'y a plus que les nouveautés qui nous attirent.

FAUST.

Que j'en aille pas m'oublier moi-même...
J'appellerais cela une foire.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tout le tourbillon s'élançe là-haut, tu crois pousser, et tu es poussé.

FAUST.

Qui est celle-là ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Considère-la bien, c'est Lilith.

FAUST.

Qui ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La première femme d'Adam. Tiens-toi en garde contre ses beaux cheveux, parure dont seule elle brille : quand elle peut atteindre un jeune homme, elle ne le laisse pas échapper de si tôt.

FAUST.

En voilà deux assises, une vieille et une jeune : elles ont déjà sauté comme il faut.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Aujourd'hui cela ne se donne aucun re-

pos. On passe à une danse nouvelle ; viens maintenant , nous les prendrons.

FAUST, dansant avec la jeune.

Hier , un aimable mensonge
Me fit voir un jeune arbre en songe ,
Deux beaux fruits y semblaient briller ;
J'y montai : c'était un pommier.

LA BELLE.

Les deux pommes de votre rêve
Sont celles de notre mère Ève ;
Mais vous voyez que le destin
Les mit aussi dans mon jardin.

MÉPHISTOPHÉLÈS , avec la vieille.

Hier , un dégoûtant mensonge
Me fit voir un vieux arbre en songe.

.....

.....

LA VIEILLE.

Salut ! qu'il soit le bien venu ,
Le chevalier du pied cornu !

.....

.....

PROCTOPHANTASMIST.

Mauditès gens ! Qu'est-ce qui se passe entre vous ? Ne vous a-t-on pas instruit dès long-teras ? Jamais un esprit ne se tient sur ses pieds ordinaires. Vous dansez maintenant comme nous autres hommes.

LA BELLE, dansant.

Qu'est-ce qu'il veut dans notre bal, celui-ci ?

FAUST, dansant.

Eh ! il est le même en tout. Il faut qu'il juge ce que les autres dansent. S'il ne trouvait point à dire son avis sur un pas, le pas serait comme non-venu. Ce qui le pique le plus, c'est de nous voir avancer. Si vous vouliez tourner en cercle, comme il fait dans son vieux moulin, à chaque tour, il trouverait tout bon, surtout si vous aviez bien soin de le saluer.

PROCTOPHANTASMIST.

Vous êtes donc toujours là ! Non, c'est

inouï. Disparaissez donc ! Nous avons déjà tout éclairci ; la canaille des diables ne connaît aucun frein ; nous sommes bien prudents , et cependant le creuset est toujours aussi plein. Que de tems n'ai-je pas employé dans cette idée ; et rien ne s'épure. C'est pourtant inouï.

LA BELLE.

Alors, cesse donc de nous ennuyer ici.

PROCTOPHANTASMIST.

Je le dis à votre nez, Esprits : je ne puis souffrir le despotisme d'esprit ; et mon esprit ne peut l'exercer.

(On danse toujours.)

Aujourd'hui, je le vois, rien ne peut me réussir. Cependant je fais toujours un voyage, et j'espère encore à mon dernier pas mettre en déroute les diables et les poètes.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il va de suite se placer dans une mare ;

c'est la manière dont il se soulage, et quand une sangsue s'est bien délectée après son derrière, il se trouve guéri des Esprits et de l'esprit.

(A Faust, qui a quitté la danse.)

Pourquoi as-tu donc laissé partir la jeune fille, qui chantait si agréablement à la danse ?

FAUST.

Ah ! au milieu de ses chants, une souris rouge s'est élancée de sa bouche.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'était bien naturel ! Il ne faut pas faire attention à ça. Il suffit que la souris ne soit pas grise. Qui peut y attacher de l'importance à l'heure du berger ?

FAUST.

Que vois-je là ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Quoi ?

FAUST.

Méphisto, vois-tu une fille pâle et belle

qui demeure seule dans l'éloignement ? Elle se retire languissamment de ce lieu, et semble marcher les fers aux pieds. Je crois m'apercevoir qu'elle ressemble à la bonne Marguerite.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Laisse cela ! personne ne s'en trouve bien. C'est une figure magique, sans vie, une idole. Il n'est pas bon de la rencontrer ; son regard fixe engourdit le sang de l'homme et le change presque en pierre. As-tu déjà entendu parler de la Méduse ?

FAUST.

Ce sont vraiment les yeux d'un mort, qu'une main chérie n'a point fermés. C'est bien là le sein que Marguerite m'abandonna, c'est bien le corps si doux que je possédai !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est de la magie, pauvre fou, car chacun croit y rencontrer celle qu'il aime.

FAUST.

Quelles délices!... et quelles souffrances! Je ne puis m'arracher à ce regard. Qu'il est singulier, cet unique ruban rouge qui semble parer ce beau cou... pas plus large que le dos d'un couteau!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Fort bien! Je le vois aussi; elle peut bien porter sa tête sous son bras; car Persée la lui a coupée. — Toujours cette chimère dans l'esprit! Viens donc sur cette colline; elle est aussi gaie que le Prater. Eh! je ne me trompe pas, c'est un théâtre que je vois. Qu'est-ce qu'on y donne donc?

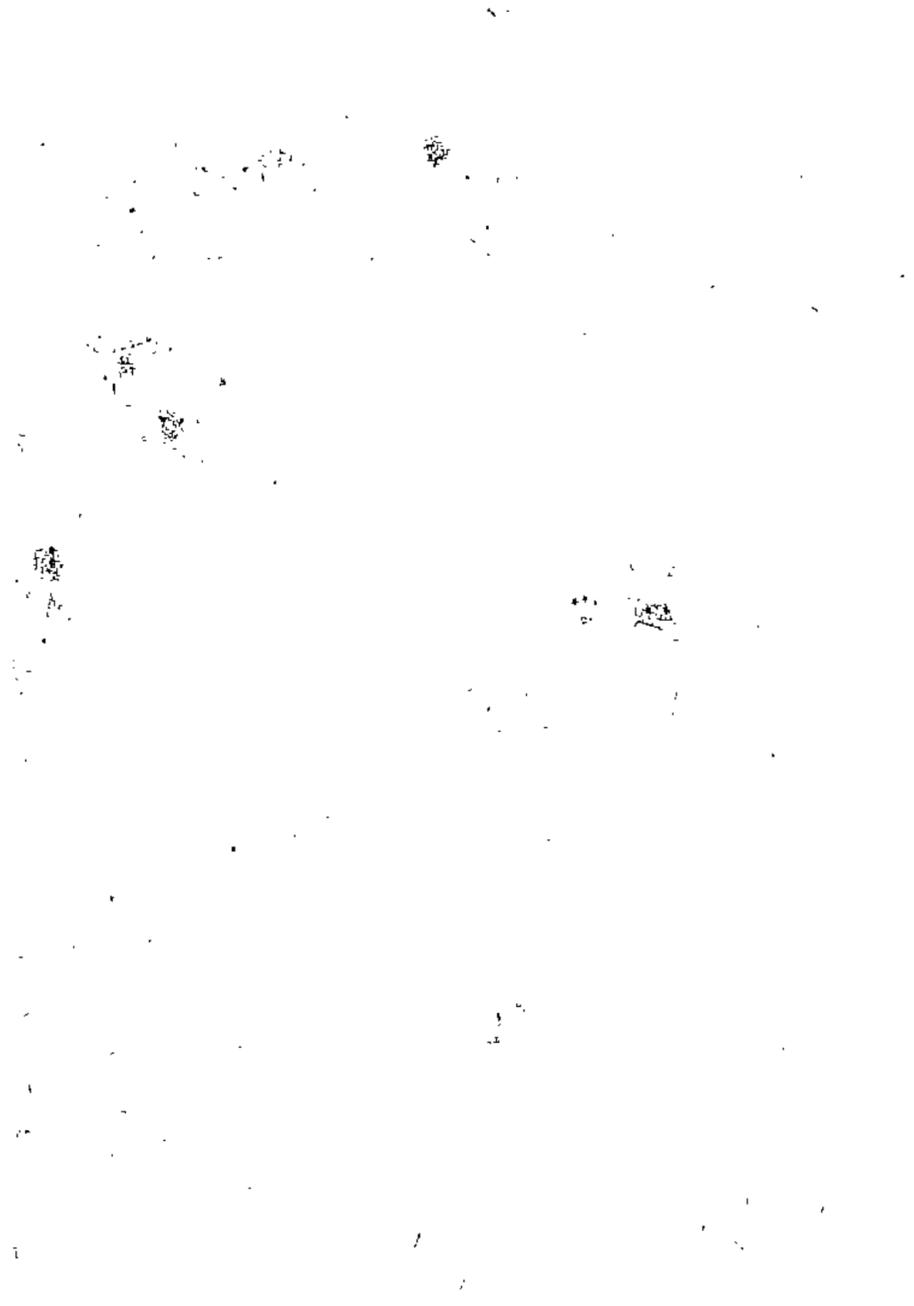
UN SERVANT.

On va recommencer une nouvelle pièce; la dernière des sept. C'est l'usage ici d'en donner autant. C'est un *dilettante* qui l'a écrite, et ce sont des *dilettanti* qui la jouent. Pardonnez-moi, messieurs, si je disparais, mais j'aime à lever le rideau.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si je vous rencontre sur le Blocksberg ,
je le trouve tout simple. Car c'est à vous
qu'il appartient d'y être.





WALPURGISNACTSTRAUM

(Songe d'une nuit de Sabbat)

ou

NOCES D'OR

D'Oséron et de Titania.

INTERMÈDE.

La scène qui va suivre, où Goëthe attaque une foule d'auteurs de son tems, est presque incompréhensible, même pour les Allemands, dans certains passages ; cela en rendait la traduction exacte très-difficile, aussi ne me flatté-je pas d'être parvenu à la rendre claire et élégante autant que précise, mais j'ai tâché d'en éclaircir une partie en me servant des notes de l'édition de Santelet.

INTERMÈDE.

DIRECTEUR DE THÉÂTRE.

Aujourd'hui nous nous reposons,
Fils de Mieding *, de notre peine :
Vieille montagne et frais vallons
Fermeront le lieu de la scène.

HÉRAUT.

Les noces d'or communément
Se font après cinquante années,
Mais les brouilles ** sont terminées,
Et l'or me plaît infiniment.

OBÉRON.

Messieurs, en cette circonstance,
Montrez votre esprit comme moi ;
Aujourd'hui la reine et le roi
Contractent nouvelle alliance.

* Chef de troupe au théâtre de Weimar.

** Allusion aux querelles d'Obéron et de Titania, dans *le Songe d'une nuit d'été*, de Shakespear. Goëthe semble avoir en vue cette pièce dans le titre et quelques détails de son intermède.

PUCK *.

Puck arrive assez gauchement
 En tournant son pied en spirales;
 Puis cent autres par intervalles
 Autour de lui dansent gaiement.

ARIEL **.

Pour les airs divins qu'il module,
 Ariel veut gonfler sa voix;
 Son chant est souvent ridicule,
 Mais rencontre assez bien parfois.

OBÉRON.

Notre union vraiment est rare,
 Qu'on prenne exemple sur nous deux!
 Quand bien long-tems on les sépare,
 Les époux s'aiment beaucoup mieux.

TITANIA.

Époux sont unis, Dieu s'it comme:
 Voulez-vous les mettre d'accord?...
 Au fond du midi menez l'homme,
 Menez la femme au fond du nord.

* Personnage fantastique de Shakespear. Esprit à la suite d'Obéron, exécutant ses volontés, et le divertissant par ses bouffonneries.

** Petit génie aérien, aux ordres du magicien, dans *la Tempête*.

ORCHESTRE. Tutti, fortissimo.

Nez de mouches et becs d'oiseaux,
Avec mille métamorphoses ;
Grenouilles, grillons et crapauds,
Ce sont bien là nos virtuoses.

SOLO.

De la cornemuse écoutez,
Messieurs, la musique divine ;
On entend bien, ou l'on devine,
Le *schnickschnack* qui vous sort du nez.

ESPRIT qui vient de se former,

A l'embryon qui vient de naître,
Ailes et pattes l'on joindra ; —
C'est moins qu'un insecte peut-être...
Mais c'est au moins un opéra.

UN PETIT COUPLE.

Dans les brouillards et la rosée
Tu t'élances... à petits pas ;
Ta démarche sage et posée
Nous plaît, mais ne s'élève pas *.

* Peut-être *le Petit Couple* s'adresse-t-il à Wieland.
Au moins, ce qu'il dit paraît convenir merveilleusement
à *l'Obéron* de ce poète, imitateur un peu lourd du divin
Arioste.

UN VOYAGEUR CURIEUX.

Une mascarade, sans doute,
 En ce jour abuse mes yeux ;
 Trouverais-je bien sur ma route
 Obéron, beau parmi les dieux ?

ORTHODOXE.

Ni griffes, ni queue, ah ! c'est drôle !
 Ils me sont cependant suspects :
 Ces diables là, sur ma parole,
 Ressemblent fort aux dieux des Grecs *.

ARTISTE DU NORD.

Ébauche, esquisses, ou folie,
 Voilà mon travail jusqu'ici ;
 Pourtant je me prépare aussi
 Pour mon voyage d'Italie.

PURISTE.

Ah ! plaignez mon malheur, passans,
 Mes espérances sont trompées :

* Schiller ayant composé une Ode fort belle, où il regrettait, en poète, la riante mythologie des Grecs, il y eut, à ce propos, grande rumeur parmi les théologiens allemands ; car, prenant l'Ode au sérieux, ils se fâchèrent tout de bon, et crièrent à l'impiété. C'est à ce petit poème, intitulé *les Dieux de la Grèce*, que Goëthe fait allusion.

Des sorcières qu'on voit céans ,
Il n'en est que deux de poudrées.

JEUNE SORCIÈRE.

Poudre et robes , c'est ce qu'il faut
Aux vieilles qui craignent la vue ;
Pour moi , sur mon bouc je suis nue ,
Car mon corps n'a point de défaut.

MATRONE.

Ah ! vous serez bientôt des nôtres
Ma chère , je le parierais ;
Votre corps , si jeune et si frais ,
Se pourrira , comme tant d'autres.

MAITRE DE CHAPELLE.

Nez de mouches et becs d'oiseaux ,
Ne me cachez pas la nature ;
Grenouilles , grillons et crapauds ,
Restez donc au moins en mesure.

GIRQUETTE tournée d'un côté.

Bonne compagnie en ces lieux :
Hommes , femmes , sont tous , je pense ,
Gens de la plus belle espérance ;
Que peut-on désirer de mieux ?

GIROUETTE tournée d'un autre côté.

Si la terre n'ouvre bientôt
Un abîme à cette canaille,
Dans l'enfer, où je veux qu'elle aille,
Je me précipite aussitôt.

XÉNIES *

Vrais insectes de circonstance,
De bons ciseaux on nous arma,
Pour faire honneur à la puissance
Du grand Satan, notre papa.

HENNINGS **

Ces coquins, que tout homme abhorre,
Naïvement chantent en chœur;
Auront-ils bien le front encore,
De nous parler de leur bon cœur?

MUSAGÈTE ***

Des sorcières la sombre masse,
Pour mon esprit à mille appas,

* *Recueil d'épigrammes*, recueillies par Goëthe et Schiller, où tout ce qu'il y avait en Allemagne d'écrivains connus, hors eux, fut passé en revue et moqué. La scène est en enfer, comme ici.

** Une des victimes immolées dans les Xénies.

*** *Rédacteur* d'un journal littéraire qui avait pour titre : *les Muses*.

Je saurais mieux guider leurs pas
Que ceux des vierges du Parnasse.

CI-DEVANT GÉNIE DU TEMS *

Les braves gens entrent partout :
Le Blocksberg est un vrai Parnasse....
Prends ma perruque par un bout,
Tout le monde ici trouve place.

VOYAGEUR CURIEUX.

Dites-moi, cet homme si grand **,
Après qui donc court-il si vite ?
Dans tous les coins il va flairant....
Il chasse sans doute au jésuite.

GRUE.

Quant à moi, je chasse aux poissons
En eau trouble comme en eau claire :
Mais les gens dévots, d'ordinaire,
Sont mêlés avec les démons.

* Autre journal rédigé par Hennings. Goëthe y était fort mal traité.

** Ceci porte sur Nicolai, qui publia un *Voyage en Europe*, où il recherchait curieusement, et dénonçait à l'opinion, les hommes par lui soupçonnés d'appartenir au corps des jésuites.

MONDAIN.

Les dévots trouvent dans la foi
 Toujours un puissant véhicule,
 Et sur le Blocksberg, croyez-moi,
 Se tient plus d'un conventicule.

DANSEUR.

Déjà viennent des chœurs nouveaux ;
 Quel bruit fait frémir la nature ?
 Paix ! du Héron dans les roseaux
 C'est le monotone murmure.

DOGMATIQUE *.

Moi, sans crainte je le soutien,
 La critique au doute s'oppose,
 Car si le diable est quelque chose,
 Comment donc ne serait-il rien ?

IDÉALISTE.

La fantaisie, hors de sa route,
 Conduit l'esprit je ne sais où,

* Ici commence une série de philosophes des différentes sectes qui partagent l'Allemagne, et ont de tems en tems partagé le monde. Nous ne nommerons pas les individus, de peur de nous tromper. D'ailleurs, les plaisanteries portant sur les doctrines plus que sur les hommes, elles gagneraient peu à devenir personnelles.

Aussi, si je suis tout, sans doute
Je ne suis aujourd'hui qu'un fou.

RÉALISTE.

Sondant les profondeurs de l'être,
Mon esprit s'est mis à l'envers ;
A présent, je puis reconnaître,
Que je marche un peu de travers.

SUPERNATURALISTE.

Quelle fête ! quelle bombance !
Ah ! vraiment je m'en réjouis,
Puisque, d'après l'enfer, je pense
Pouvoir juger du paradis.

SCEPTIQUE.

Follets, illusion aimable,
Séduisent beaucoup ces gens-ci ;
Le doute paraît plaire au diable,
Je vais donc me fixer ici.

MAITRE DE CHAPELLE.

En mesure ! maudites bêtes !
Nez de mouches et becs d'oiseaux,
Grenouilles, grillons et crapauds,
Ah ! quels *dilettanti* vous êtes !

LES SOUPLES.

Qui peut avoir plus de vertus
Qu'un sans-souci ?..... rien ne l'arrête ;
Quand les pieds ne le portent plus,
Il marche très-bien sur la tête.

LES EMBARRASSÉS.

Autrefois nous vivions gaiement,
Aux bons repas toujours fidèles ;
Mais ayant usé nos semelles,
Nous courons nus-pieds à présent.

FOLLETS.

Nous sommes enfans de la boue,
Cependant plaçons-nous devant ;
Car puisqu'ici chacun nous loue,
Il faut prendre un maintien galant.

ÉTOILE tombée.

Tombée, et gissante sur l'herbe,
Du sort je subis les décrets ;
A ma gloire, à mon rang superbe,
Qui peut me rendre désormais ?

LES MASSIFS.

Place ! place ! au poids formidable,
Qui sur le sol tombe d'aplomb :

Ce sont des esprits !... lourds en diable ,
Car ils ont des membres de plomb.

PUCK.

Gros éléphants , ou pour bien dire ,
Esprits , marchez moins lourdement :
Le plus massif , en ce moment ,
C'est *Puck* , dont la face fait rire.

ARIEL.

Si la nature , ou si l'esprit
Vous pourvut d'ailes azurées ,
Suivez mon vol dans ces contrées ,
Où la rose pour moi fleurit.

L'ORCHESTRE, pianissimo.

Les brouillards , appuis du mensonge ,
S'éclaircissent sur ces coteaux ;
Le vent frémit dans les roseaux....
Et tout a fui comme un vain songe.

Lour Sombre.

Ou Ebamp.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

FAUST.

Dans le malheur !... le désespoir ! Long-tems misérablement égarée sur la terre , et maintenant captive ! Jetée , comme une criminelle , dans un cachot , la douce et malheureuse créature se voit réservée à d'insupportables tortures ! Jusque-là , jusque-là ! — Imposteur , indigne esprit !... et tu me le cachais ! Reste maintenant , reste ! roule avec furie tes yeux diaboliques dans ta tête infâme ! — Reste ! et brave-moi par ton insoutenable présence !... Captive ! accablée d'un malheur irréparable ! abandonnée aux mauvais esprits et à l'in-

flexible justice des hommes!... Et tu m'entraînes pendant ce tems à de dégoûtantes fêtes, tu me caches sa misère toujours croissante, et tu l'abandonnes sans secours au trépas qui va l'atteindre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Elle n'est pas la première.

FAUST.

Chien ! exécration ! — Change-le, esprit infini ! qu'il reprenne sa première forme de chien, sous laquelle il se plaisait souvent à marcher la nuit devant moi, pour se rouler devant les pieds du voyageur tranquille, et se jeter sur ses épaules après l'avoir renversé ! Rends-lui la figure qu'il aime ; que dans le sable, il rampe devant moi sur le ventre, et que je le foule aux pieds, le maudit ! — Ce n'est pas la première ! — Horreur ! horreur, qu'aucune ame humaine ne peut comprendre ! plus d'une créature plongée dans

l'abîme d'une telle infortune ! Et la première, dans les tortures de la mort, n'a pas suffi pour racheter les péchés des autres, aux yeux de l'éternelle miséricorde ! La souffrance de cette seule créature dessèche la moelle de mes os, et dévore tout ce que j'ai de vie ; et toi, tu souris tranquillement à la pensée qu'elle partage le sort d'un millier d'autres.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous sommes encore aux premières limites de notre esprit, que celui de vous autres hommes est déjà dépassé. Pourquoi marcher dans notre compagnie, si tu ne peux en supporter les conséquences ? Tu veux voler, et n'es pas assuré contre le vertige ! Est-ce nous qui t'avons invoqué, ou si c'est le contraire ?

FAUST.

Ne grince pas si près de moi tes dents avides. Tu me dégoûtes ! — Sublime Es-

prit, toi qui m'as jugé digne de te contem-
pler, pourquoi m'avoir accouplé à ce com-
pagnon d'opprobre, qui se nourrit de car-
nage et se délecte de destruction ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Est-ce fini ?

FAUST.

Sauve-la !... ou malheur à toi ! La plus
horrible malédiction sur toi, pour des mil-
liers d'années.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je ne puis détacher les chaînes de la
vengeance, je ne puis ouvrir les verroux.
— Sauve-la ! — Qui donc l'a entraînée à
sa perte ?... Moi ou toi ?

(Faust lance autour de lui des regards sauvages.)

Cherches-tu le tonnerre ? Il est heureux
qu'il ne soit pas confié à de chétifs mortels.
Ecraser l'innocent qui résiste, c'est un

moyen que les tyrans emploient pour se faire jour en mainte circonstance.

FAUST.

Conduis-moi où elle est ! il faut qu'elle soit libre !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et le péril auquel tu t'exposes ! Sache que le sang répandu de ta main fume encore dans cette ville. Sur la demeure de la victime planent des esprits vengeurs , qui guettent le retour du meurtrier.

FAUST.

L'apprendre encore de toi ! Ruine, mort de tout un monde sur toi , monstre ! Conduis-moi , te dis-je , et délivre-la.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je t'y conduis ; quant à ce que je puis faire , écoute ! Ai-je tout pouvoir sur la terre et dans le ciel ? Je brouillerai l'esprit du geolier, et je te mettrai en possession de

la clef ; il n'y a ensuite qu'une main humaine qui puisse la délivrer. Je veillerai, les chevaux enchantés seront prêts, et je vous enlèverai. C'est tout ce que je puis.

FAUST.

Allons ! partons !

La Nuit, en plein Champ.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS, galoppant sur
des chevaux noirs.

FAUST.

Qui se remue là autour du lieu du supplice ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je ne sais ni ce qu'ils cuisent, ni ce qu'ils font.

FAUST.

Ils s'agitent ça et là , se lèvent et se baissent.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est une communauté de sorciers.

FAUST.

Ils sèment et consacrent.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Passons ! passons !

Sachot.

FAUST, avec un paquet de clefs et une lampe, devant une petite porte de fer.

Je sens un frisson inaccoutumé s'emparer lentement de moi. Toute la misère de l'humanité s'appesantit sur ma tête. Ici !

ces murailles humides... voilà le lieu qu'elle habite, et son crime fut une douce erreur ! Faust, tu trembles de t'approcher ! tu crains de la revoir ! Entre donc ! ta timidité hâte l'instant de son supplice.

(Il tourne la clef. On chante au dedans.)

Ma mère, la catin,
Qui m'a tuée,
Mon père, le coquin,
Qui m'a mangée,
Et ma petite sœur, qui m'a jeté dans l'eau,
Où je deviens un bel oiseau :
Vole ! vole ! vole !

FAUST, ouvrant la porte.

Elle ne se doute pas que son bien-aimé l'écoute, qu'il entend le cliquetis de ses chaînes et le froissement de sa paille.

(Il entre.)

MARGUERITE se cachant sous sa couverture.

Hélas ! hélas ! les voilà qui viennent. Que la mort est amère !

FAUST, bas.

Paix ! paix ! je viens te délivrer.

MARGUERITE , se traînant jusqu'à lui.

Es-tu un homme ? tu compatiras à ma misère.

FAUST.

Tes cris vont éveiller les gardes !

(Il saisit les chaînes pour les détacher.)

MARGUERITE.

Bourreau ! qui t'a donné ce pouvoir sur moi ? tu viens me chercher déjà, à minuit ! Aie compassion de moi , et laisse-moi vivre. Demain, de grand matin , n'est-ce pas assez tôt ?

(Elle se lève.)

Je suis pourtant si jeune, si jeune, et je dois déjà mourir ! Je fus belle aussi , c'est ce qui causa ma perte. Le bien-aimé était près de moi , maintenant il est bien loin ; ma couronne est arrachée, les fleurs en sont dispersées... Ne me saisis pas si brusquement ! épargne-moi ! que t'ai-je fait ? ne sois pas insensible à mes larmes : de ma vie je ne t'ai vu.

FAUST.

Puis-je résister à ce spectacle de douleur ?

MARGUERITE.

Je suis entièrement en ta puissance ;
 mais laisse-moi encore allaiter mon enfant.
 Toute la nuit je l'ai pressé contre mon
 cœur ; ils viennent de me le prendre pour
 m'affliger , et disent maintenant que c'est
 moi qui l'ai tué. Jamais ma gaîté ne me
 sera rendue. Ils chantent des chansons sur
 moi ! c'est méchant de leur part ! Il y a un
 vieux conte qui finit comme cela. A quoi
 veulent-ils faire allusion ?

FAUST, se jetant à ses pieds.

Ton amant est à tes pieds , il cherche à
 détacher tes chaînes douloureuses.

MARGUERITE, s'agenouillant aussi.

Oh ! oui , agenouillons-nous pour invo-
 quer les saints ! Vois , sous ces marches ,
 au seuil de cette porte... c'est là que bouil-
 lonne l'enfer ! et l'esprit du mal , avec ses
 grincemens effroyables... quel bruit il fait !

FAUST, plus haut.

Marguerite ! Marguerite !

MARGUERITE, attentive.

C'était la voix de mon ami !

(Elle s'élança, les chaînes tombent.)

Où est-il ? je l'ai entendu m'appeler. Je suis libre ! personne ne peut me retenir, et je veux voler dans ses bras, reposer sur son sein ! Il a appelé Marguerite, il était là, sur le seuil. Au milieu des hurlemens et du tumulte de l'enfer, à travers les grinchemens, les ris des démons, j'ai reconnu sa voix si douce, si chérie !

FAUST.

C'est moi-même !

MARGUERITE.

C'est toi ! oh ! redis-le encore !

(Le pressant.)

C'est lui ! c'est lui ! Où sont toutes mes peines ? où sont les angoisses de la prison ? où sont les chaînes ?... C'est bien toi ! tu viens me sauver... Me voilà sauvée ! — La voici la rue où je te vis la première fois !

voilà l'agréable jardin où Marthe et moi nous t'attendâmes.

FAUST, s'efforçant de l'entraîner.

Viens ! viens avec moi !

MARGUERITE.

Oh ! reste ! reste encore... j'aime tant à être où tu es !

(Elle l'embrasse.)

FAUST.

Hâte-toi ! nous paierions cher un instant de retard.

MARGUERITE.

Quoi ! tu ne peux plus m'embrasser ? Mon ami , depuis si peu de tems que tu m'as quittée , déjà tu as désappris à m'embrasser ? Pourquoi dans tes bras suis-je si inquiète ?... quand naguère une de tes paroles , un de tes regards m'ouvraient tout le ciel , et que tu m'embrassais à m'étouffer. Embrasse-moi donc ; ou je t'embrasse moi-même !

(Elle l'embrasse.)

O Dieu ! tes lèvres sont froides, muettes.

Ton amour, où l'as-tu laissé ? qui me l'a ravi ?

(Elle se détourne de lui.)

FAUST.

Viens ! suis-moi ! ma bien-aimée , du courage ! je brûle pour toi de mille feux ; mais suis-moi , c'est ma seule prière !

MARGUERITE le fixant.

Est-ce bien toi ? es-tu bien sûr d'être toi ?

FAUST.

C'est moi ! viens donc !

MARGUERITE.

Tu détaches mes chaînes , tu me reprends contre ton sein... comment se fait-il que tu ne te détournes pas de moi avec horreur ? — Et sais-tu bien , mon ami , sais-tu qui tu délivres ?

FAUST.

Viens ! viens ! la nuit profonde commence à s'éclaircir.

MARGUERITE.

J'ai tué ma mère ! Mon enfant , je l'ai

noyé ! il te fut donné comme à moi ! oui, à toi aussi. — C'est donc toi !... je le crois à peine. Donne-moi ta main. — Non, ce n'est point un rêve. Ta main chérie !... Ah ! mais elle est humide ! essuie-la donc ! il me semble qu'il y a du sang. Oh ! Dieu ! qu'as-tu fait ? cache cette épée, je t'en conjure !

FAUST.

Laisse-là le passé, qui est passé ! Tu me fais mourir.

MARGUERITE.

Non, tu dois me survivre ! Je vais te décrire les tombeaux que tu auras soin d'élever dès demain ; il faudra donner la meilleure place à ma mère, que mon frère soit tout près d'elle, moi, un peu sur le côté, pas trop loin cependant, et le petit contre mon sein droit. Nul autre ne sera donc auprès de moi ! — Reposer à tes côtés, c'eût été un bonheur bien doux, bien sensible !

mais il ne peut m'appartenir désormais.
Dès que je veux m'approcher de toi, il me
semble toujours que tu me repousses ! Et
c'est bien toi pourtant, et ton regard a tant
de bonté et de tendresse.

FAUST.

Puisque tu sens que je suis là, viens donc !

MARGUERITE.

Dehors ?

FAUST.

A la liberté.

MARGUERITE.

Dehors, c'est le tombeau ! c'est la mort
qui me guette !... Viens ! d'ici dans la couche
de l'éternel repos, et pas un pas plus loin.
— Tu t'éloignes ! ô Henri ! si je pouvais te
suivre !

FAUST.

Tu le peux ! veuille-le seulement, la
porte est ouverte.

MARGUERITE.

Je n'ose sortir, il ne me reste plus rien
à espérer, et, pour moi, de quelle utilité

serait la fuite ? Ils épient mon passage ! Et puis ! se voir réduite à mendier , c'est si misérable , et avec une mauvaise conscience encore ! C'est si misérable d'errer dans l'exil ! et d'ailleurs ils sauraient bien me reprendre.

FAUST.

Je reste donc avec toi !

MARGUERITE.

Vite , vite ! sauve ton pauvre enfant ! va , suis le chemin le long du ruisseau , dans le sentier , au fond de la forêt , à gauche , où est l'écluse , dans l'étang. Sais-le vite , il s'élève à la surface , il se débat encore ! sauve-le ! sauve-le !

FAUST.

Reprends donc tes esprits ; un pas encore , et tu es libre !

MARGUERITE.

Si nous avons seulement dépassé la montagne ! Ma mère est là , assise sur la pierre. Le froid me saisit à la nuque ! Ma mère.

est là , assise sur la pierre , et elle secoue la tête , sans me faire aucun signe , sans cligner de l'œil , sa tête est si lourde , elle a dormi si long-tems !... Elle ne veille plus ! elle dormait pendant nos plaisirs. C'étaient là d'heureux tems !

FAUST.

Puisque ni larmes ni paroles n'opèrent sur toi , j'oserai t'entraîner loin d'ici.

MARGUERITE.

Laisse-moi ! non , je ne supporterai aucune violence ! Ne me saisis pas si violemment ! je n'ai que trop fait ce qui pouvait te plaire.

FAUST.

Le jour se montre !... mon amie ! ma bien-aimée !

MARGUERITE.

Le jour ? oui , c'est le jour ! c'est le dernier des miens : il devait être celui de mes noces ! Ne va dire à personne que Marguerite t'avait reçu si matin. Ah ! ma cou-

ronne !... elle est bien aventurée !... Nous nous reverrons, mais ce ne sera pas à la danse. La foule se presse, on ne cesse de l'entendre ; la place, les rues pourront-elles lui suffire ? La cloche m'appelle, la baguette de justice est brisée. Comme ils m'enchaînent ! comme ils me saisissent ! Je suis déjà enlevée sur l'échafaud, déjà tombe sur le cou de chacun le tranchant jeté sur le mien. Voilà le monde entier muet comme le tombeau !

FAUST.

Oh ! que ne suis-je jamais né !

MÉPHISTOPHÉLÈS se montre au dehors.

Sortez ! ou vous êtes perdus. Que de paroles inutiles ! que de retards et d'incertitudes ! Mes chevaux s'agitent, et le jour commence à poindre.

MARGUERITE.

Qui s'élève ainsi de la terre ? Lui ! lui ! chasse-le vite ; que vient-il faire dans le saint lieu ?... C'est moi qu'il veut.

FAUST.

Il faut que tu vives !

MARGUERITE.

Justice de Dieu , je me suis livrée à toi !

MÉPHISTOPHÉLÈS , à Faust.

Viens ! viens ! ou je t'abandonne avec elle sous le couteau !

MARGUERITE.

Je t'appartiens , père ! sauve-moi ! Anges , entourez-moi , protégez-moi de vos saintes armées !... Henri ! tu me fais horreur !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Elle est jugée !

VOIX d'en haut.

Elle est sauvée !

MÉPHISTOPHÉLÈS , à Faust.

Viens à moi !

(Il disparaît avec Faust.)

VOIX du fond , qui s'affaiblit

Henri ! Henri !

FIN

